IDÉAL - BIBLIOTHÈQUE

LE MYSTÈRE DU MONDIAL-CIRCUS



Enid BLYTON

LE MYSTÈRE DU MONDIAL-CIRCUS

BRUNO, le petit prince en exil, est menacé d'enlèvement. Ses amis Jacques, Henri, Denise et Lucette — sans oublier le perroquet Kiki! — veillent sur lui... et les voilà mêlés à de nouvelles et palpitantes aventures !

C'est une dramatique partie de cache-cache qui les entraîne dans un mystérieux pays d'Europe centrale où le *Mondial-Circus* fait une grande tournée. Que d'émotions, que d'alertes au cours de cette poursuite en la compagnie pittoresque des « gens du voyage», avec les ours et les acrobates !

Et enfin voici René Marchai, l'as des services secrets, qui accourt à la rescousse!

DU MÊME AUTEUR

dans la Nouvelle Bibliothèque Rose

Série « Club des Cinq »

Le Club des Cinq
Le Club des Cinq contre-attaque
Le Club des Cinq en Vacances
Le Club des Cinq joue et gagne
Le Club des Cinq va camper
Le Club des Cinq en Randonnée
Le Club des Cinq au bord de la Mer
Le Club des Cinq et les Gitans
Le Club des Cinq en Roulotte
La Locomotive du Club des Cinq
Enlèvement au Club des Cinq
Le Club des Cinq et les Papillons
Le Club des Cinq et le Trésor de l'Ile
Le Club des Cinq et le Coffre aux Merveilles
La Boussole du Club des Cinq
Le Club des Cinq aux Sports d'Hiver
Le Club des Cinq et les Saltimbanques
Le Club des Cinq et le vieux Puits
Le Club des Cinq en embuscade
Le Club des Cinq se distingue

Série « Clan des Sept »

Un Exploit du Clan des Sept
Le Carnaval du Clan des Sept
Le Clan des Sept à la Rescousse
Le Clan des Sept et l'Homme de Paille
Le Télescope du Clan des Sept
Le Violon du Clan des Sept
L'Avion du Clan des Sept
Surprise au Clan des Sept
Le Cheval du Clan des Sept
Le Clan des Sept va au Cirque
Le Clan des Sept à la Grange aux Loups
Bien joué, Clan des Sept!

Série « Famille Tant-Mieux »

La Famille Tant-Mieux
La Famille Tant-Mieux en Péniche
La Famille Tant-Mieux en Croisière
La Famille Tant-Mieux à la Campagne
La Famille Tant-Mieux prend des vacances
La Famille Tant-Mieux en Amérique

Série « Mystère »

Le Mystère du vieux Manoir
Le Mystère des Gants verts
Le Mystère du Carillon
Le Mystère de la Roche percée
Le Mystère de l'Ile aux Mouettes
Le Mystère de Monsieur Personne
Le Mystère du Nid d'Aigle
Le Mystère des Voleurs volés
Le Mystère de l'Eléphant bleu
Le Mystère du Chien savant
Le Mystère du Chapeau pointu
Le Mystère des Singes verts
Le Mystère du Message secret

Série « Oui-Oui »

Oui-Oui au Pays des Jouets
Oui-Oui et la Voiture jaune
Oui-Oui Chauffeur de Taxi
Oui-Oui veut faire fortune
Bravo, Oui-Oui!
Oui-Oui va à l'École
Oui-Oui à la Plage
Oui-Oui et le Gendarme
Oui-Oui et la Gomme magique
Oui-Oui Champion
Oui-Oui et le Père Noël
Oui-Oui et le Cerf-Volant
Oui-Oui et le Vélo-Car
Oui-Oui et le Chien qui saute
Oui-Oui part en voyage

Série « Belles Histoires »

Bonjour les Amis!
Histoires des quatre Saisons
Histoires de la Lune bleue
Deux Enfants dans un Sapin
Histoires du Coin du Feu
Histoires de la vieille Horloge

Fido, Chien de Berger

dans l'Idéal-Bibliothèque

Série « Club des Cinq »

Le Club des Cinq en Péril

Série « Six Cousins »

Les Six Cousins
Les Six Cousins en famille

Série « Deux Jumelles »

Deux Jumelles en Pension
Deux Jumelles et trois Camarades
Deux Jumelles et une Ecuyère
Hourra pour les Jumelles!
Claudine et les deux Jumelles
Deux Jumelles et deux Somnambules

Série « Mystère »

Le Mystère du Golfe bleu
Le Mystère de la Cascade
Le Mystère du Vaisseau perdu
Le Mystère de l'Hélicoptère
Le Mystère du Mondial-Circus
Le Mystère du Pavillon rose
Le Mystère de la Rivière noire
Le Mystère du Camp de Vacances
Le Mystère du Chat Siamois
Le Mystère de la Maison vide
Le Mystère du Sac magique
Le Mystère du Voleur invisible
Le Mystère de la Maison des Bois
Le Mystère du Chat Botté
Le Mystère du Camion fantôme
Le Mystère du Collier de Perles
Le Mystère de la Fête foraine

dans les Grands Livres Hachette

3 titres en 1 volume :

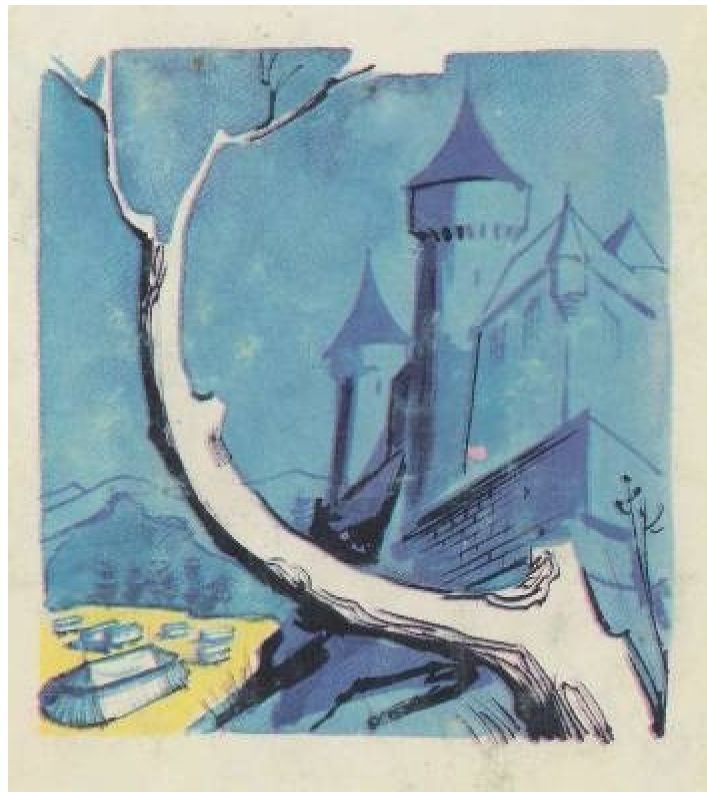
Le Club des Cinq et le Trésor de l'île, Le Clan des Sept à la rescousse, Le Mystère de la Roche percée
Fido Chien de Berger, Le Club des Cinq va camper, Le Mystère du Nid d'Aigle

4/68

ENID BLYTON

LE MYSTERE DU MONDIAL-CIRCUS

ILLUSTRATIONS DE JEANNE HIVES



HACHETTE
251

TABLE

1. Un étrange compagnon de vacances 6
2. Voyage... Et arrivée 13
3. Stupéfiante révélation 19
4. Les explications de René 26
5. L'ennemi fait une reconnaissance 33
6. Un appel urgent 40
7. Evénements nocturnes 49
8. L'enlèvement 56
9. Les passagers clandestins 62
10. Jacques en pays inconnu 69
11. Le mondial-Circus 77
12. Avec le cirque 84
13. Borken, enfin! 91
14. Expédition nocturne 98
15. Emotions diverses 104
16. Les événements se précipitent 111
17. Un plan audacieux 119
18. L'évasion 126
19. Henri et les ours 133
20. Une fouille en règle 139
21. L'épicerie ambulante 145
22. Coup de théâtre 150
23. Le roi prisonnier 157
24. La dernière bataille 164
25. Dénouement... Royal 170



CHAPITRE PREMIER

UN ETRANGE COMPAGNON DE VACANCES

ENFIN les grandes vacances étaient arrivées! Henri et Denise Lefèvre — bruns tous les deux, avec une amusante touffe de cheveux sur le devant de la tête —, accompagnés de leurs amis Jacques et Lucette Tirmont — aussi roux l'un que l'autre! — se précipitèrent à tour de rôle dans les bras de Mme Marchai qu'ils étaient heureux de retrouver à l'issue du dernier trimestre scolaire. Comme c'était bon de rentrer chez soi après avoir été si longtemps pensionnaires au lycée! La famille Marchai n'était pas comme toutes les autres. Au départ, elle se composait de Mme Lefèvre, une jeune veuve, avec ses deux enfants, Henri et Denise. Un peu plus tard, la maman avait recueilli deux orphelins, Jacques et Lucette, qui l'appelaient depuis lors « tante Alice ». Enfin, depuis quelque temps, Mme Lefèvre était devenue

Mme Marchal en épousant René, le grand ami des enfants.

René Marchal avait trente ans. Il s'appelait de son vrai nom René Plotin, mais il avait adopté ce pseudonyme de Marchai pour, précisément, dissimuler son identité. C'est que René avait un métier un peu spécial : il travaillait pour les services secrets du gouvernement.

« Oh! maman, s'écria Denise en embrassant sa mère. Quel bonheur de te revoir!

- Et je suis bien content aussi de revoir Kiki ! » ajouta Jacques en se précipitant vers son cher perroquet.

Kiki se percha aussitôt sur l'épaule de son maître et lui becqueta l'oreille tout en égrenant le chapelet des mots nouveaux qu'il connaissait. Kiki avait un vocabulaire étendu.

« Où est René? demanda Henri après avoir constaté l'absence du jeune homme.

- Il avait projeté d'aller vous chercher à la gare, expliqua Mme Marchai, mais il a reçu ce matin un appel urgent et il a dû prendre la voiture pour se rendre à Paris. Je ne crois pourtant pas qu'il reste longtemps là-bas. J'espère même qu'il nous téléphonera tout à l'heure pour nous dire qu'il rentre dans la soirée. En attendant, défaites vos valises, mais ne les montez pas au grenier quand elles seront vides : nous partons en vacances demain!

- Ça, c'est une surprise, tante Alice! s'exclama Lucette. Vous ne nous en aviez pas parlé dans vos lettres.

Tout s'est décidé très vite, presque au dernier moment. C'est René qui a tout organisé.

- Et où irons-nous? demanda Henri.

- A la campagne, pas très loin de Saint-André, dans un endroit qui porte un nom amusant : Les Trois-Blaireaux!

- C'est bien curieux, commenta Jacques, que René ait tiré ses plans sans nous en parler.

- Si l'endroit s'appelle Les Trois-Blaireaux, dit Henri, je suppose qu'on doit trouver de ces petites bêtes dans le coin.

- Pouah! s'écria Denise avec une grimace.

Voilà encore Henri qui songe à apprivoiser des animaux. C'est sa passion! Dès qu'il est en vacances, il fourre un tas de bestioles dans ses poches. Je trouve cela parfaitement dégoûtant.

— Et pourquoi? rétorqua son frère en se hérissant. Les blaireaux sont très propres, au contraire, et...

— J'espère que nous trouverons aussi là-bas des oiseaux », dit Jacques, coupant la parole à son ami pour éviter une dispute possible.

Jacques avait la passion des oiseaux et ne se déplaçait jamais sans emporter ses jumelles pour mieux les observer. Mme Marchai se mit à rire.

« Je suis sûre que vous trouverez tous de quoi vous amuser là-bas, dit-elle. Et maintenant, dépêchez-vous de ranger vos affaires, puis vous irez vous débarbouiller et nous passerons à table. Vous devez mourir de faim.

- Kiki a faim! Kiki a faim! » se mit à crier le perroquet qui avait compris de quoi il s'agissait et ^qui ne perdait jamais une occasion d'ajouter son mot à la conversation. « A table! A table! J'ai du bon tabac dans mon assiette! »

Le déballage commença... et fut bientôt fini. Il n'était alors pas loin de midi. Soudain, le téléphone retentit. Mme Marchai se rendit à l'appareil. Les enfants comprirent qu'elle parlait à son mari.

« Oui, l'entendirent-ils affirmer. Je le leur expliquerai. A bientôt!»

Puis elle raccrocha et revint, souriante, pour annoncer que René serait là vers cinq heures de l'après-midi.

« Mais que t'a-t-il prié de nous expliquer? demanda Denise, un peu inquiète. Il n'est pas obligé de renoncer à partir en vacances avec nous, j'espère?

- Non, non, assura Mme Marchai. Il viendra... mais pas tout seul. C'est cela qu'il voulait que je vous dise. Il va ramener quelqu'un qui passera l'été avec nous.

- Ce n'est pas sa vieille tante, au moins? s'enquit Lucette d'un air anxieux. Elle veut toujours me faire ourler des torchons...

— Ce n'est pas une grande personne, affirma Mme Marchai, mais un enfant... un petit garçon. Le neveu d'un ami de René.

- Est-ce que nous le connaissons? Gomment s'appelle-t-il? demanda Jacques.

- René ne m'a pas dit son nom, répondit Mme Marchal. Il paraît qu'il est étranger. Sa famille Fa mis en pension en France pour qu'il fasse de bonnes études. Je suppose qu'elle désire lui voir passer quelques semaines de vacances avec des Français pour parfaire ses connaissances. Cela vous fera un compagnon de jeu. Et maintenant, allez vous rafraîchir le visage et vous laver les mains avant de manger! »

Tout au long du repas, les quatre enfants firent mille suppositions au sujet du petit étranger qui allait venir augmenter leur groupe.

Après le déjeuner, ils s'amusèrent avec Kiki qui, sachant déjà miauler comme un chat, s'entraînait à présent à aboyer comme un chien. Ce fut une jolie séance de rires.

Henri, Jacques, Denise et Lucette prirent aussi grand plaisir à flâner dans la maison, puis dans le jardin. L'après-midi était ensoleillé et invitait au jeu. Mais deux ou trois parties de cache-cache furent menées sans beaucoup d'entrain.

Tous se sentaient nerveux. Ils étaient impatients de voir revenir René. Une fois le goûter expédié, Lucette déclara :

« Je vais à la grille pour guetter l'arrivée de René!

- Moi aussi! » s'écrièrent les trois autres en chœur. Ils se massèrent auprès du portail d'entrée. A chaque voiture qui passait, Kiki faisait entendre un bruit de klaxon.

L'effet était surprenant. Soudain, Denise poussa un cri : « Voilà René! Je reconnais la voiture! » Elle ne se trompait pas. L'auto s'arrêta devant la porte et René en sortit, tout joyeux. Mme Marchai avait entendu le bruit du moteur et accourait à sa rencontre.

« Bonjour, Alice ! Bonjour, mes petits ! C'est bon de vous revoir après ce long trimestre. Ma parole, vous avez grandi ! »



Dans leur joie de retrouver René, les enfants avaient presque oublié qu'il devait ramener un invité. Soudain, des profondeurs de la voiture, un toussotement discret se fit entendre. René tourna la tête.

« Descends donc, Bruno, que je te présente à tes nouveaux camarades », dit le jeune homme en se penchant vers le visiteur inconnu. Celui-ci mit pied à terre. Mme Marchai et les enfants le dévisagèrent un moment en silence.

Le nouveau venu avait environ onze ans et son aspect même suffisait à révéler son origine étrangère. Ses cheveux, couleur aile de corbeau, étaient bouclés et trop longs. Ses yeux étaient aussi noirs que ses cheveux, et il possédait des cils aussi fournis que ceux d'une fille. Mais ses manières, surtout, firent grande impression sur les enfants.

Le jeune étranger s'avança vers Mme Marchai et prit la main qu'elle lui tendait. Seulement, au lieu de la lui serrer, il s'inclina dessus et l'effleura de ses lèvres, au grand amusement d'Henri et de ses compagnons.

« Je vous présente mes hommages, madame, dit-il avec emphase.

- Soyez le bienvenu, mon jeune ami », répondit Mme Marchai en souriant.

Mais déjà le garçon s'était tourné vers Denise et Lucette et se préparait à continuer sa série de baisemains. Denise fit un pas en arrière, fronça le sourcil, et Lucette cacha ses mains derrière son dos. René intervint.

« Bruno, mon vieux, ici, nous nous contentons d'une simple poignée de main... Ma chère Alice, je te présente Bruno Barmilevo. Il passera quelques semaines en notre compagnie. Comme je te l'ai déjà expliqué au téléphone, son oncle me l'a confié. » .

Bruno s'inclina très bas, sans insister pour baiser le bout des doigts de ces demoiselles. René présenta les enfants :

« Voici Denise, Lucette, Jacques et Henri. J'espère que vous deviendrez tous très vite d'excellents amis. »

Jacques et Henri échangèrent sans grand enthousiasme une poignée de main avec Bruno. Ce garçon ne leur plaisait pas beaucoup ! Et dire qu'il fallait s'embarrasser de lui pour la durée des vacances!

Bruno faisait une drôle de petite courbette à chaque présentation. « Ravi de faire votre connaissance », disait-il de sa voix chantante. Soudain, il avisa Kiki. Ses yeux s'arrondirent de surprise.

« Quel est cet oiseau? demanda-t-il. Quel est son nom?

- C'est un Kiki-oiseau, répondit Jacques avec gravité. Bruno, je te présente Kiki. Kiki, voici Bruno! »

Ainsi qu'on le lui avait appris, Kiki tendit la patte. Bruno la prit en riant mais serra trop fort. Kiki égratigna d'un coup de bec le doigt du garçon qui se mit à crier.

« Regardez! Mon doigt saigne! Oh! le vilain oiseau!

- Pas tant de bruit! ordonna Kiki d'un ton sévère. Mouche ton nez, et ferme la porte!

- Cet oiseau parle! constata Bruno qui n'avait jamais vu un perroquet de sa vie. C'est stupéfiant. Mais il est méchant. Regardez mon doigt! répéta-t-il d'une voix tremblante

et comme s'il était sur le point de fondre en larmes. Il faut enfermer cette bête dans une cage ! Je vous en donne l'ordre! »

Jacques haussa les épaules. Le comportement du jeune étranger F étonnait beaucoup. Mme Marchai entraîna Bruno à l'intérieur de la maison pour désinfecter son égratignure.

« Quelle est la nationalité de Bruno? demanda Denise à René. Ce garçon est déconcertant.

- Oh! c'est un mélange de plusieurs races, expliqua vaguement le jeune homme. Ne lui parlez jamais de son pays ni de sa famille, sans quoi il est bien capable de se mettre à larmoyer. C'est une nature pleurnicharde. Ça lui passera quand vous l'aurez secoué un peu. Je regrette de vous infliger sa présence, mais mon ami m'a supplié de le prendre en charge.

- En charge, vraiment! ricana Denise. Eh bien, René, c'est nous qui allons nous en charger! »





CHAPITRE II

VOYAGE... ET ARRIVEE

COMME tout le monde devait se mettre en route le lendemain, on passa presque le reste de la journée à faire les bagages. Bruno seul demeurait oisif. Il se contentait de bercer comme une poupée son index meurtri tout en jetant de loin en loin un regard incendiaire à Kiki. Le perroquet, de son côté, ne semblait guère apprécier le nouveau venu. Il s'avançait parfois dans sa direction d'un air à la fois narquois et menaçant. Alors Bruno battait en retraite en agitant les bras et en criant, comme s'il chassait une poule. A la fin, le petit étranger s'adressa à Jacques d'une voix impérative :

« Allez tout de suite chercher une grande, grande cage ! Je ne serai en sûreté que lorsque ce méchant oiseau sera à l'intérieur.

- Je n'ai qu'une grande, grande cage destinée à enfermer

les garçons stupides et peureux, répondit Jacques. Si tu la veux, elle est à ta disposition. Une fois dedans, tu n'auras plus rien à craindre de Kiki. »

Alors, à l'extrême surprise des enfants, Bruno se mit à pleurer. Comment un garçon de cet âge pouvait-il se montrer aussi niais et ridicule? Mme Marchai intervint.

« Bruno est fatigué, expliqua-t-elle avec bonté. Tout ici lui semble étrange. C'est la première fois qu'il voit un perroquet... et en plus de cela, Kiki n'est pas un perroquet ordinaire. »

Elle entraîna Bruno hors de la pièce.

« Eh bien, ça va être gai d'avoir une pareille fontaine avec nous pour la période des vacances! soupira Henri.

- Nous le dresserons ! affirma Denise d'un air farouche. Pour qui se prend-il donc? Donner ainsi des ordres et parler de mettre Kiki en cage! »

Mme Marchai revint un moment plus tard.

« J'ai mis Bruno au lit avec un livre, dit-elle. Je lui monterai un plateau dans sa chambre un peu plus tard et il s'endormira de bonne heure. Soyez indulgents avec lui, mes enfants, et comprenez qu'il est un peu dépaysé. Donnez-lui le temps de s'habituer à vous. Il faut parfois savoir être patients. Voyez-vous, l'oncle de Bruno l'a confié à René, et René a accepté de le prendre pour les vacances. Dans ces conditions, ou vous tâcherez de vous entendre avec Bruno, ou bien René sera obligé de partir en vacances de son côté avec ce garçon. Voyons, que préférez-vous?

- Que René reste avec nous, bien sûr! s'écria Henri, approuvé du chef par les trois autres.

- Dans ce cas, tout ira bien, j'en suis certaine. Et maintenant, à table! Le dîner est prêt! »

Le repas se déroula dans une atmosphère de joie familiale que Bruno et ses larmes n'étaient plus là pour gâcher...

Le lendemain, un beau soleil présida au départ.

« Je vais amener la voiture juste devant la porte, déclara René. Alice, tu te mettras devant, à côté de moi. En nous serrant un peu, il y aura encore place pour Lucette.

Les quatre autres s'installeront derrière. Les bagages iront dans le coffre et sur la galerie. »

Dès que l'auto fut là, Bruno s'ingénia à rendre mille services. Il porta les paquets de Mme Marchai et l'aida à monter. Il s'empressa aussi auprès des enfants et même avec un tel excès de zèle qu'il se trouva dans les jambes de tout le monde. A chaque fois qu'il bousculait l'un ou l'autre, il s'excusait avec des manières exquises.

Au dernier moment, en voyant que Kiki se prélassait sur l'épaule de Jacques, il eut un sursaut de frayeur et hésita à rejoindre les autres à l'arrière.

« Si tu ne te dépêches pas un peu, le prévint Henri, nous allons te laisser là! »

La menace effraya Bruno plus encore que le voisinage du perroquet. Il monta à son tour en voiture. René démarra.

La route était longue, mais on grignota des sandwiches et des gâteaux qui firent passer le temps. Les enfants ne se lassaient pas de bavarder et de faire des projets de vacances.

« L'endroit où nous allons s'appelle Les Trois-Blaireaux, rappela Henri. Une fois là-bas, je tâcherai d'attraper une de ces bêtes.

- C'est une villa que nous avons louée? s'inquiéta Denise en s'adressant à sa mère.

- Oui. La *Villa des Rosés.* Elle se trouve dans un coin pittoresque, près d'une vieille carrière. Il y a aussi une ferme à proximité et la fermière me fournira en provisions de toute sorte. Ce sera très commode. »

Chemin faisant, Bruno prouva qu'il était capable d'apprécier une plaisanterie, même dirigée contre lui... A deux ou trois reprises, pour un motif ou un autre, il se mit à pleurnicher, ce qui semblait être une habitude chez lui. A la fin, Jacques lui fourra quelque chose dans la main.

« Tiens, lui dit-il. Prends ce mouchoir. J'espère qu'il sera assez grand pour sécher tes pleurs! »

Avec étonnement, Bruno déploya le carré d'étoffe : c'était une immense serviette, qui avait servi à envelopper les sandwiches. Le jeune garçon se mit à rire de bon cœur.

II n'avait plus du tout envie de pleurer et les autres le trouvèrent soudain beaucoup plus sympathique.

Au bout d'un moment, comme l'ennui commençait à gagner les enfants, Denise proposa un jeu.

« Nous allons nous amuser à compter les chiens noirs, les chats noirs et les autos noires que nous apercevrons, dit-elle. Le premier qui arrivera à cent aura gagné,... et le dernier sera obligé d'offrir une tournée générale de glaces.

- D'accord! » s'écrièrent les autres en chœur.

Ce fut Lucette qui perdit. Au prochain village que l'on traversa, Bruno vit un marchand de glaces et demanda poliment à René de vouloir bien s'arrêter un instant. Avec beaucoup de gentillesse, il insista pour offrir la tournée due par Lucette. Celle-ci dut se résigner à le laisser faire.

Bruno se dirigea alors vers le marchand, choisit sept crèmes glacées et, au moment de payer, sortit de sa poche un portefeuille bourré de gros billets. Henri, Jacques, Denise et Lucette écarquillèrent des yeux ronds. Jamais ils n'avaient vu un garçon avoir autant d'argent de poche.

Bruno revint à la voiture et distribua les glaces à la ronde. René, Mme Marchai et les enfants remercièrent.

« D'où te viennent tous ces billets? demanda Henri avec curiosité.

- C'est mon oncle qui me les a donnés, expliqua Bruno. Il désire que je ne sois jamais à court.

- Eh bien, dis donc, il doit être riche, ton oncle!

- Oui, assez », répondit Bruno d'un ton évasif. René remit la voiture en marche. Le reste du voyage se passa sans incident, à cela près que Bruno eut un peu mal au cœur... Mais sans doute la crème glacée y était-elle pour quelque chose.

On arriva enfin au lieudit Les Trois-Blaireaux. C'était à peine un village, mais qui possédait tout de même un petit bureau de poste. René s'y arrêta un instant, pour adresser un message à ses chefs. Il fallait que ceux-ci sachent toujours où le trouver, en cas d'urgence.

« Maintenant, dit René, nous allons nous rendre à la ferme. Nous y achèterons des œufs, du beurre, un jambon,

et nous passerons commande pour le lait. La *Villa des Roses* est située au-delà. »

Mme Bardin, la fermière, fit un accueil aimable aux sept voyageurs.

« Je vous ai préparé un goûter dînatoire, annonça-t-elle avec cordialité. Vous n'avez pas dû manger grand-chose en route, et Mme Marchai ne va pas se mettre à cuisiner dès ce soir... »

La nouvelle réjouit tout le monde. On remercia l'hôtesse et l'on se mit à table. Kiki fit le pitre, amenant même un sourire sur les lèvres flétries de la grand-tante de Mme Bardin. C'était une vieille femme presque centenaire, qui passait ses journées au coin du feu, été comme hiver.

« Je me fais du souci pour sa santé, expliqua la fermière. Nous sommes si loin de tout ici! Le premier médecin est à des kilomètres.

- Si vous avez besoin de moi quelque jour, proposa aussitôt Mme Marchai, ne craignez pas de me déranger. J'ai suivi des cours d'infirmière et je pourrai vous être utile. »

On repartit peu après. La voiture s'engagea dans un petit chemin de traverse et, au sortir d'une espèce de tunnel de verdure, on aperçut la *Villa des Roses,* qu'entourait un jardin fleuri. La maison se composait d'un rez-de-chaussée, d'un premier étage, et d'un autre étage, mansardé celui-ci.

On se mit à déballer avec entrain. Mme Marchai avait trouvé ses placards approvisionnés d'avance par la complaisante Mme Bardin. Les pièces étaient d'une propreté remarquable. Les trois garçons devaient occuper la grande chambre mansardée du haut. Denise et Lucette dormiraient dans une chambre, au premier étage. Sans crier gare, Bruno commença à faire des difficultés.

« Je ne peux pas dormir avec les autres garçons, déclara-t-il d'une voix ferme. En pension, on me donnait une chambre particulière. Ici aussi, je dormirai seul. C'est la règle dans ma famille.»

Denise le rabroua sans aménité :

« Ne fais pas l'âne! Tu dormiras avec Jacques et Henri. D'ailleurs, il n'y a que trois chambres en tout! »

Bruno se récria si fort que René l'entendit de la pièce voisine. Il se décida à intervenir.

« Que se passe-t-il? dit-il en rejoignant les enfants.

- C'est Bruno, expliqua Denise d'un ton méprisant. Il veut coucher tout seul et fait mille manières. Pour qui se prend-il? Pour un prince? »

Bruno ouvrait la bouche pour répondre mais René l'en empêcha.

« Ici, dit-il d'une voix ferme, tu coucheras dans la même pièce que les autres, Bruno. Tu sais que tu dois m'obéir... pour ton bien! » acheva-t-il en appuyant sur les mots.

Bruno fit une drôle de grimace et ne parut pas convaincu. Alors René prit le jeune garçon par l'épaule.

« Viens par ici une minute, Bruno, j'ai à te parler », dit-il en l'entraînant dans la pièce voisine dont il ferma la porte derrière lui.

Henri, Jacques, Denise et Lucette se regardèrent, intrigués. Comme Mme Marchai entrait à son tour pour les aider à finir leurs rangements. Lucette demanda :

« Tante Alice, pourquoi René ne remet-il pas Bruno à sa place une bonne fois? Ce garçon est insupportable. Il fait des difficultés pour tout, il donne des ordres...

- Et ça commence à me taper sur les nerfs, ajouta Denise en sourdine.

— Oh! répondit Mme Marchai, laissez donc faire René! » Puis elle changea de sujet. « Veux-tu m'aider à monter ces affaires dans ma chambre, Denise? Et toi, Lucette, tu pourrais prendre la robe de chambre de René. Venez, suivez-moi... »

Elle sortit, suivie des deux filles. Tout en montant l'escalier, Denise chuchota à Lucette :

« Tu ne trouves pas ça bizarre?... René qui parle à Bruno en particulier. Maman qui ne dit pas un mot. Je flaire un mystère. Pas toi? »



CHAPITRE III

STUPÉFIANTE RÉVÉLATION

MADAME MARGHAL et les siens eurent vite fait de s'organiser. Chaque jour, une femme de ménage, Mme Pradet, venait travailler quelques heures. Elle était toujours de bonne humeur, sauf quand elle avait affaire à Bruno.

« Ce gamin ne me plaît pas! se plaignit-elle certain jour à Mme Marchai. Il n'arrête pas de me demander ceci et cela et de me faire courir à travers toute la maison. Il n'y a pas dix minutes encore j'ai été obligée d'aller lui chercher un mouchoir dans sa chambre. Je ne suis pas à ses ordres, tout de même! »

C'est vrai que Bruno était difficile à vivre. Il n'aimait pas les plats qu'on lui servait. Il refusait de manger si son assiette était tant soit peu ébréchée. Et surtout, il ne voulait pas faire son lit, alors que les autres enfants avaient

volontiers consenti à épargner ce surcroît de besogne à la femme de ménage.

Certain jour, Bruno se montra plus insupportable encore que d'habitude. Kiki ayant eu l'air de se moquer de lui, Bruno attrapa le livre que Denise était en train de lire et le jeta à la tête du perroquet. Kiki se mit à pousser des cris. Furieuse, Denise se leva d'un bond, empoigna Bruno par ses longs cheveux et, l'obligeant à se retourner pour lui faire face, lui envoya une gifle à toute volée. Bruno hurla.

Attirée par le bruit, Mme Marchai accourut. Denise la mit au courant en quelques mots. La jeune femme fronça les sourcils, aussi fâchée contre sa fille que contre Bruno. Celui-ci se mit à trépigner :

« Renvoyez cette fille à la maison! ordonna-t-il. Je ne veux plus la voir. Et faites disparaître cet oiseau! J'exige qu'ils s'en aillent tous les deux...

Tu n'as pas d'ordre à donner ici, coupa Mme Marchal, mécontente. Tu vas monter tout de suite dans ta chambre, et sans protester encore... Toi aussi, Denise, va rejoindre Lucette. »

Bruno, maté, obéit. Mais on sentait qu'il était hors de lui. René entra au même instant.

« C'est encore Bruno! expliqua Mme Marchai. Les enfants trouvent sa conduite étrange. Ne crois-tu pas que nous ferions bien de leur dire, René?...

- Non, pas encore! Je vais essayer une fois de plus de le raisonner. Je voudrais bien qu'il finisse par comprendre. S'il pouvait s'habituer ici! C'est l'endroit le plus sûr que j'ai pu trouver... »

Si Denise avait été encore là pour entendre les propos échangés par sa mère et René, elle aurait été certaine, désormais, de ce qu'elle avait déjà soupçonné : un mystère flottait autour de Bruno. Mais quelle sorte de mystère?

Le lendemain de ce jour-là, on partit en pique-nique au sommet d'une colline voisine. Ce fut une joyeuse promenade, et un déjeuner sur l'herbe plus joyeux encore. Kiki fit le diable à quatre et Bruno le supporta d'assez bonne grâce.

Après le repas, René se plongea dans la lecture de son journal, Mme Marchai prit un livre et Bruno s'étendit dans l'herbe pour faire un petit somme.

Henri, Jacques, Denise et Lucette contemplèrent la vallée à leurs pieds. La vue était admirable.

« Le village de Saint-André est dans cette direction, expliqua Henri, le doigt tendu. Un peu plus loin c'est Les Trois-Blaireaux. On aperçoit d'ici la ferme des Bardin. Je crois même que ce bout de toit qui dépasse entre les arbres appartient à notre villa.

— Et voici la grande route par laquelle nous sommes venus, constata Jacques. Voyons... où sont mes jumelles? Ah! merci, Lucette. Avec ça, je vois à des kilomètres. Tiens, Henri, regarde toi-même. »

Henri porta les jumelles à ses yeux.

« C'est vrai, dit-il, qu'on voit loin avec ça! J'aperçois même une grosse voiture noire qui file sur la nationale... Elle traverse Saint-André... Oh! La voici qui bifurque du côté des Trois-Blaireaux... Je me demande où elle peut aller. On dirait une voiture de grand luxe... pas du tout du genre de celles que les gens possèdent par ici. »

René, tout en tournant les pages de son journal, écoutait le compte rendu d'Henri d'une oreille distraite.

« Tiens, reprit le jeune garçon. La voiture tourne à présent du côté de la ferme. Mais oui.;, c'est là qu'elle va. Elle s'arrête. Un homme descend pour consulter le poteau indicateur... La voiture repart... Mais ces gens-là n'ont pas l'air bien sûrs de leur route. Ils demandent leur chemin à un paysan... Ils repartent encore... Ah! j'avais raison! Les voici qui font halte devant la ferme! »

René abandonna soudain son journal et s'empara des jumelles. Il les pointa en direction de la ferme et s'absorba dans la contemplation de la grosse voiture de luxe. Puis, sans un mot, il rendit les jumelles à Henri.

Jacques surprit une expression bizarre sur le visage du jeune homme et se hasarda à demander :

« Vous connaissez cette voiture, René?

— Non, répondit René. Mais elle me donne à réfléchir.



Henri porta les jumelles à ses yeux.

Navré de ne pouvoir en dire davantage. J'irai ce soir à la ferme poser quelques questions... et essayer d'en savoir un peu plus! »

Henri et Jacques se remirent à guetter la voiture avec un intérêt nouveau. Elle stationna une vingtaine de minutes devant la ferme puis repartit dans la direction d'où elle était venue.

Entre-temps, Denise et Lucette s'étaient allongées à côté des autres pour faire un petit somme. Livrés à eux-mêmes les deux garçons commencèrent à s'ennuyer. Henri sortit alors quelque chose de sa poche et le mit sur la paume de sa main. Jacques poussa une exclamation.

« Mais c'est un mulot!

- Oui, dit Henri. Je l'ai attrapé tout à l'heure. Il s'est laissé prendre bien gentiment et n'a pas l'air de vouloir s'échapper !

- Tu es un véritable magicien, Riquet! Avec toi, les bêtes les plus farouches deviennent vite familières. Je voudrais bien posséder le don de les charmer, comme toi. Cette bestiole semble déjà tout à -fait apprivoisée.

Je vais l'appeler Zozo! décida Henri. C'est un nom amusant.

- Zozo! Zozo! se mit à crier Kiki en regardant le mulot du coin de l'œil.

Tais-toi, Kiki! Tu vas réveiller Denise. Si elle voit Zozo, elle va crier encore plus fort que toi! »

Au même instant un bruit de voix parvint aux deux amis et deux paysans débouchèrent d'un sentier voisin.

« Des gens du pays! chuchota Henri en se levant d'un bond. Je vais les questionner au sujet des blaireaux! » Suivi de Jacques, il s'avança vers les deux hommes et, après les avoir salués, leur demanda :

« S'il vous plaît, messieurs, pourriez-vous me dire si l'on trouve des blaireaux par ici?

— Des blaireaux? répondit le plus âgé. Bien sûr ! Ils sortent la nuit. On en voit beaucoup du côté de l'ancienne carrière.

- Quelle chance! s'écria Henri tout joyeux. J'habite justement tout près. Vous savez, j'adore les bêtes. Il faudra

que je sorte un de ces soirs pour observer les blaireaux en liberté. Je pense qu'ils doivent être aussi intéressants que des fourmis ou des oiseaux!

— Eh bien, intervint l'autre paysan, si vous vous promenez la nuit, vous pourrez aussi voir des chouettes dans les arbres du petit bois proche de la carrière. »

Jacques, qui aimait les oiseaux par-dessus tout, fut fort réjoui de ce dernier renseignement. Les deux garçons remercièrent les paysans qui continuèrent leur route.

Henri et Jacques revinrent auprès de leurs compagnons. Bruno se réveilla au même instant. Il avait dormi la bouche ouverte et ce coquin de Kiki en avait profité pour lui glisser des brins de mousse entre les lèvres. Bruno les recracha et se mit dans une belle colère. Kiki, réfugié sur une branche et hors d'atteinte de sa victime, écoutait ses cris furieux d'un air intéressé. Bruno montra le poing à l'oiseau et s'oublia jusqu'à l'invectiver dans la langue de son pays. Quand le jeune garçon s'arrêta, à bout de souffle, Kiki se mit à parler aussi vite que lui:

« Giberoliatougafertikaplotechof! »

Tout le monde éclata de rire, sauf Bruno qui avait l'air interdit. Il regardait Kiki sans comprendre que le perroquet avait tout simplement essayé de reproduire les sons qu'il venait d'entendre!

« Que... que dit-il? marmonna-t-il, stupéfait.

- Des sottises comme celles que tu viens de débiter, Bruno. Allons, laisse Kiki tranquille. Il est malicieux mais pas méchant. »

Cependant, l'heure du retour avait sonné. On fut vite au bas de la colline et l'on atteignit la *Villa des Rosés* à temps pour goûter. L'appétit des jeunes convives se révéla si vorace que toute la provision de lait fut engloutie, à la grande consternation de Mme Marchai qui s'exclama :

« Comme c'est ennuyeux! Il n'en reste plus une seule goutte pour votre petit déjeuner de demain!

- Ne te tracasse pas, Alice, dit René. Ce soir j'irai jusqu'à la ferme en chercher. Ce sera un excellent prétexte pour poser quelques questions...

- Vous flairez un mystère, René? demanda Denise avec intérêt. Même au beau milieu de nos vacances, vous avez l'art de découvrir des affaires louches!

— Ton imagination travaille trop vite, fillette! répondit René en riant.

- Mystère ou pas, assura Henri, René doit toujours garder un œil ouvert. Ça fait partie de son métier...

— Si nous jouions aux cartes? » proposa Lucette aussitôt après le goûter.

Les autres acceptèrent. Mme Marchai et René laissèrent les enfants s'installer autour de la table et passèrent dans la pièce voisine. Le jeu s'organisa. Bruno abattait ses cartes avec intelligence, mais sa façon de faire ne tarda pas à exaspérer Denise : chaque fois que Bruno posait une carte, il rejetait en arrière une mèche de ses cheveux qui lui retombaient sur le nez. Un véritable tic!

« Tes cheveux sont beaucoup trop longs, Bruno! déclara soudain Denise. Tu en es ridicule. Demain, nous te conduirons au village où l'on te fera une coupe normale, comme celle des autres garçons.,

- C'est ça! approuva Jacques. Tu as besoin d'un bon coup de tondeuse, mon vieux.»

La réaction de Bruno fut inattendue. Il jeta ses cartes sur la table et se redressa d'un bond.

« Personne ne touchera à mes cheveux! affirma-t-il avec force. Des cheveux courts, c'est bon pour des garçons comme *vous* ajouta-t-il d'un ton dédaigneux. Dans mon pays, un garçon de ma qualité porte toujours ses cheveux longs. C'est la coutume.

— Un garçon de ta qualité! s'écria Jacques, moqueur. Tu as une haute opinion de toi-même, mon vieux. Et je n'aime pas beaucoup tes grands airs, tu sais! Tu parles et tu agis comme si tu étais un prince...»

Bruno se redressa plus encore.

« Je suis un prince! déclara-1-il sur un ton de mélodrame. Le prince Aloysius Gramondie Torquinel de Tauri-Hessia ! »



CHAPITRE IV

LES EXPLICATIONS DE RENÉ

UN PROFOND silence suivit cette déclaration inattendue. Kiki lui-même ne souffla mot. Les enfants regardaient Bruno sans chercher à dissimuler leur stupéfaction. Ils se demandaient s'ils devaient ou non le croire.

Soudain les lèvres du jeune garçon se mirent à trembler comme sous le coup d'une émotion violente.

« J'ai manqué à ma parole! gémit Bruno. Je suis un prince et j'ai trahi mon serment! »

Une voix s'éleva derrière lui. C'était celle de René. « Oui, vous avez trahi votre serment, prince Aloysius Gramondie Torquinel! s'écria le jeune homme. Et pourtant, votre oncle m'avait assuré que vous étiez capable de tenir une promesse. Comment puis-je vous faire encore confiance maintenant? »

Et René s'avança, la mine grave. Les enfants le dévisagèrent, effarés. Que signifiait tout cela?

« René,... ce n'est pas un vrai prince, dites? murmura Jacques, incrédule.

— Croyez-le ou ne le croyez pas, c'est pourtant vrai! /oncle de ce garçon est souverain d'un petit royaume sur les côtes de l'Adriatique : la Tauri-Hessia !

— J'avais bien flairé un mystère! s'écria Denise, triomphante. Cette façon qu'avait Bruno de donner des ordres à tout le monde... et tout cet argent qu'il a sur lui. Tout s'éclaire à présent! Quant à ses cheveux...

__ Oh! coupa René, c'est bien simple : dans son pays,

1rs princes du sang doivent les porter assez longs. Cette tradition a d'ailleurs causé bien des ennuis à Bruno depuis qu'il fait ses études en France : ses camarades se sont souvent moqués de lui à ce sujet. »

Henri, Jacques, Denise et Lucette continuaient à regarder leur camarade. Lucette poussa un soupir.

« Comment allons-nous l'appeler désormais? demanda-l-elle. Je ne pourrai jamais m'habituer à ce prénom d'Aloysius-je-ne-sais-quoi !

- Vous devez tous continuer à l'appeler Bruno... Bruno Barmilevo! insista René. Il a de sérieuses raisons pour cacher sa véritable identité sous ce nom d'emprunt.

- Et quelles sont ces raisons? demanda Jacques, plein de curiosité. Une révolution dans son pays ou quoi?

Il vaut mieux que je vous explique tout, dit René. Comme je vous l'ai appris tout à l'heure, l'oncle de Bruno est roi. Il n'a pas d'héritier, et Bruno doit par conséquent lui succéder sur le trône. Par malheur il y a en Tauri-Hessia des gens qui n'aiment pas le roi et la manière dont il gouverne. Soit dit en passant il gouverne fort bien, car il est juste, bon et compétent.

Je devine la suite! s'écria Jacques. Ses ennemis voudraient qu'il abandonne le pouvoir

- C'est cela. Ils rêvent de lui substituer un roi plus faible, sans volonté, qu'eux-mêmes pourraient diriger à

leur guise... et ils ont pensé à Bruno. Ils voudraient s'emparer de lui pour le mettre sur le trône à la place de son oncle que l'on ferait disparaître alors d'une manière quelconque : soit en l'emprisonnant, soit...

- Brrr!... fit Denise. Et Bruno est au courant?

- Oui. On lui a tout expliqué. Bruno aime beaucoup son oncle et ne veut pas régner à sa place avant l'heure. Il ne veut pas servir les ennemis du régime. Aussi a-t-il accepté de quitter son pays et de faire ses études en France, sous un faux nom. Hélas ! au début des vacances, il semble que l'on ait retrouvé sa trace. Alors, son oncle me l'a confié pour que je veille sur lui. Et maintenant...

— J'ai manqué à ma parole! gémit de nouveau Bruno. Pardonnez-moi, je vous en prie!

- Peut-être! répondit René d'un ton sévère, à condition que tu te conduises mieux à l'avenir!

Je vous le promets!

Donc, reprit René, Bruno m'a été confié, et aussi bien par le gouvernement français que par le gouvernement taurihessien. En effet, nos deux pays s'entendent bien et ont des intérêts communs. Un traité les unit d'ailleurs. Ma mission est de ce fait doublement officielle. Je dois empêcher que les ennemis du roi mettent la main sur Bruno. L'agitation est extrême en ce moment en Taurihessia, mais tout peut se calmer d'ici à quelque temps. Dans ce cas, Bruno n'aura plus rien à craindre. Pour l'instant, et puisque vous savez tout, vous devez m'aider à le cacher. Je n'ai pas besoin de vous recommander la discrétion, j'espère! Je ne vous aurais jamais raconté tout cela, si Bruno ne s'était trahi lui-même.

- Nous ferons de notre mieux pour défendre Bruno s'il court un danger! » s'écria Lucette d'un petit air crâne.

Et elle glissa sa main dans celle du jeune garçon. Ému, Bruno lui fit une amusante petite courbette :

« Je te remercie, dit-il. C'est un grand honneur pour moi!

- Bravo! s'écria René. Je vois que nous allons nous entendre. Mais maintenant il faut oublier tout ce qui concerne



Bruno lui fit une amusante courbette.

Aloysius Gramondie et la Tauri-Hessia. Bruno n'est qu'un garçon comme les autres. Compris?

- Oui, René! » répondirent Henri, Jacques, Denise et Lucette en chœur.

Ils avaient conscience de la gravité de leur mission. On les avait mis au courant d'un secret qu'ils n'auraient pas dû connaître, et ils se trouvaient de ce fait mêlés à une aventure où leur part de responsabilité était grande.

Rassuré par leur attitude, René retourna dans la pièce voisine pour raconter à sa femme ce qui venait de se passer.

Restés seuls, les cinq enfants reprirent leur partie de cartes. Ou du moins ils essayèrent de la reprendre...

« Voyez ce que Kiki a fait tandis que nous parlions! s'écria Jacques. Il a brouillé toutes les cartes... et il en tient deux dans ses pattes. Veux-tu lâcher ça, Kiki?

- Il est en train de faire une réussite, émit Lucette avec un éclat de rire. Est-ce que ça marche, au moins, Kiki?

- Ça marche! Ça marche! répéta le perroquet. Ça marche. En avant, marche! Un, deux! Un, deux! »

II fallut presque lui prendre 'les cartes de force. Les enfants jouèrent un moment mais ils manquaient d'entrain. Henri, Jacques, Lucette et Denise auraient bien aimé parler entre eux des singuliers événements de Tauri-Hessia, mais ils n'osaient pas le faire devant Bruno.

La partie languissait un peu quand Mme Marchai passa la tête par l'entrebâillement de la porte.

« René se prépare à aller chercher du lait à la ferme, annonça-t-elle. Qui veut aller avec lui ?

- Moi! répondit Lucette. J'ai envie de me dégourdir les jambes. Mais je pense que Jacques et Henri devraient rester avec vous, tante Alice! »

Elle jeta un regard significatif aux garçons qui comprirent que, en effet, il valait mieux ne pas bouger de la maison et ouvrir l'œil en l'absence de René. On était loin de la Tauri-Hessia, bien sûr, mais savait-on jamais!...

« Je resterai aussi, décida Denise. J'ai une ampoule au talon. »

Lucette partit donc seule avec René. Le crépuscule commençait déjà à tomber. A mi-chemin de la ferme, René fit ses recommandations à la fillette.

« Surtout, lui dit-il, n'ouvre pas la bouche au sujet de Bruno quand nous serons là-bas. Je ne veux pas qu'on puisse soupçonner qu'il n'est pas ce qu'il paraît. Un seul mot imprudent risquerait de compromettre tous nos plans. N'oublie pas que ce serait une chose très grave pour Bruno si on l'obligeait à devenir roi à son âge.

- Je ne dirai rien, promit Lucette dans un souffle. Je ne prononcerai même pas son nom. »

Pour éviter même de penser au petit prince, elle se mit à parler de Jacques, sujet sans danger et sur lequel elle était intarissable, car elle aimait beaucoup son frère.

Cependant, l'ombre s'épaississait autour des deux compagnons. Une chouette se mit à ululer. Soudain, une sorte d'éclat de rire fit sursauter René.

« Qu'est-ce que c'est que ça? » murmura-t-il.

Lucette fut très fière de pouvoir le renseigner.

« C'est un grand-duc, répondit-elle. Jacques m'a expliqué qu'il faisait ce bruit pour effrayer les souris et les rats... Jacques est très au courant de tout ce qui touche aux mœurs des oiseaux », ajouta-t-elle, heureuse de faire étalage des connaissances de son frère.

Bientôt, les lumières de la ferme apparurent entre les arbres.

« Nous voici presque arrivés, annonça René. Tu vas entrer avec moi, Lucette, mais ne t'étonne pas de ma conversation avec Mme Bardin! »

Le jeune homme frappa à la porte. On introduisit les visiteurs dans la vaste et confortable cuisine qui faisait en même temps office de salle à manger et de... salle de réception.

Bien que la nuit fût chaude, un feu de bois pétillait dans l'âtre. La grand-tante Noémie était assise à côté. Un châle lui couvrait les épaules. En dépit de son grand âge, elle manipulait encore avec dextérité, de ses doigts noueux, des aiguilles à tricoter.

« C'est aimable à vous de nous faire une petite visite! déclara la fermière. Vous vous plaisez à la villa? Asseyez-vous, je vous en prie.»

René et Lucette prirent un siège. Un gros chat noir vint aussitôt se blottir sur les genoux de la fillette à qui Mme Bardin offrit un morceau de gâteau. Tout en le grignotant, Lucette écouta les propos qui s'échangeaient autour d'elle. René amena habilement la conversation sur la *Villa des Rosés* et la région d'alentour.

« C'est un coin très tranquille, déclara-t-il, et cela nous plaît beaucoup. Je ne pense pas qu'il vienne souvent d'étrangers par ici, n'est-ce pas?

Tiens, ce que vous me dites là est curieux ! s'exclama Mme Bardin. Parce qu'un couple d'étrangers est justement passé à la ferme cet après-midi. Ils sont arrivés dans une grosse voiture noire... du même genre que la vôtre.

- Peut-être se sont-ils arrêtés pour vous demander leur route? dit René sans avoir l'air d'attacher d'importance à la question.

- Non pas! Ils étaient à la recherche d'une ferme... pour y passer quelques jours. La dame venait d'être malade et ils désiraient séjourner à la campagne, au bon air, avec l'assurance de bien manger. Quelqu'un leur avait donné notre adresse et ils venaient s'informer...

— Et... heu!... vous avez accepté de les prendre comme pensionnaires? demanda encore René.

- Oui, répondit la fermière. Mon mari m'a même grondée, car il n'aime pas beaucoup les étrangers. Or ces gens-là ne sont certainement pas de chez nous, bien qu'ils m'aient donné le nom de Durand. Enfin... ils doivent s'installer demain.

- Des étrangers! murmura René tout bas. Oui, sans aucun doute. Et j'ai même l'impression qu'ils viennent de fort loin. »



CHAPITRE V

L'ENNEMI FAIT UNE RECONNAISSANCE

LUCETTE dressa l'oreille. Des étrangers! René pensait-il qu'ils venaient de Tauri-Hessia?... qu'ils étaient sur la piste de Bruno? « Grand Dieu! songea la petite fille. Serait-ce une autre de nos aventures qui commence? Dire que nous nous attendions à passer des vacances bien tranquilles... » René posa encore quelques questions prudentes, mais Mme Bardin n'avait plus rien à lui apprendre. Il se leva alors, prit le lait qu'elle lui avait préparé, le paya, remercia la fermière et, après avoir souhaité bonne nuit à tout le monde, sortit dans la nuit étoilée, Lucette sur ses talons. « J'ai grand-peur, murmura René très bas, que ces gens ne s'installent ici avec de mauvaises intentions. Peut-être vont-ils chercher à enlever Bruno. Mais je me demande bien comment ils ont appris qu'il était avec nous.

Il est vrai que ce pauvre Bruno se fait remarquer partout avec ses cheveux trop longs et son aspect caractéristique. On a dû le voir avec moi, faire une enquête discrète, apprendre où nous passions nos vacances... et voilà l'ennemi à nos trousses. Hum! Je n'aime pas beaucoup ça!

- Oh! René, chuchota Lucette à son tour, faudra-t-il que vous disparaissiez avec Bruno? Nous aimerions tant que vous restiez près de nous !

- Il faut que je discute de tout cela avec ta tante Alice, répondit le jeune homme. En attendant, pas un mot à Bruno. Et passe la consigne aux autres : à aucun moment ne laissez Bruno tout seul. Veillez sur lui du mieux possible.

- Oui, René... Mais qui sait, après tout! Peut-être les pensionnaires de Mme Bardin sont-ils inoffensifs! Il n'est pas *certain* que ce soient les ennemis de Bruno!

- Non, bien sûr... Cependant, mon intuition me dit le contraire. Espérons que je me trompe. Mais n'aie pas peur, ma petite Lucette. Je veillerai à ce qu'il ne se passe rien ! »

Quand René et Lucette arrivèrent à la *Villa des Rosés,* Denise et Bruno étaient déjà montés se coucher. Mme Marchai, Henri et Jacques veillaient en lisant : René leur répéta ce que Mme Bardin lui avait dit. Mme Marchai eut l'air consterné.

« René,... qu'allons-nous faire? Faut-il partir d'ici?

- Non, Alice. Car si l'ennemi n'a encore que des soupçons, notre fuite ne fera que les confirmer. Au fond, je pense qu'il vaut mieux que nous ne bougions pas... du moins pour l'instant. Je ne crois pas que deux personnes

un homme et une femme - - puissent tenter grand-chose contre nous. Ils ne peuvent arriver ici et nous arracher de force Bruno! Tant qu'ils ne seront pas plus nombreux, nous n'avons rien à craindre, à condition d'être prudents. Et si d'autres personnes arrivent, nous le saurons par Mme Bardin. J'ai d'ailleurs une idée. L'un des garçons, tantôt Jacques, tantôt Henri, ira chaque jour à la ferme chercher le lait. Il ouvrira l'œil et nous tiendra au courant des nouvelles.

- Très bien, acquiesça Mme Marchai. Nous restons donc ici tous ensemble! (Et Lucette poussa un soupir de soulagement.) Je suppose que tu vas avertir Bruno, René,... lui dire de se tenir sur ses gardes... Il faudra qu'il soit très prudent, qu'il ne s'éloigne jamais de nous, qu'il n'aille pas se promener tout seul... Je pense aussi qu'il serait bon que les garçons ferment leur fenêtre chaque soir.

- Bah! fit Jacques. Kiki nous réveillera si quelqu'un fait mine d'entrer.

- C'est égal, mieux vaut ne courir aucun risque », insista Mme Marchai.

Denise et Bruno furent prévenus de ce qui se passait, dès le lendemain matin. Henri alla se poster sur le chemin de la ferme pour voir venir l'ennemi éventuel... Le couple arriva dans la même voiture que les enfants avaient repérée la veille grâce à leurs jumelles.

L'homme était grand, mince, bien mis. Il portait des lunettes, et ses cheveux étaient lissés en arrière avec soin. La femme, elle, était petite, visiblement plus jeune que son compagnon et s'exprimait avec un accent étranger prononcé.

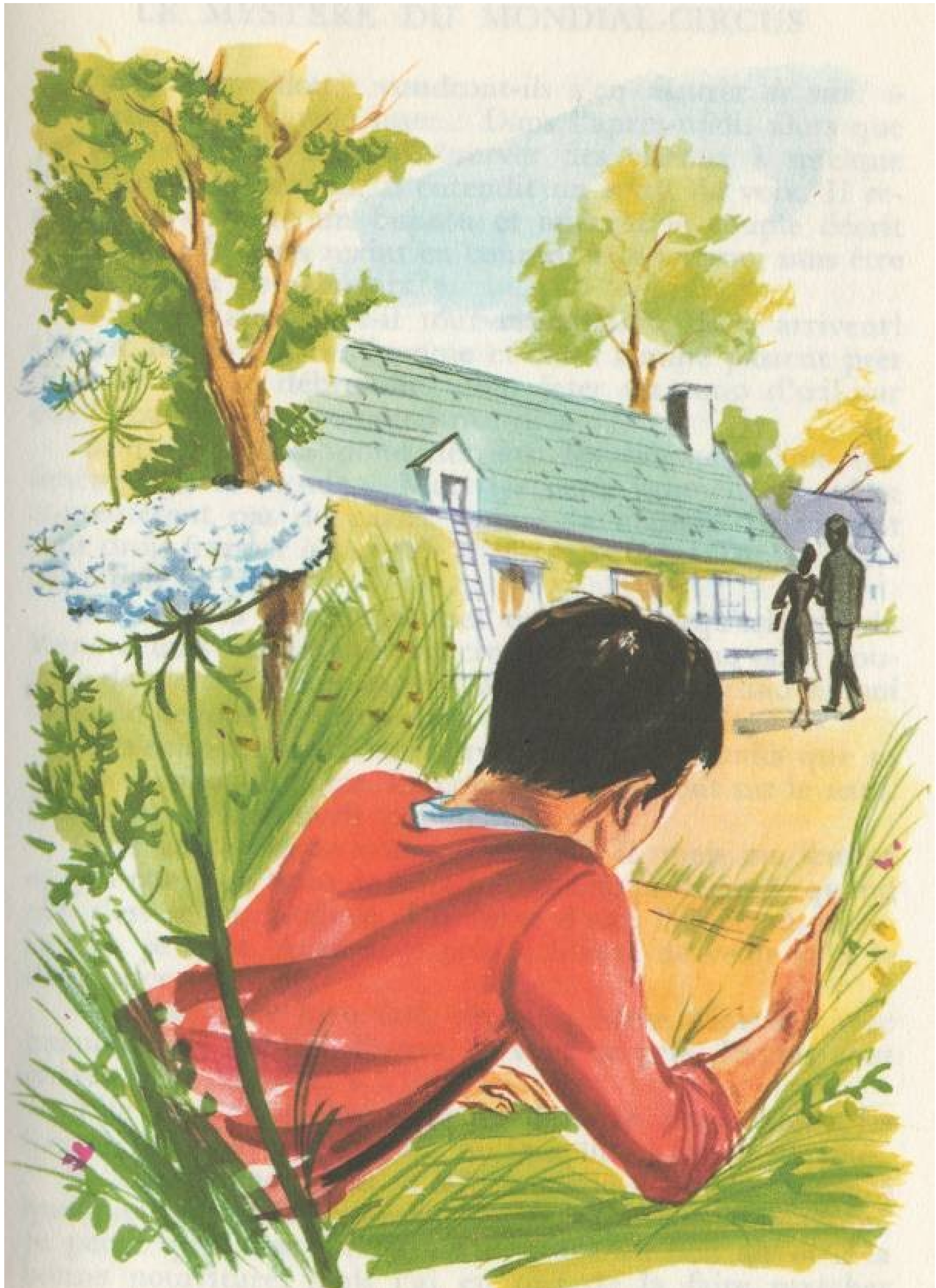
Henri s'était caché à proximité de la ferme et, d'où il était, entendait très bien. L'homme, lui aussi, avait un accent, quoique moins marqué.

La voiture s'était arrêtée devant la cour de la ferme et, pour traverser celle-ci, la jeune femme s'appuya sur le bras de son compagnon.

« On dirait qu'elle est malade », songea Henri. Puis il nota dans sa tête le plus de détails possible et retourna en courant à la *Villa des Rosés* raconter aux autres ce qu'il avait vu et entendu. Bruno écouta la description des nouveaux venus et hocha la tête.

« Ça ne me dit rien, avoua-t-il. Je ne pense pas connaître ces gens-là !

- Je ne serai pas surpris s'ils viennent faire un tour de notre côté aujourd'hui même, déclara René. Je suis certain que ces gens sont à la recherche de Bruno et qu'ils savent plus ou moins qu'il est ici avec nous pour les



Henri s'était caché à proximité de la ferme.

vacances. Sans doute voudront-ils s'en assurer *de visu!* »

René avait deviné juste... Dans l'après-midi, alors que Jacques était en train d'observer des oiseaux à quelque distance de la maison, il entendit un bruit de voix. Il regarda de derrière un buisson et aperçut le couple décrit par Henri. Jacques revint en courant à la maison, sans être vu des deux promeneurs.

« René! annonça-t-il tout essoufflé. « Ils » arrivent! Où est Bruno? Si cet homme et cette femme passent près d'ici, il doit se débrouiller pour jeter un coup d'œil sur eux. Peut-être les reconnaîtra-t-il. »

Bruno se glissa donc derrière les rideaux d'une des fenêtres de la façade... Mais les deux promeneurs ne se contentèrent pas de passer devant la maison. Ils vinrent tout droit frapper à la porte d'entrée. « Toc! Toc! » Mme Marchai sursauta.

« Ces gens ont du toupet de venir jusqu'ici! s'écria René à mi-voix. Ils doivent croire que nous ne nous doutons de rien. Va leur ouvrir, Alice, mais ni Bruno ni moi nous ne devons nous montrer. »

II s'éclipsa, entraînant Bruno' avec lui, tandis que sa femme ouvrait la porte. Le couple était debout sur le seuil. L'homme se découvrit poliment.

« Je vous prie de nous excuser, dit-il, mais ma femme et moi étions en train de faire une courte promenade quand elle s'est sentie fatiguée. Un verre d'eau l'aidera à se remettre, je crois. Aussi ai-je pris la liberté de venir vous le demander.

Vous avez bien fait, répondit Mme Marchai avec beaucoup de naturel. Entrez, je vous en prie. Je vais vous chercher un cordial. »

Elle introduisit les visiteurs dans le petit salon. La femme se laissa tomber dans un fauteuil et ferma les yeux.

« Ma femme vient d'être malade et nous passons quelques jours à la ferme Bardin, expliqua son compagnon. Je pense qu'elle se rétablira vite grâce au bon air et à la bonne nourriture, mais j'ai eu tort de la faire marcher si loin le premier jour.

— Je suis navrée de ce qui vous arrive, répliqua Mme Marchai en jouant son rôle aussi bien que possible. Ah! voici ma fille qui revient avec un cordial... »

Denise posa sur la table le flacon et le verre que sa mère l'avait envoyée chercher à la cuisine.

« Ah! c'est votre fille! dit la visiteuse en ouvrant les yeux. C'est votre seule enfant?

- Oh! non, j'en ai trois autres! Mon fils Henri et deux orphelins que j'ai adoptés. Va donc les chercher, Denise! »

Denise revint avec Jacques, Henri et Lucette.

« Quels charmants enfants! s'écria la dame. Mais n'en auriez-vous pas un cinquième? ajouta-t-elle en buvant son cordial. Il me semble avoir entendu dire par les fermiers que vous aviez un petit pensionnaire? »

Mme Marchai songea que l'ennemi était en train de montrer son jeu avec une certaine maladresse. Elle répondit sur un ton désinvolte :

« Oh! le petit Bruno! Ce n'est qu'un ami de mes enfants. Il est juste là pour quelques jours, en attendant que sa famille vienne le reprendre.

- Ce petit Bruno, insista la femme, ne pourrais-je pas le voir? J'aime tellement les enfants!

- Je ne sais pas où il peut être, dit Mme Marchai, et je ne pense pas que les autres le sachent non plus... »

Jacques, qui avait vu de ses propres yeux Bruno s'enfermer dans la penderie pour plus de sûreté, retint une forte envie de rire. Tout haut, il déclara :

« Bruno vagabonde souvent dans les bois... quand il ne se fourre pas dans les endroits les plus invraisemblables.

— Ah! Il aime vagabonder dans les bois, murmura l'homme comme pour lui-même... Eh bien, ajouta-t-il tout haut, je crois qu'il ne nous reste plus qu'à vous remercier, madame, et à prendre congé de vous. »

Et alors, à la profonde stupeur de Mme Marchai, le visiteur fit quelque chose de tout à fait inattendu : il sortit son portefeuille, l'ouvrit et en tira un billet neuf qu'il posa sur la table.

« Pour les enfants! » dit-il en souriant.

Mme Marchal devint toute rouge et Henri, Jacques, Denise et Lucette écarquillèrent les yeux.

« Je vous en prie, reprenez cela ! » ordonna Mme Marchal d'une voix ferme.

L'homme parut étonné.

« J'espère ne pas vous avoir offensée, dit-il. Dans mon pays, mon geste est considéré comme naturel et courtois.

- Quel est votre pays? demanda Jacques, tout de go.

- Mon pays?... heu... c'est l'Italie », répondit l'homme, pris de court.

Mme Marchai et les enfants songeaient qu'il venait de se trahir d'une manière définitive. N'avait-il pas déclaré aux fermiers qu'il était Français et s'appelait Durand? Il aurait pu expliquer son léger accent en disant qu'il avait longtemps vécu à l'étranger, par exemple. Mais il venait de faire une faute grave qui dénonçait son mensonge.

Conscient de sa maladresse, l'homme prit sa femme par le bras et l'entraîna vers la porte.

« Allons, il est temps de partir, ma chère! »

Comme tous deux franchissaient le seuil, Mme Marchai murmura rapidement quelques mots.

« Plaît-il? demanda l'homme. Je n'ai pas compris. »

Mme Marchai répéta sa phrase. L'homme ne parut pas comprendre davantage. Il salua la maîtresse de maison d'un air gêné et disparut avec sa femme au bout du sentier.

« Ces gens ne sont pas plus Italiens que moi! s'écria alors Mme Marchai sur un ton de triomphe. Je leur ai parlé en italien et ils n'ont pas saisi un mot de ce que je leur disais! » Puis son exaltation tomba et elle constata avec amertume : « Ils viennent sans aucun doute de Tauri-Hessia ! »



CHAPITRE VI

UN APPEL URGENT

QUAND on fut tout à fait sûr que le couple s'était éloigné, Bruno sortit de sa cachette. Avant de s'y réfugier, il avait eu le temps d'entrevoir les visiteurs.

« Je ne connais pas l'homme, expliqua-t-il, mais je suis certain que la femme est Mme Tatiosa, l'épouse du premier ministre de mon oncle. Je la déteste ! Elle est intelligente mais aussi méchante et cruelle.

- Gomment?... cette mignonne petite femme? s'exclama Mme Marchai.

- Mais oui, insista Bruno. Autrefois, elle a servi notre pays comme espionne. C'est mon oncle qui me l'a dit. Et puis elle a épousé le premier ministre et elle lui fait faire tout ce qu'elle veut.

- Ainsi, conclut René en détachant ses mots, nous

sommes certains désormais que ces gens sont bel et bien nos ennemis. Je suis content d'être fixé, mais je me demande ce qu'il convient de faire maintenant...

- Oh! René, dit Jacques, vous avez déclaré vous-même que tant qu'ils ne seraient que deux il n'y avait pas de danger! Nous n'avons qu'à surveiller la ferme à tour de rôle pour nous assurer que ces gens ne reçoivent pas de renforts. Aujourd'hui, par exemple, je peux très bien aller rôder du côté de chez les Bardin et ouvrir l'œil sans me faire remarquer. Demain, ce sera au tour d'Henri. Qu'en pensez-vous?

Je crois que tu as raison, approuva René en tirant sur sa cigarette. De toute manière, je vais attendre un ou deux jours pour voir ce que l'ennemi complote. Il est évident que Mme Tatiosa et son compagnon savent que Bruno est le jeune prince qu'ils cherchent. Mme Bardin a dû le leur décrire en détail et ils doivent être certains de ne pas se tromper.

- Est-ce que je pars tout de suite pour la ferme, René? demanda Jacques qui ne tenait pas en place. Je peux très bien y aller ouvertement cette fois-ci. Je demanderai à acheter un kilo de beurre, puis je resterai en proposant d'aider la fermière à de menues besognes.

- C'est une idée. Va donc! » acquiesça René. Jacques s'en alla, Kiki sur l'épaule. Les autres enfants

décidèrent d'aller se promener du côté opposé à la ferme.

« Emportez votre goûter, dit Mme Marchai. Si vous partez dès maintenant et que vous vous enfoncez sous bois, personne ne saura où vous êtes passés et vous serez en sûreté. Mais que Bruno reste toujours au milieu de vous, c'est plus prudent. »

Henri, Bruno, Denise et Lucette se dirigèrent donc vers un petit bois qu'ils connaissaient. Ils s'installèrent dans une clairière pour déballer leur panier de pique-nique.

« Comme on est bien ici! » commença Lucette.

Mais sa sœur poussa soudain un cri.

« Henri! Qu'est-ce que tu as, là, sur l'épaule? Mon Dieu, c'est une souris! »

C'était seulement le mulot apprivoisé, Zozo, qui était sorti de la poche du jeune garçon pour faire un tour de reconnaissance. Henri présenta Zozo à ces demoiselles. Denise s'en éloigna avec dégoût, mais Lucette se montra charmée.

« Zozo! Quel nom amusant, Riquet! Est-ce que je peux le caresser?

— Oui, dit Henri en passant le mulot à Lucette. Et voici quelques grains de blé pour le régaler. Offre-les-lui à plat sur la paume de ta main. »

Zozo ne fit aucune difficulté pour venir grignoter le blé dans la main de Lucette. Il était doux au toucher et d'un joli brun clair. La petite fille était ravie.

« J'aimerais bien avoir un mulot comme le tien, Henri, déclara-t-elle. Pourrais-tu m'en attraper un? - Je tâcherai », promit Henri.

Mais, une fois de plus, Denise poussa un cri d'horreur.

« Je ne veux pas que tu aies un mulot, Lucette. Nous partageons la même chambre et je ne veux pas courir le risque qu'une bestiole comme celle-ci vienne se promener sur ma figure pendant la nuit!

— Bon, bon, ne te fâche pas! dit Lucette avec un soupir. Mais regarde pourtant comme il est mignon... »

Henri était en train d'expliquer que le gentil mulot n'était pas très bien apprivoisé mais qu'il comptait le rendre plus familier encore, quand un bruit fit dresser l'oreille à Lucette.

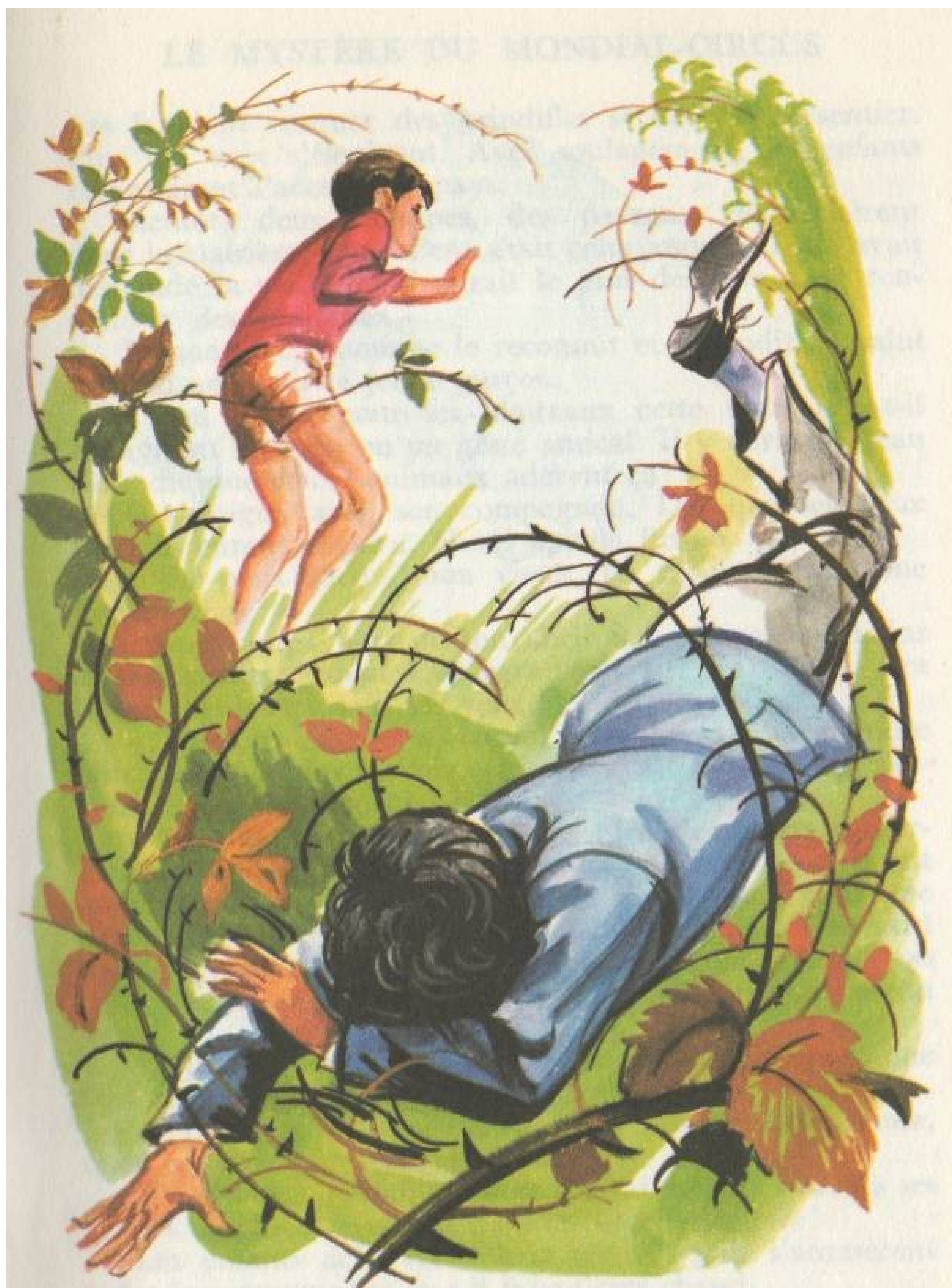
« On dirait que quelqu'un vient par ici, murmura la petite fille. J'entends marcher. »

Elle avait l'ouïe plus fine que les autres qui n'entendaient encore rien du tout. Mais Henri lui fit confiance.

« Vite! ordonna-t-il à Bruno. Cache-toi dans ce gros buisson ! »

Bruno n'hésita pas et fonça, tête baissée, au milieu des épines. Il s'agissait en effet d'un buisson de ronces, mais Henri n'avait pas eu le temps de choisir et Bruno, pour l'instant, se souciait peu des égratignures.

Maintenant, on entendait distinctement marcher. Des



Bruno n'hésita pas et fonça, tête baissée.

pas faisaient craquer des brindilles sèches sur le sentier. Puis des voix s'élevèrent. Avec soulagement, les enfants reconnurent l'accent du pays.

Bientôt, deux hommes, des paysans, débouchèrent dans la clairière. L'un d'eux était celui auquel Henri avait demandé la veille où il aurait le plus de chance de rencontrer des blaireaux.

De son côté, l'homme le reconnut et répondit au salut que lui adressait le jeune garçon.

« Bon temps pour les blaireaux cette nuit! cria-t-il en agitant la main en un geste amical. Il y aura un beau clair de lune et ces animaux adorent ça! »

II s'éloigna avec son compagnon. Dès que les deux paysans eurent disparu, Henri appela Bruno.

« Tu peux sortir, mon vieux, lui dit-il. C'était une fausse alerte. »

Bruno rampa hors de son abri. Son visage, ses mains et ses genoux étaient tout égratignés par les ronces. Des larmes brillaient dans ses yeux.

« Tiens, tu saignes », constata Denise sans la moindre note de pitié dans la voix, car elle avait horreur des garçons du genre pleurnicheur.

« Bah! Ce n'est pas grand-chose! » s'empressa d'affirmer Henri en tirant un mouchoir de sa poche et en essuyant les gouttelettes de sang qui perlaient ça et là sur l'épiderme de son camarade. « Tout le monde s'égratigne tôt ou tard avec des ronces à la campagne! Allons, Bruno, ne fais pas cette tête. Rappelle-toi que tu es un prince et non pas un bébé !

Je... je n'aime pas voir le sang, avoua Bruno d'une voix tremblante. Ça me rend malade.

- Eh bien, sois malade, dit cette sans-cœur de Denise, mais cesse de faire tant d'histoires! »

Bruno fit un héroïque effort sur lui-même et ravala ses larmes. Il réussit à ne pas pleurer. Quelle victoire!

Les enfants achevèrent leur goûter, puis s'amusèrent à des jeux tranquilles, car il faisait très chaud.

Quand la fraîcheur commença à se faire sentir sous les

arbres, tous quatre décidèrent de rentrer. Toutefois, avant de regagner la *Villa des Roses,* Henri résolut de jeter un coup d'œil à la vieille carrière désaffectée qui se trouvait non loin de la maison. Il se demandait si vraiment il y avait là autant de tanières de blaireaux que le paysan avait l'air de le croire.

Les enfants rôdèrent un moment autour de la carrière. L'endroit était désert et ils ne virent pas grand-chose.

« II vaudrait peut-être mieux rentrer maintenant? » suggéra Lucette qui commençait à s'inquiéter.

La carrière n'était qu'à quelque cent mètres de la *Villa des Rosés,* mais Denise proposa de les faire en courant.

« Au cas, expliqua-t-elle, où l'ennemi se tiendrait embusqué quelque part, prêt à nous sauter dessus! »

Ils arrivèrent à la porte d'entrée hors d'haleine tant ils avaient couru vite. Lucette poussa le battant et se précipita à l'intérieur.

« Quelles nouvelles, tante Alice? s'écria-t-elle. Est-ce que Jacques est revenu de la ferme?

- Non, pas encore! » répondit Mme Marchai. Personne, d'ailleurs, ne semblait avoir de nouvelles

... et pas davantage Jacques quand il rentra à son tour. « Je n'ai pas aperçu le moindre étranger chez les Bardin, expliqua-t-il. Je n'ai même pas revu Mme Tatiosa et l'homme qui l'accompagne. Je suppose qu'ils s'étaient enfermés dans leurs chambres. Mme Bardin a mis trois pièces du premier étage à leur disposition, vous savez. A un moment donné j'ai entendu un faible « ting »,... comme lorsque quelqu'un décroche le téléphone pour lancer un appel. C'est pour ça que j'ai pensé qu'ils étaient chez eux.

- C'est bien possible, admit René. De toute façon, cela ne nous avance pas. Et moi, avec toute cette histoire, on peut dire que j'ai perdu mon temps aujourd'hui. Il faut que je rattrape mon retard. J'ai quelques journaux à dépouiller et après cela je suppose qu'il sera l'heure du dîner... Je crois qu'il va faire un beau clair de lune, ce soir...

- Un temps idéal pour aller observer les blaireaux! chuchota Henri à l'oreille de Jacques. C'est le paysan que nous avons rencontré hier et que j'ai revu aujourd'hui qui me l'a dit. Dis-moi, mon vieux, ça te plairait que nous sortions ce soir? Nous pourrions aller voir ce qui se passe au fond de la vieille carrière.

- Bien sûr que ça me plaît! répondit Jacques avec chaleur. Nous n'aurons qu'à nous faufiler dehors quand les autres dormiront. Nous ne risquerons pas de réveiller Bruno. Une fois qu'il a les yeux fermés, on pourrait tirer le canon qu'il n'entendrait rien! »

L'heure du dîner arriva. Le soir, Mme Marchai s'appliquait toujours à servir un repas frugal mais nourrissant. Ce jour-là, il y avait du jambon froid, de la salade, une macédoine de légumes et du fromage blanc avec de la crème.

« Tout ce que je préfère, décréta Denise avec un sourire de satisfaction. J'aimerais pouvoir manger tous les jours comme ça!

- Tu t'en lasserais vite, répondit sa mère. Toujours le même menu, te rends-tu compte? Tu finirais par détester ce que tu aimes tant! »

Les enfants firent honneur au repas. Soudain, Mme Marchai s'aperçut que son fils bâillait discrètement mais fort visiblement derrière sa serviette.

« Tu as sommeil, Henri? demanda-t-elle. Ce doit être le grand air qui te fait ça. Tu devrais monter te coucher de bonne heure.

- C'est bien mon intention, répondit Henri en réprimant un nouveau bâillement. Tu montes, toi aussi, Jacques? » ajouta-t-il avec un imperceptible clin d'œil à l'adresse de son ami.

Jacques se rappela alors qu'Henri et lui avaient projeté une promenade nocturne au clair de lune, et il s'empressa de déclarer à son tour :

« Oui. Moi aussi, j'ai sommeil! Je te suis, mon vieux. »

Les deux garçons songeaient en effet qu'un petit somme avant leur escapade ne leur ferait pas de mal. Bruno monta

avec eux. Denise et Lucette restèrent un moment au rez-de-chaussée pour finir le livre qu'elles étaient en train de lire, puis elles allèrent se coucher à leur tour.

« Je mets l'aiguille du réveil sur onze heures, chuchota Henri à Jacques. Et je vais glisser le réveil sous mon traversin de façon à ne réveiller personne. »

Bientôt les cinq enfants furent paisiblement endormis. Il ne resta plus en bas que René et sa femme. Ils avaient mis la/adio en sourdine.

« Écoutons les nouvelles de dix heures et quart, proposa René, puis nous monterons aussi. »

Juste comme les nouvelles finissaient, vers dix heures et demie, quelqu'un frappa avec précaution à la porte d'entrée. René sursauta. Qui pouvait venir à cette heure? Après avoir échangé un regard intrigué avec sa femme, il se dirigea vers la porte. Sans l'ouvrir, il demanda, sa bouche tout près de la fente :

« Qui est là?

- Oh! monsieur, Mme Bardin m'envoie pour vous demander si vous ne pourriez pas faire un saut jusqu'à la ferme. C'est la vieille tante Noémie, voyez-vous. Elle a fait une mauvaise chute et nous n'arrivons pas à joindre le docteur. Mme Bardin est dans tous ses états. Elle a pensé à Mme Marchai qui a été infirmière jadis... »

René ouvrit la porte et aperçut une silhouette féminine enveloppée dans un grand châle. Ce devait être Marthe, la vieille domestique de Mme Bardin.

« Entrez donc! proposa-t-il.

- Non, monsieur! dit la femme en reculant dans l'ombre. Le temps que vous vous prépariez et je serai déjà rentrée à la ferme. Je peux compter sur vous, n'est-ce pas? »

René lui en donna l'assurance et, tandis qu'elle s'éloignait, lui-même revint auprès de sa femme pour la mettre au courant.

« J'y vais tout de suite! s'écria Mme Marchai en se précipitant pour prendre sa trousse de pharmacie. Pauvre femme !

- Je vais t'accompagner là-bas, Alice, et puis je reviendrai ici. Je ne veux pas laisser Bruno sans protection! M. Bardin te reconduira un peu plus tard, à moins que tu ne décides de passer la nuit à la ferme.

- Je suis prête, René. Allons vite. Inutile de réveiller les enfants pour les mettre au courant. Du moment que tu ne resteras absent que quelques minutes... »

Tous deux sortirent dans la nuit. René ferma la porte derrière lui avec grand soin et fourra la clef dans sa poche. Puis il rejoignit sa femme en deux enjambées. Quel magnifique clair de lune! C'était un plaisir de marcher par une nuit pareille!





CHAPITRE VII

ÉVÉNEMENTS NOCTURNES

LA DISTANCE séparant la *Villa des Rosés* de la ferme était si courte qu'on avait plus vite fait de la parcourir à pied qu'en voiture : le temps de sortir l'auto du garage, de s'y installer et de la mettre en route aurait fait perdre de précieuses minutes. René et sa femme marchaient vite sur le chemin baigné de clair de lune. Un peu avant d'arriver à la ferme René déclara :

« Je te laisserai à la porte, Alice. Je ne veux pas m'arrêter, fût-ce une seule minute. Il faut que je veille sur Bruno. Et puis, je ne tiens pas à ce que Mme Tatiosa et son compagnon me voient. »

Tout en parlant, René passa devant un sombre fourré sans remarquer qu'un léger frémissement l'agitait. Soudain, les événements se déclenchèrent avec une brutalité inattendue. Quatre ombres silencieuses surgirent du fourré

et se mirent à courir sur l'herbe du talus. René, averti par un bruit à peine perceptible, se retourna. Trop tard! Quelqu'un lui sauta dessus et le renversa. Au même instant, Mme Marchai se sentit ceinturée. Une main se posa sur sa bouche pour l'empêcher de crier tandis qu'une voix murmurait à son oreille :

« Pas un mot! Et cessez de vous débattre. Nous voulons simplement vous écarter de notre route pendant un court instant. »

René, cependant, luttait de toutes ses forces contre les trois hommes qui l'avaient assailli. Il comprenait qu'il venait de tomber dans un piège et se traitait tout bas d'imbécile. Ces gens-là allaient enlever Bruno après l'avoir réduit à merci lui, René. Bien entendu, la grand-tante Noémie n'avait fait aucune chute. Et Mme Bardin n'avait pas envoyé de message. Ce n'était qu'une ruse pour faire sortir René et sa femme de la villa,... une ruse qui laissait le champ libre à l'ennemi.

Hélas! sous le nombre, René ne tarda pas à succomber. Un des hommes l'avait bâillonné et les deux autres eurent tôt fait de le ligoter. Le jeune homme comprit qu'il était impossible de rien tenter pour le moment. Mais peut-être pourrait-il se libérer de ses liens quand ses assaillants se seraient éloignés. Peut-être même aurait-il encore le temps de les empêcher d'enlever Bruno!

Mme Marchai, de son côté, avait dû cesser toute résistance. On lui avait attaché les mains et les chevilles et on avait noué un foulard sur sa bouche.

« Navré de vous traiter de la sorte, chuchota une voix à l'accent étranger, mais il est essentiel pour nous d'enlever le petit prince à votre garde. Son pays a besoin de lui. Il ne subira aucun dommage et, dès qu'il sera entre nos mains, l'un de nous reviendra vous délivrer si possible. Sinon,... eh bien, au pis aller vous serez libérés au matin par le premier paysan qui suivra ce chemin. »

Les hommes laissèrent René et sa femme au pied d'une meule de foin, à l'abri du vent. Avant de s'éloigner, ils eurent soin de prendre la clef de la villa dans la poche du



jeune homme. Celui-ci ne cessait de s'adresser des reproches tout bas. Dire qu'il s'était laissé prendre à un piège aussi grossier! La femme qui était venue le trouver n'était pas Marthe. Elle devait appartenir à la bande! Pas étonnant qu'elle ait refusé d'entrer!

Tout en faisant de violents efforts pour se libérer, René continuait à imaginer ce qui avait dû se passer. Il se rappelait l'appel téléphonique mentionné par Jacques : Mme Tatiosa avait sans aucun doute alerté ses complices en leur signalant que la piste du petit prince était retrouvée et qu'il ne restait plus qu'à procéder à l'enlèvement. Les complices en question étaient certainement arrivés en voiture dans la soirée et s'étaient cachés aux alentours. Oui, le plan était bien préparé! Dommage que le pauvre René ne l'ait pas soupçonné plus tôt!

Mme Marchai, de son côté, se demandait ce qui se passait au même instant à la *Villa des Rosés.* Elle espérait bien que les bandits ne feraient pas de mal aux enfants. Tout ce qu'ils désiraient, c'était s'emparer de Bruno pour



le mettre sur le trône de Tauri-Hessia à la place de son oncle. Pauvre Bruno! Il serait obligé de se soumettre désormais à la volonté de Mme Tatiosa et de ses complices.

Cependant, à la *Villa des Rosés,* Henri, Jacques, Bruno, Denise et Lucette dormaient paisiblement. Et soudain, à onze heures, le réveil se mit à sonner sous le traversin d'Henri. Le jeune garçon se réveilla en sursaut et arrêta la sonnerie. Le clair de lune entrait à flots dans la chambre. « Une nuit idéale pour les blaireaux! » se rappela Henri. Il se leva sur la pointe des pieds et alla secouer Jacques.

« Debout! lui chuchota-t-il à l'oreille. Habille-toi en silence. Il ne s'agit pas de réveiller Bruno qui voudrait venir avec nous! »

Kiki, pour sa part, n'entendait pas être laissé en arrière. Si Henri et Jacques sortaient, il comptait bien être de la partie! Les deux garçons se vêtirent à la hâte d'un short, d'un pull-over et de sandales à semelle de caoutchouc. Avant de quitter la pièce, ils jetèrent un coup d'œil à Bruno. Celui-ci dormait, la bouche ouverte, une mèche

de cheveux sur le front, sans se rendre compte le moins du monde de ce qui se passait autour de lui.

Jacques et Henri descendirent à pas de loup au rez-de-chaussée, en faisant une halte devant la chambre où, pensaient-ils, René et sa femme étaient en train de dormir.

« Je n'entends rien, souffla Jacques. Pas le moindre ronflement! » ajouta-t-il en plaisantant.

Bien entendu, les deux garçons ne se doutaient guère qu'au même instant René et Mme Marchai se démenaient près d'une meule de foin pour se libérer des liens qui les retenaient prisonniers.

« Passons par la porte de derrière, suggéra Henri. Celle de devant grince un peu! »

Kiki s'était perché sur l'épaule de son maître, aussi tranquille que *Zozo,* le mulot, dans la poche d'Henri. Le perroquet avait été habitué à garder le silence quand les circonstances l'exigeaient.

Une fois dehors, les garçons discutèrent de la direction à prendre.

« Inutile de descendre dans la carrière, décréta Jacques. Allons plutôt dans le petit bois qui la domine. Nous y serons mieux pour guetter les animaux qui nous intéressent et nous risquerons moins d'être aperçus d'eux.

- C'est une idée! admit Henri. Nous aurons toujours le temps de descendre parmi les rocs et les ronces, si nous ne voyons rien qui en vaille la peine. »

Ils se mirent à cheminer l'un derrière l'autre en direction du petit bois. Leurs semelles de caoutchouc ne faisaient aucun bruit. Eux-mêmes veillaient à se tenir dans l'ombre des haies et des arbres de peur que quelqu'un ne les aperçoive. Le clair de lune était si brillant!

Ils arrivèrent au bois. Henri avisa un buisson épais et fit signe à Jacques de s'y glisser à sa suite.

« Voilà un observatoire tout trouvé, lui dit-il à voix basse. Ah! Ecoute... »

Un hibou ulula près d'eux. Immédiatement, Kiki se mit à ululer lui aussi. Jacques le fit taire. Kiki obéit à contrecœur. Il aimait beaucoup imiter les autres animaux.

Soudain, Jacques donna un coup de coude à son ami.

« Regarde! Un hérisson! »

Le hérisson venait droit à eux. Il avait entrevu deux ombres dans le fourré et, sans manifester la moindre peur, faisait une petite reconnaissance. Henri tendit la main et le hérisson la renifla. Jacques s'attendait presque à voir la petite bête monter dessus. Aucun animal ne résistait à cette espèce de charme magique que possédait Henri.

Mais le hérisson, affamé, n'avait pas l'intention de s'attarder. Il repartit donc à la recherche des limaces qui constituaient son mets préféré. Les garçons reprirent leur guet. Ils n'eurent pas longtemps à attendre. Presque tout de suite, un autre visiteur se présenta. Et cette fois, c'était bien un blaireau. Henri retint son souffle. Le blaireau s'était arrêté dans le clair de lune et humait l'air avec méfiance. Il sentait la présence d'êtres humains. Par bonheur le vent tourna et le blaireau s'imagina s'être trompé. Rassuré, il s'avança, pointant un museau rayé de noir et de blanc qui se confondait avec les ombres du voisinage.

« Un camouflage parfait! » chuchota Henri.

Jacques approuva d'un signé de tête puis donna de nouveau un coup de coude à son ami. D'autres visiteurs approchaient.

« De jeunes blaireaux! songea Henri, enchanté. Et la maman qui suit ses petits! Une vraie réunion familiale! Le père avait dû venir en éclaireur. Quelle chance de pouvoir contempler cette scène! »

Les bébés blaireaux ressemblaient à des ours en miniature. Ils se mirent à jouer au milieu du sentier et les deux garçons les regardèrent, fascinés et ravis. Jacques et Henri assistèrent ainsi à une véritable partie de saute-mouton. Les petits blaireaux s'étaient mis à faire des bonds. Se détendant sur leurs quatre pattes à la fois, ils commencèrent par bondir et rebondir à plusieurs reprises à la même place. Puis ils sautèrent les uns par-dessus les autres. Pour finir, ils se précipitèrent les uns *contre* les autres, se renversant, étant renversés, se relevant, et ainsi de suite. C'était là un spectacle des plus comiques.

Au bout d'un moment les parents lancèrent un appel et s'enfoncèrent dans le bois. Les petits cessèrent de jouer pour les suivre.

Les deux garçons se regardèrent en souriant. Une chouette ulula juste au-dessus de leur tête. Kiki se trémoussa sur l'épaule de Jacques. Il avait envie de donner la réplique à l'oiseau de nuit.

« Je crois que je vais rentrer maintenant, déclara Henri en se redressant. Je tombe de sommeil. Tu viens? - Ma foi, répondit Jacques, je n'ai pas sommeil, moi! J'ai envie d'aller jeter un coup d'œil à la carrière. Il doit y avoir quantité de chouettes là-dedans, et Kiki sera content de bavarder avec elles. N'est-ce pas, Kiki, mon vieux? »

Kiki marmotta quelques mots à l'oreille de Jacques, soucieux de ne pas parler haut.

« Tu vois, dit Jacques en riant. Kiki meurt d'envie d'aller là-bas. Mais nous n'y resterons pas longtemps. Va te recoucher, Henri. Je te rejoindrai d'ici à un quart d'heure. Et surtout ne t'étonne pas si tu entends ululer de tous les côtés. J'ai l'impression que Kiki va s'en donner à cœur joie! »

Henri retourna donc à la villa et Jacques descendit dans la carrière. Ni l'un ni l'autre ne se doutait alors de ce qui allait se passer au cours des dix minutes suivantes.





CHAPITRE VIII

L'ENLÈVEMENT

HENRI arrivait à la porte de derrière de la villa quand soudain il s'arrêta. Quel était ce bruit qu'il entendait? On aurait dit que quelqu'un se dirigeait vers la porte de devant. Oui, sans aucun doute, des pas venaient du sentier...

Henri hésita. S'agissait-il de l'un des ennemis de Bruno? Dans ce cas, il fallait au plus tôt avertir René... Henri entra donc et monta tout doucement l'escalier. Arrivé sur le palier, le jeune garçon s'arrêta et prêta l'oreille. Il lui semblait qu'un faible bruit s'élevait du rez-de-chaussée. Il ne se trompait pas. La porte d'entrée était en train de s'ouvrir avec le grincement qui la caractérisait. L'éclat d'une lampe électrique brilla et disparut aussitôt. Plus de doute! Quelqu'un venait de pénétrer dans la villa! Henri ne perdit pas de temps. Il appela de toutes ses forces :

« René! René! Réveillez-vous! Il y a quelqu'un en bas ! »

Denise et Lucette, qui couchaient au premier, se réveillèrent en sursaut. Henri, étonné de n'avoir aucune réponse de René, recommença à appeler le jeune homme à pleins poumons. Denise se leva et se précipita sur le palier.

« Que se passe-t-il? demanda-t-elle à son frère. Et où est René?

— Restez où vous êtes! » ordonna au même instant une voix rude.

Puis le faisceau lumineux d'une lampe électrique de poche éclaira Henri et Denise que Lucette venait de rejoindre, très effrayée. Henri eut un réflexe immédiat. Il repoussa les deux filles dans leur chambre à coucher puis se précipita dans celle de René en criant :

« René! Réveillez-vous! »

Hélas! le clair de lune lui permit d'apercevoir le lit vide,... un lit même pas défait! Où donc était passé René? Et la maman d'Henri et de Denise? où était-elle? Le jeune garçon demeurait pétrifié de stupéfaction.

Cependant, dans la chambre mansardée du second étage, Bruno s'était réveillé à son tour. Que signifiaient les cris qu'il entendait? Il constata que ni Jacques ni Henri n'étaient dans leur lit et il se leva d'un bond, tout tremblant.

Au premier, dans la chambre de René, Henri sortit de son état de stupeur pour recommencer à appeler. Deux hommes firent alors irruption dans la pièce.

« Inutile de crier! dit l'un. M. et Mme Marchai ne sont pas ici. Nous nous sommes emparés d'eux. Nous voulons le prince Aloysius. Il ne lui sera fait aucun mal, mais il doit nous suivre,... pour raison d'Etat.

— Qu'avez-vous fait de ma mère? s'indigna Henri. Je vais appeler la police. Il faut être fou pour attaquer ainsi les gens et vouloir enlever le prince ! »

Le second des hommes s'avança, et Henri reconnut alors le compagnon de Mme Tatiosa. Derrière lui s'agitaient d'autres ombres. Les bandits étaient en nombre.

Henri regretta amèrement l'absence de Jacques. Que pouvait-il faire, tout seul contre tant de monde? Il se doutait bien que Bruno ne pouvait pas être d'un grand secours.

Un des bandits restés sur le palier demanda quelque chose dans une langue étrangère. Il reçut en retour un ordre bref. On entendit alors des pas qui montaient à vive allure l'escalier conduisant à la chambre mansardée du second étage.

Sans doute les misérables allaient-ils chercher Bruno. Et voilà que celui-ci fit exactement ce qu'il ne fallait pas faire... Il apparut en haut des marches, éclairé par la lune. Bien entendu, les hommes le virent tout de suite.

Comprenant enfin ce qui se passait, Bruno se précipita dans sa chambre, en referma la porte et donna un tour de clef. Puis il s'appuya contre le battant, tremblant de peur. Soudain, il pensa à la fenêtre et y courut, espérant pouvoir s'échapper par là.

Un seul coup d'œil suffit à le persuader qu'il devait abandonner cette idée. Bruno n'avait jamais été très fort en gymnastique. Henri ou Jacques aurait fort bien pu gagner le sol en s'aidant du solide lierre accroché au mur. Mais Bruno eut peur de tomber.

« Ouvrez cette porte! » ordonna une voix venant du palier.

Comme Bruno n'obéissait pas, deux des bandits se précipitèrent contre le battant qui ne résista pas. Ils s'avancèrent alors vers Bruno qui se mit à hurler.

L'un des hommes s'inclina.

« Votre Altesse n'a rien à craindre de nous, déclara-t-il. Nous nous proposons simplement d'emmener Votre Altesse avec nous en Tauri-Hessia pour la faire couronner à la place de son oncle. Le roi actuel n'est pas aimé. Vous régnerez sur de fidèles sujets.

— Mon oncle est aimé de son peuple! s'écria Bruno qui, cette fois, tremblait d'indignation. Vous mentez quand vous prétendez le contraire. Je suis au courant de tout. Mon oncle gouverne avec trop de sagesse pour vous plaire, voilà la vérité. Et vous préférez qu'un enfant comme moi

monte sur le trône afin de l'avoir mieux en main. Je ne veux pas vous suivre! »

Bruno parlait dans sa langue maternelle. Denise et Lucette qui l'écoutaient de la pièce au-dessous ne comprirent pas un mot de ce qu'il disait. Henri, sur un ordre des hommes, monta rejoindre Bruno. Il essaya de convaincre les bandits.

« Faites attention! leur dit-il en serrant les poings. Votre pays et la France sont liés par un traité commun. On ne vous permettra pas de faire sacrer Aloysius roi! Vous allez vous heurter à une foule de difficultés. Et on vous jettera en prison soit en France soit en Tauri-Hessia. »

Les hommes ne firent que sourire de ces puériles menaces. Cependant, le compagnon de Mme Tatiosa fronça le sourcil.

« Tout bien réfléchi, décida-t-il, je crois qu'il vaut mieux, jeune homme, que nous vous emmenions aussi,... ainsi que vos sœurs. Vous nous servirez d'otages, voilà tout ! »

Henri pâlit de rage. Il avait voulu effrayer ces gens-là et il s'était pris à son propre piège. Ces misérables étaient trop forts pour lui!

Le pauvre garçon voulut au moins tenter de défendre son camarade et se plaça courageusement devant lui. Résistance vaine! Les hommes se saisirent de lui et de Bruno avec tant de fermeté qu'il était inutile d'espérer leur échapper.

Henri pensa alors à Denise et à Lucette qui avaient encore leurs mouvements libres. Il cria de toutes ses forces :

« Vite, les filles! Sauvez-vous dans les bois! »

Galvanisées par cet ordre, les deux amies se précipitèrent dans l'escalier qu'elles descendirent à toute allure. Hélas! dans le vestibule, un homme leur barra le passage. Il les saisit chacune par un bras, et un de ses camarades se dépêcha de venir lui prêter main-forte. Puis Bruno et les filles reçurent l'ordre de s'habiller rapidement. Pendant ce temps, Henri fut autorisé à remplir une valise de vêtements et de linge de rechange.

Lucette pleurait tout bas. Au moment de partir, le chef des conspirateurs — le compagnon de Mme Tatiosa — chercha à la consoler en lui affirmant qu'elle et ses amis ne couraient aucun danger: ils vivraient auprès du jeune prince en Tauri-Hessia... Lucette sécha ses larmes mais s'avisa soudain que son frère n'était pas là.

« Où est Jacques? demanda-t-elle. Qu'en avez-vous fait? »

Le chef fronça les sourcils.

« C'est vrai, dit-il. Il devrait y avoir un autre garçon. Où peut-il être?

— II est dehors, en train de se promener, expliqua Henri d'un air maussade,... et bien loin d'ici!

— A cette heure de la nuit? s'étonna l'homme. Enfin, peu importe. Nous n'avons pas besoin de lui. Partons! »

Les bandits ouvrirent la porte et poussèrent les enfants en avant en leur recommandant de ne pas crier, sous peine d'être bâillonnés. Il n'y avait rien d'autre à faire qu'à obéir. Malgré tout, au fond de leur cœur, Denise, Henri et Lucette espéraient que, peut-être, Jacques se trouvait à proximité et serait en mesure d'intervenir au bon moment. Mais c'était hélas! peu probable. Qu'aurait-il pu faire tout seul?

Jacques, cependant, était descendu au fond de la carrière. Comme il l'avait espéré, celle-ci était pleine de chouettes. Kiki ne tarda pas à se donner du bon temps. Il mena même un tel tapage que deux ou trois hiboux atterrirent presque sur la tête de Jacques pour tenter de voir de près l'étrange oiseau qu'il portait sur l'épaule et qui poussait le même cri qu'eux.

Jacques n'avait pas envie de se faire égratigner le visage. Il jugea prudent de remonter sous le couvert du bois. Au moment où il contournait un gros buisson, un reflet de lune fit briller quelque chose le long d'une haie proche. Qu'est-ce que cela pouvait être? Le jeune garçon s'arrêta et tendit le cou.

« Sapristi! C'est une voiture! murmura-t-il, stupéfait. Oh! mais je la reconnais! C'est celle du couple suspect,

... des ennemis de Bruno. Mon Dieu, qu'est-ce que cela veut dire? »

II s'approcha avec précaution de la voiture et constata qu'elle était vide.

« Peut-être les soi-disant Durand sont-ils en train d'espionner autour de la villa! » songea-t-il, très soucieux.

La voiture possédait un grand coffre à bagages. D'un geste machinal, Jacques l'ouvrit. Le coffre ne contenait qu'une trousse d'outils.

Au même instant, Kiki recommença à ululer et une chouette lui répondit.

« Reste tranquille, Kiki! ordonna Jacques. A notre tour d'espionner... les espions! Nous allons regagner la *Villa des Rosés* en nous cachant et nous tâcherons de voir ce qui se passe dans le voisinage... »

Déjà le jeune garçon faisait un mouvement pour se mettre en route quand un bruit de pas venant dans sa direction l'immobilisa.- Comme le bruit se précisait, il plongea dans un buisson tout proche.

Jacques tendit l'oreille. Les gens qui venaient étaient nombreux. Il regarda entre les ronces et aperçut huit ombres mouvantes : il y avait là quatre grandes personnes... et quatre enfants. Alors, à sa grande consternation, il reconnut Denise, Lucette, Henri et Bruno que les bandits maintenaient d'une poigne solide.

Jacques ouvrit des yeux immenses. Il était si ému qu'il était presque incapable de penser.

Soudain, Kiki se mit à crier... mais pas à la manière d'une chouette cette fois-ci : à la manière d'un perroquet! Henri ne s'y trompa pas et comprit que Jacques était là, tout près, caché quelque part. Risquant le tout pour le tout, il clama tout fort :

« On nous enlève! Préviens René! »

L'homme qui tenait Henri lui donna une bourrade.

« On vous a dit de vous taire! Il n'y a d'ailleurs personne ici pour vous entendre! »

Ce en quoi il se trompait bien.



CHAPITRE IX

LE PASSAGER CLANDESTIN

JACQUES entendit bien l'avertissement d'Henri. Mais que pouvait-il faire? Impuissant et désespéré, il vit la petite troupe s'empiler dans la voiture. Cela faisait beaucoup de monde ! Cette constatation rendit quelque espoir au jeune garçon.

« Ils ne pourront pas aller bien loin comme ça, songea-t-il, ce qui signifie qu'ils comptent sans doute arriver à destination avant le jour. Peut-être ont-ils un repaire non loin d'ici? Mais pourquoi enlèvent-ils Lucette, Henri et Denise en même temps que Bruno? »

A présent, la voiture était prête à partir. Le moteur commença à ronfler. Et c'est alors que Jacques eut une idée!

Le dos courbé, il courut à l'arrière de la voiture. L'un des bandits avait jeté la petite valise des enfants dans le

coffre qui était resté à demi ouvert. Jacques allait-il avoir le temps de se glisser à l'intérieur avant que l'auto démarre?

Le jeune garçon était agile. Il réussit à se faufiler dans le coffre au moment même où le conducteur embrayait. Mais il ne put refermer le couvercle. Cela permit à Kiki de rejoindre son maître. Quelle chance que ce coffre fût si vaste! Même avec la valise, Jacques y tenait à l'aise. Et quelle chance, surtout, que Kiki n'ait pas hésité à l'y suivre !

Kiki, d'ailleurs, se penchait à son oreille et lui confiait tout bas, en langage de perroquet, qu'il n'approuvait certainement pas toutes ces fantaisies nocturnes mais que, du moment qu'elles avaient l'air de plaire à Jacques, il les acceptait volontiers et se résignait même à voyager dans ce coffre inconfortable et étouffant.

Jacques se sentit un peu réconforté par sa présence. Son cerveau se mit à fonctionner. Où était René? Et tante Alice? Comment les bandits avaient-ils pu s'introduire avec tant de facilité dans la *Villa des. Rosés* pour y capturer les enfants? René avait-il été mis hors de combat? Peut-être gisait-il, blessé, sur le plancher de sa chambre? Jacques songea qu'il aurait sans doute mieux fait de lui porter secours que de grimpe dans la voiture des bandits. Enfin, il était trop tard maintenant!

La voiture roulait à vive allure à travers la campagne. Au bout d'un moment, elle s'arrêta devant une maison d'où un homme sortit. Il se mit aussitôt au volant d'une autre voiture qui attendait devant la porte. L'un des bandits qui convoyaient les jeunes prisonniers monta à côté de lui et les deux voitures démarrèrent ensemble, celle des enfants suivant l'autre qui avait l'air de lui montrer le chemin.

Jacques se réjouit tout bas de se trouver en seconde position. Dans le cas contraire, on l'aurait tout de suite repéré, car le couvercle de son coffre refusait toujours de se fermer complètement.

Le plan de Jacques était simple : dès qu'il aurait vu l'endroit où ses amis seraient enfermés, il donnerait l'alerte

et les prisonniers seraient délivrés! Par malheur, les choses ne se passèrent pas comme il l'espérait.

Lorsque la voiture s'arrêta pour la seconde fois, après avoir traversé une sorte de champ, un ronflement caractéristique frappa les oreilles du jeune garçon.

« Un avion! se dit-il, stupéfait. Nous sommes sur un aérodrome! Grand Dieu! Les bandits ont projeté d'emmener Bruno et les autres en Tauri-Hessia! Ce ne peut être que ça!»

Jacques prit une décision rapide. Il se faufila hors du coffre avant que les conjurés et leurs prisonniers aient seulement mis pied à terre. A la lumière de lampes qui brillaient à quelque distance, Jacques aperçut un camion à côté de lui et commença par se cacher derrière. Puis il regarda avec plus d'attention... Un avion dont les moteurs tournaient déjà, s'apprêtait manifestement à prendre l'air. Jacques se dit qu'il s'agissait peut-être d'un aérodrome privé.

Maintenant, Bruno, Denise, Henri et Lucette descendaient de voiture. Jacques crut entendre sa petite sœur pleurer et son cœur se serra soudain. Où la pauvre Lucette serait-elle demain?... Les bandits poussèrent les enfants vers l'avion. Jacques les suivit de loin, en se tenant dans l'ombre. Ah! s'il avait pu se faufiler dans l'avion aussi facilement qu'il était monté dans la voiture! Et pourquoi pas, après tout!

Le jeune garçon songea aux avions dans lesquels il avait déjà voyagé. La seule cachette possible était la soute aux bagages. S'il pouvait s'y glisser... Et puis, même s'il était découvert, du moins serait-il avec les autres!

« Mais l'on *ne doit pas* me découvrir! se promit-il tout bas. Il *faut* que je reste libre afin de pouvoir avertir René et délivrer les autres! »

Kiki vint soudain à son aide de la manière la plus inattendue. Il avait reconnu les voix des enfants et se mit en devoir de leur répondre.

« En avant, Fanfan la Tulipe! s'écria-t-il avec entrain. En avant... marche! »

Lucette, Denise, Henri et Bruno se retournèrent stupéfaits.

« Kiki! s'exclama Lucette. Comment es-tu là? » Les bandits s'arrêtèrent net. Ils ne savaient pas que Kiki n'était qu'un perroquet et ne l'avaient même pas aperçu dans l'ombre. Ils crurent que quelqu'un venait au secours des enfants. Le chef cria des ordres. Des lampes s'allumèrent ici et là. Kiki, effrayé, battit en retraite du côté de Jacques en criant : « Essuie-toi les pieds », à la grande stupeur de l'ennemi.

Pour n'être pas découvert, Jacques se retrancha derrière une pile de ballots qui se trouvait près de lui. Et c'est alors qu'il trouva l'occasion cherchée... Plus personne ne regardait l'avion. Les hommes fouillaient le terrain du côté du camion. C'était le moment d'agir...

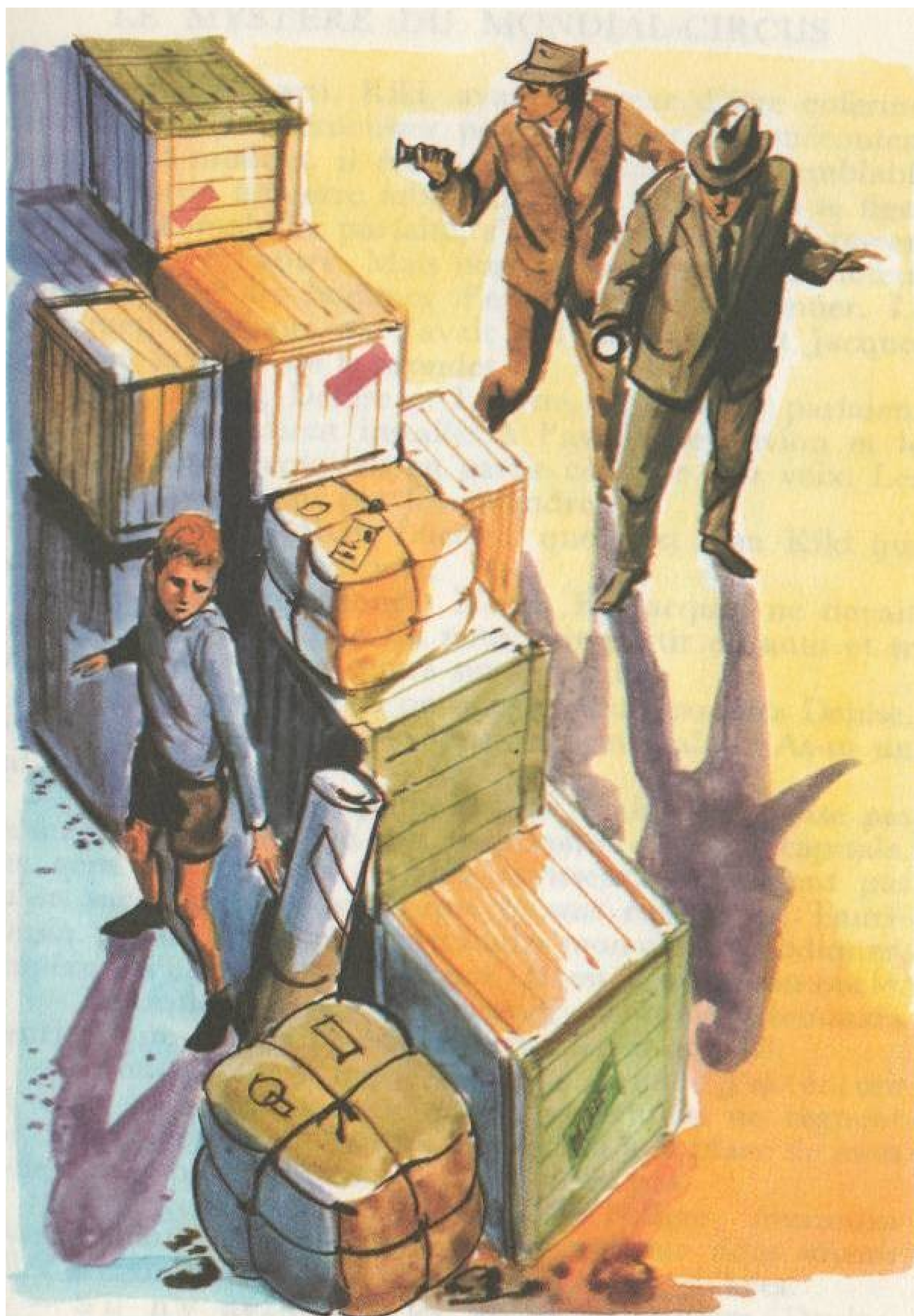
Jacques bondit, plié en deux, filant droit vers l'avion à travers une zone d'ombre. Par bonheur, la lune venait de se cacher derrière un nuage. Jacques atteignit l'avion, se précipita à l'intérieur et se dirigea vers l'arrière où était la soute aux bagages. Là, en tâtonnant, il trouva une sorte de caisse à couvercle. Il l'ouvrit, espérant qu'elle était vide. Elle ne l'était pas mais ne contenait que des étoffes, molles et soyeuses au toucher. Jacques les sortit en toute hâte et les tassa derrière la caisse. Puis il entra dans celle-ci et rabattit le couvercle sur sa tête. Il était temps... Presque aussitôt il entendit un bruit de voix et plusieurs personnes montèrent à bord.

Bien entendu, Kiki avait rejoint son maître et Jacques soupira d'aise en constatant que le perroquet restait silencieux. Dans les cas graves, l'intelligent animal savait se taire.

Soudain, l'appareil se mit à rouler.

« Nous partons, songea Jacques tout joyeux. Et je suis ici, tout près de ma sœur et des autres, bien qu'aucun d'eux ne s'en doute. Pourvu que ma chance continue! Pourvu que je puisse savoir où on les conduit! Et pourvu qu'on ne me découvre pas d'ici là! »

Le jeune garçon n'était pas très bien installé mais il



Jacques se retrancha derrière une pile de ballots.

en prenait son parti. Kiki, ayant horreur d'être enfermé, commença à se trémousser pour marquer son mécontentement. Et soudain, il éternua! Le bruit parut semblable à un coup de tonnerre aux oreilles de Jacques. Il se figea dans une immobilité parfaite, s'attendant à être découvert d'un instant à l'autre. Mais non, le ronflement du moteur avait empêché les hommes d'entendre Kiki éternuer. Le perroquet, d'ailleurs, ne l'avait pas fait exprès et Jacques n'eut pas le cœur de le gronder.

Henri, Bruno, Denise et Lucette, cependant, parlaient entre eux. Ils étaient installés à l'avant de l'avion et le bruit du moteur couvrait en partie celui de leur voix. Les bandits ne pouvaient pas les entendre.

« Je suis sûre, disait Lucette, que c'est bien Kiki qui nous a parlé à l'aérodrome.

- Sans doute, répondit Henri. Et Jacques ne devait pas se trouver loin. Il a dû nous voir partir en auto et se débrouiller pour nous suivre sur la route.

- Je me demande où on nous conduit, soupira Denise. Dans un vieux château ou dans un beau palais? As-tu un palais, Bruno?

- Oui, répondit le jeune prince, mais je ne pense pas qu'on nous y mène. Je suis trop connu dans la capitale. Les gens me verraient et mes ravisseurs ne veulent pas qu'on sache tout de suite que je suis revenu en Tauri-Hessia. Avant, ils veulent contraindre mon oncle à abdiquer. J'espère qu'ils ne le tueront pas. I] est gentil, mon oncle.

- Pourquoi est-ce toi l'héritier du trône? demanda Henri. Pourquoi ton père n'est-il pas le roi actuel?

- Mon père est mort, expliqua Bruno. J'ai encore ma mère mais, dans notre pays, les femmes ne règnent pas. Aussi, un jour ou l'autre, je serai roi à la place de mon oncle. Mais pas maintenant. Je ne veux pas.

- Ces gens-là sauront bien t'y obliger, murmura Lucette, toute triste. Comme je regrette que nous soyons mêlés à cette aventure! Voilà nos vacances gâchées.

- S'il n'y avait que les vacances! soupira Denise. Mais je me demande comment cela finira!

Je déteste toute cette histoire! dit Lucette, prête à pleurer. J'ai froid... et j'ai sommeil aussi!

- Serre-toi contre moi, conseilla Denise. Après tout, nous sommes au beau milieu de la nuit. Pourquoi ne pas dormir? Le voyage nous semblera plus court.

- Oh! je ne pourrai jamais m'endormir, répondit Lucette en bâillant. Je me tracasse bien trop... au sujet... de tante Alice... et de... René... »

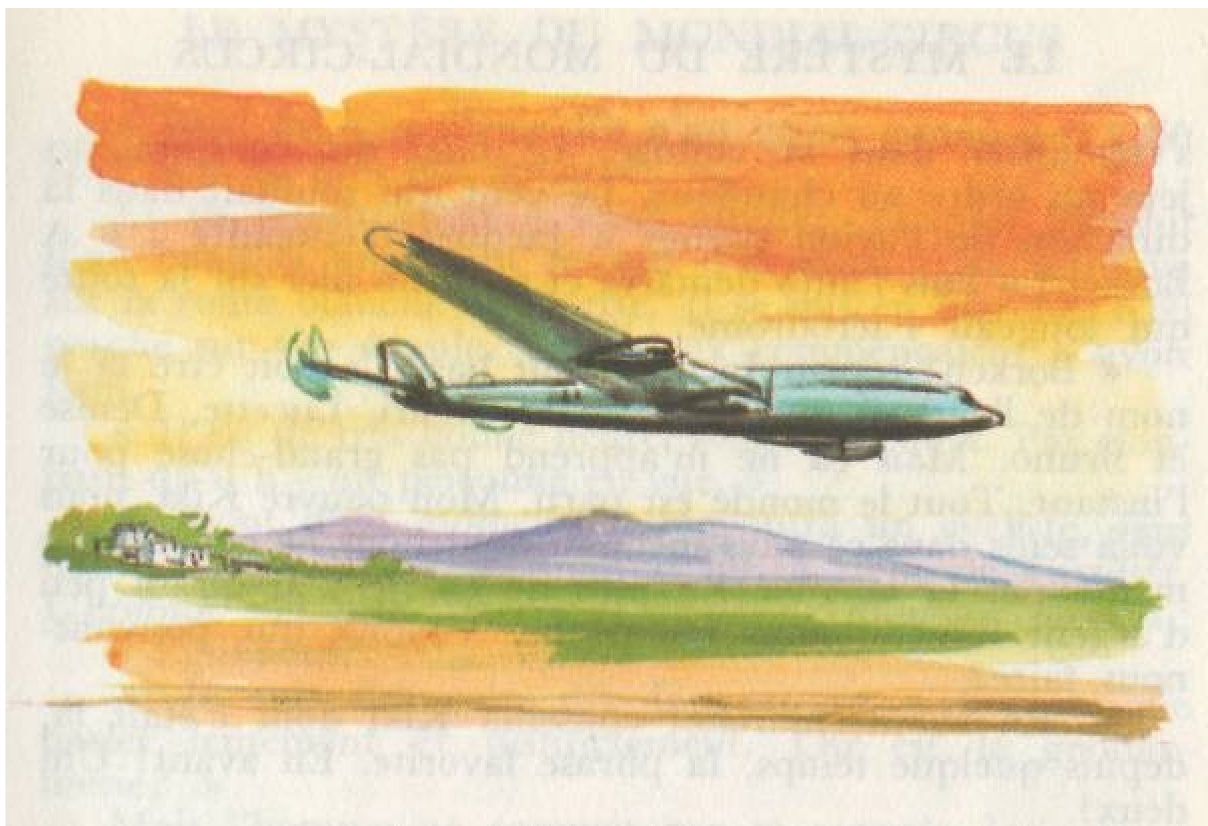
Henri et Denise échangèrent un sourire par-dessus la tête bouclée de Lucette : la fillette dormait déjà! Il n'y avait plus qu'à l'imiter.

De son côté, Jacques sommeilla tant bien que mal dans sa caisse. Kiki s'était blotti contre son maître, la tête sous son aile.

L'avion continua à voler toute la nuit. Il traversa un orage sans que les enfants s'en aperçoivent. Puis il aborda une région plus sereine, illuminée par un beau clair de lune. Un peu plus tard, l'appareil survola l'Adriatique. Le chant du moteur berçait les jeunes passagers dans leur sommeil. Aucun d'eux ne se réveilla pour admirer les villes qui défilaient à présent au-dessous d'eux, pas plus grosse que des villages de jeu de construction.

Enfin, l'avion commença à décrire des cercles au-dessus d'un petit aérodrome. On était arrivé au terme du voyage! Henri se réveilla en sursaut et secoua les deux filles. Bruno ouvrit les yeux à son tour et regarda le paysage à travers le hublot.

« Nous sommes en Tauri-Hessia! » annonça-t-il. Et, d'un geste fier, il désignait l'espace, autour de lui. « La Tauri-Hessia! Mon pays!»



CHAPITRE X

JACQUES EN PAYS INCONNU

L'AVION atterrit avec douceur. Le jour venait de se lever, et le ciel s'embrasait de rouge et d'or. A quelque distance de l'aérodrome, de petites maisons blanches faisaient des taches claires parmi les arbres verts. Jacques ne se réveilla que lorsque le ronflement du moteur cessa. Il entendit Bruno annoncer qu'on était arrivé en Tauri-Hessia. Par l'entrebâillement du couvercle de sa caisse Jacques vit qu'il faisait jour.

« Que vais-je faire maintenant? » se demanda-t-il. Les ravisseurs de Bruno poussèrent leurs quatre prisonniers hors de l'avion. A l'exception de quelques mécaniciens, l'aérodrome était désert. Une grosse voiture attendait à proximité. Resté seul, Jacques sortit de sa caisse et regarda par un des hublots. Il vit ses amis et leurs gardiens

s'engouffrer dans la voiture. Le chef des conspirateurs jeta un ordre au chauffeur. Le vent qui soufflait dans la direction de l'avion permit à Jacques d'entendre : « A Borken! » Puis l'auto démarra et se mit à filer sur la route qui longeait l'aérodrome.

« Borken! répéta Jacques tout bas. Ce doit être là le nom de l'endroit où l'on emmène Henri, Lucette, Denise et Bruno. Mais ça ne m'apprend pas grand-chose pour l'instant. Tout le monde est parti. Mon pauvre Kiki, nous voilà seuls dans ce pays inconnu dont nous ne connaissons même pas la langue ! En plus de ça, je n'ai qu'un peu d'argent français dans ma poche. Voyons, que pouvons-nous faire?

— En avant, marche! conseilla Kiki dont c'était là, depuis quelque temps, la phrase favorite. En avant! Un, deux!

— Ma foi, dit Jacques en souriant, ce n'est peut-être pas une mauvaise idée! '»

Le jeune garçon regarda encore par le hublot. A ce qu'il lui sembla, les mécaniciens avaient tous disparu dans une sorte de buvette qui se dressait non loin de là. Sans doute étaient-ils allés boire quelque chose de chaud. Jacques en aurait bien fait autant s'il l'avait pu!

Avec mille précautions, il s'approcha de la porte de l'avion restée ouverte et risqua un coup d'œil dehors. Là encore il ne vit personne.

« Je crois que voici l'occasion de filer, Kiki! dit-il à son perroquet. Tiens-toi prêt. Il y a peu de chances pour que nous sortions d'ici sans être vus, mais en courant vite nous réussirons notre coup. Le temps que les mécaniciens sortent de leur buvette... »

II sauta à bas des marches donnant accès à l'avion et se mit à courir aussi vite qu'il le pouvait en direction de la sortie de l'aérodrome. Rien ne se produisit pendant une ou deux minutes, puis deux hommes apparurent sur le seuil de la buvette. Ils virent Jacques et se lancèrent à sa poursuite. Par bonheur le jeune garçon avait une belle avance et les hommes s'arrêtèrent presque aussitôt.

« Bah! dit l'un d'eux. Ce n'est qu'un gamin qui a dû aller voir de près nos appareils. »

Et ils retournèrent à leurs affaires. Jacques franchit d'un bond la limite du terrain d'aviation et se retrouva sur la route blanche et déserte. Il se mit en marche, Kiki perché sur son épaule. Tous deux commençaient à avoir faim.

« II est de très bonne heure, songea Jacques. Pas étonnant qu'il n'y ait personne en vue. »

Au bout d'un moment, il rencontra un cycliste, sans doute un travailleur matinal. Il lui fit signe de s'arrêter. 1/homme mit pied à terre et demanda d'un air surpris :

« Eglinoota?

— Je suis Français, dit Jacques en s'efforçant de parler lentement et distinctement. Où est la gendarmerie? »

Mais l'homme ne comprit pas et regarda Jacques et son perroquet d'un air perplexe. Il se doutait bien qu'on lui demandait un renseignement mais ne pouvait deviner lequel. Peut-être ce jeune étranger avait-il perdu son chemin?

Le cycliste tira un carnet de sa poche, puis un crayon, et se mit à dessiner quelque chose sur une page blanche. Quand il eut terminé, il arracha la page et la tendit à Jacques... Le dessin était une sorte de plan représentant différentes routes. On remarquait un objet qui avait l'air d'un lac ou d'une mare, et un autre qui ressemblait à un clocher. Tout en haut de la carte, l'homme, enfin, avait dessiné une tente.

« Powkepototplink ! tenta-t-il d'expliquer en désignant la tente du bout de son crayon.

— Plink-plonk! Ping-Pong! » répondit Kiki avec gravité.

Le cycliste se mit à rire. D'une musette qu'il portait accrochée sur l'épaule, il tira un petit morceau de gâteau qu'il offrit au perroquet. Kiki le prit et remercia poliment. Jacques regardait le morceau de gâteau avec envie. L'homme devina qu'il avait faim. Il plongea à nouveau la main

dans sa musette et en sortit un énorme sandwich à la viande qu'il donna à Jacques.

« Merci beaucoup, dit celui-ci avec reconnaissance.

— Cheepalikkle ! » répondit l'homme en souriant.

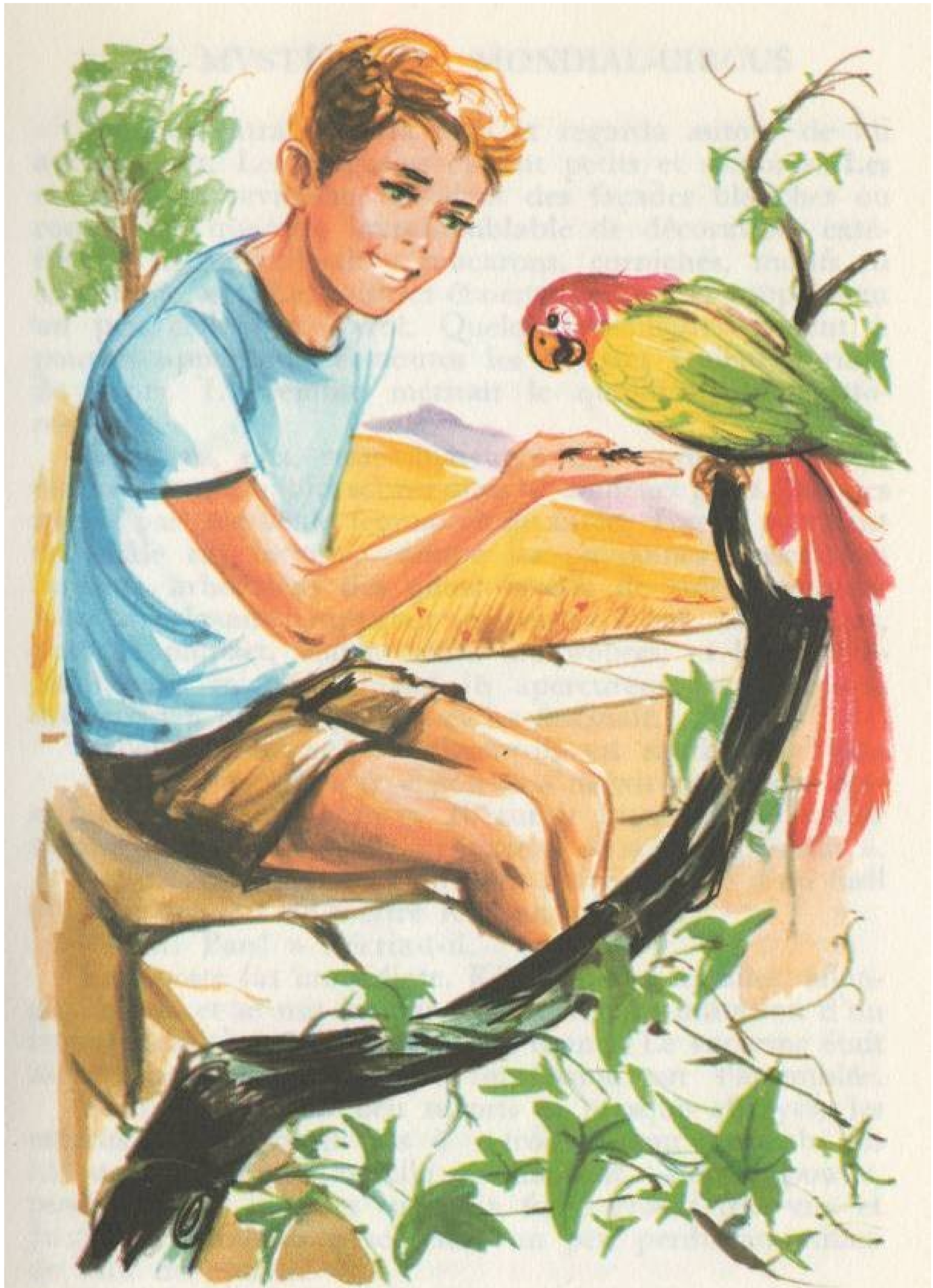
Là-dessus il remonta à bicyclette et s'en fut. Jacques reprit sa route avec plus de courage, tout en mangeant son sandwich. Il fit halte un peu plus loin et offrit à Kiki — qui n'avait pas aimé le gâteau — des graines de tournesol dont il gardait toujours une bonne provision dans ses poches. Le perroquet s'en régala.

Pendant ce temps, Jacques étudiait la carte dessinée par le cycliste. Que signifiait-elle? Pourquoi la lui avait-il donnée en désignant cette tente qui la couronnait? Il avait dû penser que c'était là l'endroit où Jacques voulait se rendre..., mais Jacques lui-même aurait bien été en peine de lui dire où il désirait aller... Tout ce qu'il savait, c'est qu'il souhaitait retrouver ses amis. Peut-être était-ce à Borken, et peut-être pas! « Borken » pouvait signifier n'importe quoi dans cette étrange langue tauri-hessienne !

Le sandwich lui ayant rendu des forces, Jacques repartit à bonne allure. Il parcourut ainsi plusieurs kilomètres sans rencontrer personne ni voir une seule maison. Les maisonnettes blanches, proches de l'aérodrome qu'il avait quitté, n'en étaient que des dépendances. Ce n'étaient pas de vraies demeures. Où donc vivaient les gens dans cet étrange pays?

Enfin, enfin, il aperçut un groupe d'habitations devant lui. Sans doute arrivait-il à un village. Et dans un village, il trouverait une gendarmerie... Au fur et à mesure que Jacques se rapprochait des maisons, il s'apercevait qu'elles n'appartenaient pas à un village mais à un très gros bourg, presque une ville. Cela lui donna quelque espoir.

« Si je pouvais rencontrer quelqu'un qui parle français, songeait le jeune garçon, tout serait tellement plus facile! Je pourrais demander où se trouve le commissariat et envoyer un télégramme à René. Ce serait merveilleux s'il pouvait venir me rejoindre! Je me demande ce qui a pu lui arriver... »



Il offrit à Kiki des graines de tournesol.

Jacques entra dans la ville et regarda autour de lui avec intérêt. Les magasins étaient petits et sombres. Les maisons, en revanche, offraient des façades blanches ou rosés. Une quantité invraisemblable de décorations extérieures les enlaidissait : macarons, corniches, motifs en céramique, etc. Les toitures étaient typiques et rappelaient un peu celles du Tyrol. Quelques demeures étaient à poutres apparentes et toutes les fenêtres étaient garnies de fleurs. L'ensemble méritait le qualificatif de pittoresque.

Les gens, eux, ressemblaient à des campagnards. Ils étaient vêtus d'habits sobres mais de couleurs gaies. Jacques ne vit pas une seule femme chapeautée. Toutes portaient un châle sur la tête, comme les paysannes russes. Les hommes arboraient des gilets brodés de sujets multicolores et cela aussi rappelait un peu le Tyrol. Les enfants, pour la plupart, étaient assez malpropres, et leurs vêtements peu soignés. Quand ils aperçurent Jacques, tous coururent à lui. Le perroquet les fascinait.

« Powke! Powke! » criaient-ils en sautant de joie.

Jacques comprit que « powke » devait signifier « perroquet » en tauri-hessien. Il aurait bien préféré savoir comment on disait « gendarmerie » ou « commissariat ».

A un certain moment un petit garçon, armé d'un fusil de bois, fit mine de mettre Kiki en joue.

« Pan! Pan! » s'écria-t-il.

La riposte fut immédiate. Kiki déploya ses ailes, allongea le cou et se mit à donner sa meilleure imitation d'un train lancé à toute allure dans un tunnel. Le vacarme était assourdissant et fit grande impression sur l'assemblée.

Tout d'abord un peu surpris et presque effrayés, les enfants ne tardèrent pas à retrouver leur aplomb. Ils entourèrent Jacques et Kiki en chantant « Powke, powke, powke! » sur tous les tons. La foule grossit très vite et Jacques commença à se sentir un peu perdu au milieu de tant de monde.

Soudain quelqu'un -- une grande personne cette fois fendit le cercle compact qui s'était formé autour de Jacques

et s'adressa au jeune garçon sur un ton sévère. Bien entendu, Jacques ne comprit pas un traître mot de son discours.

« Je suis Français, expliqua-t-il. Français! Parlez-vous français vous-même, monsieur?

— Ah! Français! » répéta l'homme en tirant un calepin de sa poche et en se mettant à griffonner avec fureur.

Jacques comprit alors à qui il avait affaire. Parbleu! Cet homme était un carabinier tauri-hessien,... une sorte d'agent de police, en somme. L'espoir lui fit battre le cœur.

« Parlez-vous français? » demanda-t-il de nouveau.

Le carabinier répondit quelque chose en tauri-hessien puis tendit une main ouverte en direction de Jacques, comme s'il attendait que celui-ci lui remît quelque chose. De l'autre main il brandissait toujours son carnet. Jacques n'avait pas la moindre idée de ce qu'il désirait. Intrigué, il secoua la tête. Le carabinier parut ennuyé. Il tenta d'expliquer ce qu'il voulait, mais Jacques ne comprenait toujours pas. Entre-temps, des grandes personnes s'étaient mêlées à la foule des enfants. Un homme sortit de sa poche une sorte de carton malpropre qu'il montra à Jacques. C'était cela que réclamait le carabinier!

Jacques vit qu'il s'agissait d'une sorte de passeport ou de carte d'identité. Bien entendu, lui-même n'en possédait pas. Il se tourna vers le carabinier et hocha la tête négativement. Avec gravité, Kiki en fit autant. Les enfants rugirent de joie

Le carabinier referma son calepin avec un claquement sec et empoigna Jacques par l'épaule. Tout en grommelant des paroles incompréhensibles, il poussa le garçon en avant.

« Où me conduit-il? se demanda Jacques. Cet homme est vraiment comique, vêtu comme un paysan, avec des bottes et une sorte de pot à fleurs renversé sur sa tête pour tous signes distinctifs! »

Mais il commença à trouver son compagnon beaucoup moins comique quand il s'aperçut qu'on le conduisait au poste de police. Il n'y avait pas à s'y tromper.

Ce bâtiment carré, sévère, et plein de carabiniers ne pouvait être qu'une espèce de gendarmerie locale.

Jacques voulait bien parler aux autorités, mais il n'avait aucune envie d'être jeté en prison. Il ne put s'empêcher de protester tout fort :

« Je n'ai rien fait de mal! C'est ridicule! Lâchez-moi, voyons ! »





CHAPITRE XI

LE « MONDIAL-CIRCUS

LE CARABINIER, ne tenant aucun compte des protestations de Jacques, le poussa à l'intérieur du poste de police et le fit asseoir sur un banc de bois. Puis il alla faire son rapport à un homme assis à un petit bureau et qui semblait être son supérieur. Les autres carabiniers présents ne prêtaient aucune attention à Jacques.

Celui-ci jeta un bref coup d'œil du côté de la porte. Elle était ouverte et personne ne se trouvait entre elle et lui. Pourquoi n'essaierait-il pas de filer par là? Il n'avait aucune envie d'être jeté en prison pour vagabondage. Mais il fallait faire vite...

D'un bond, Jacques se leva et courut vers la porte. Il se retrouva dans la rue avant qu'aucun des carabiniers ait eu seulement le temps de bouger. Il entendit des cris

derrière lui mais il ne se retourna pas. Il dévala la rue à toute allure et en tourna le coin. Il bifurqua dans une ruelle, avisa une porte ouverte et, sans réfléchir, s'engouffra dans un couloir au bout duquel il trouva une pièce vide. Il s'arrêta un instant pour souffler. Devant lui, enfermé dans une cage, un perroquet au plumage multicolore le regardait d'un œil rond. Kiki le salua poliment.

« Bonjour. Bonsoir. Bonne nuit. Comment va Coco? J'ai du bon tabac dans ma tabatière! »

Avant que Jacques ait pu le faire taire, quelqu'un entra derrière lui dans la pièce. Il se retourna et aperçut une fillette d'environ douze ans, habillée avec goût, qui le considérait avec surprise.

« Eglinoota? dit-elle. Oota? »

Jacques répondit par le seul mot tauri-hessien qu'il connût :

« Powke! » marmonna-t-il en désignant les deux perroquets.

La petite fille se mit à rire, mais sans doute l'accent de Jacques l'avait-il trahi, car elle dit en choisissant ses mots :

« Vous... Français, oui? Où...' vous... aller? »

Jacques se dépêcha de sortir de sa poche l'espèce de carte dessinée par le cycliste. « Si je lui montre ça, songeait-il, j'aurai du moins l'air de vouloir aller quelque part... » La fillette jeta un coup d'œil sur la carte.

« Vous, venir! » murmura-t-elle en prenant Jacques par la main et en l'entraînant vers la porte.

Le fugitif fit une tentative désespérée :

« Vous ne connaissez pas quelqu'un qui parle français couramment? » demanda-t-il.

Elle secoua la tête d'un air de regret et, juste à cet instant, une voix l'appela de l'intérieur de la maison. Elle montra alors la rue à Jacques, lui fit signe d'aller tout droit, puis de tourner à gauche. Après quoi elle disparut avec un geste d'adieu.

Ne voyant rien d'autre à faire, Jacques suivit ses instructions. Il déboucha ainsi dans une étroite rue poussiéreuse, bordée de hauts murs. Arrivé au bout il s'arrêta

pour consulter sa carte. Après tout, pourquoi ne pas s'en servir? Le cycliste avait eu l'air de croire qu'elle pourrait lui être utile. En tout cas, elle le mènerait bien quelque part...

Jacques se trouvait alors devant ce qui lui parut être un pré communal. Ça et là, quelques poules étiques cherchaient des vers dans la terre. Un peu plus loin, des gamins pataugeaient dans une mare de vastes dimensions.

« Cette mare, murmura Jacques en regardant sa carte une fois de plus,... c'est peut-être bien celle qui est indiquée sur ce plan. Je vais marcher dans cette direction et voir si je ne trouve pas un clocher... »

II chemina longtemps avant d'en rencontrer un. Il se dressait, solitaire, presque au milieu d'un champ, ce qui ne laissait pas d'être singulier. Sans doute était-ce la coutume en Tauri-Hessia ! Du clocher partait un chemin qui était reproduit sur la carte et qui semblait aboutir à la tente dessinée tout en haut du plan. Jacques se demanda ce que la tente en question pouvait bien représenter.

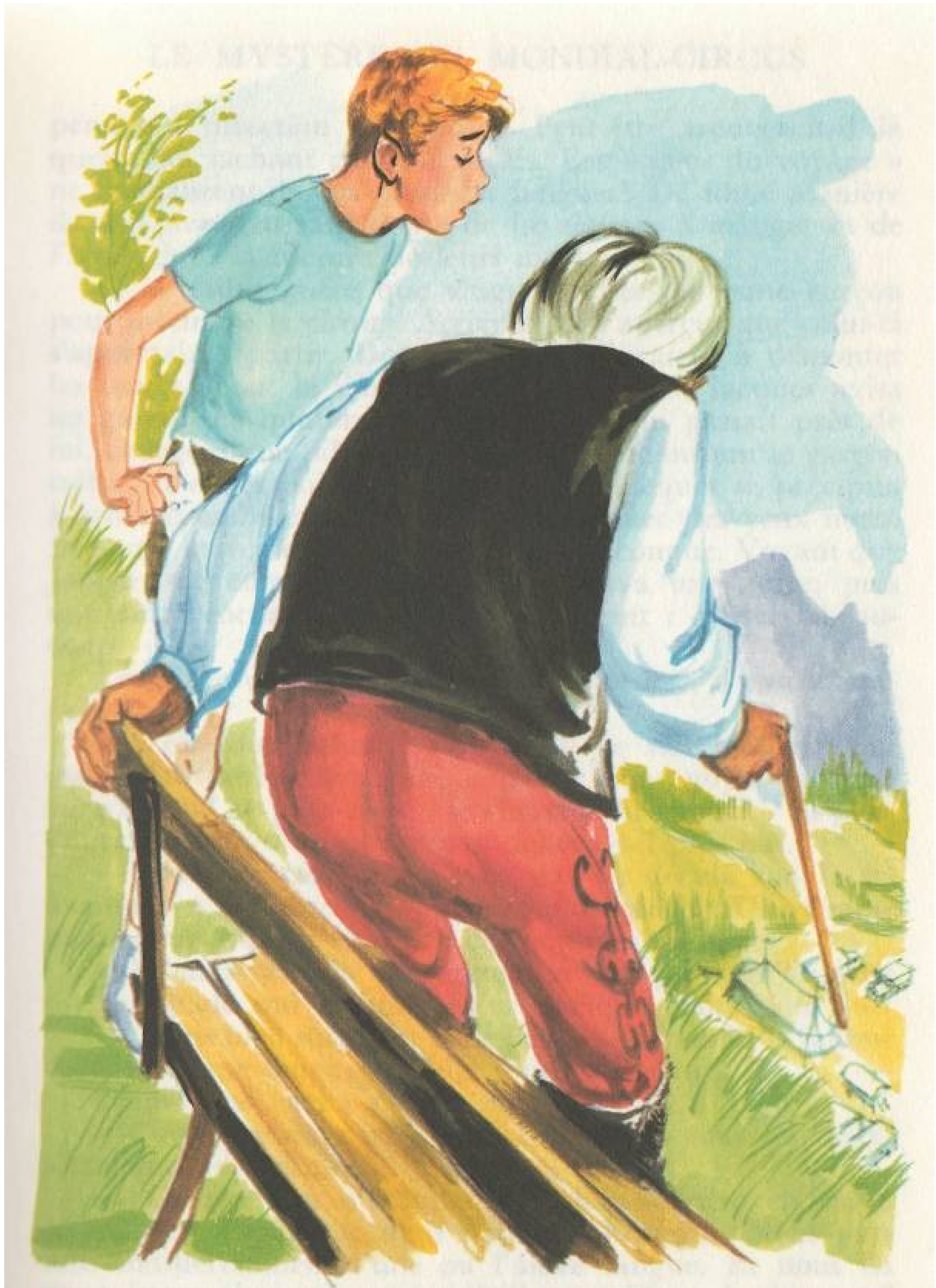
Il se remit en marche et arriva au sommet d'une petite hauteur où se dressait une ferme. Un vieil homme se chauffait au soleil, sur un banc. Jacques s'approcha de lui en souriant et lui montra la tente sur sa carte. L'homme parut comprendre. Il se leva avec peine et tendit sa canne vers la vallée qui s'étendait à ses pieds.

« Surkytalar! dit-il. Surky?

— Surky! » répéta Jacques à tout hasard. Et soudain, il tressaillit. Il comprenait maintenant pourquoi le cycliste avait dessiné une tente. Dans un champ, juste au-dessous de lui, il apercevait un grand nombre de tentes et aussi de camions. C'était un cirque! Un cirque ambulant!

« C'est cela! se dit-il. « Surky » signifie « cirque ». Et voilà pourquoi l'homme à la bicyclette m'a dirigé de ce côté. Il a cru que j'allais là à cause de Kiki,... mon perroquet parlant! Voici au moins un point d'éclairci! »

II remercia de son mieux le vieillard et descendit la



Il tendit sa canne vers la vallée qui s'étendait à ses pieds.

pente en direction du cirque. Peut-être trouverait-il là quelqu'un sachant parler français. Les « gens du voyage » ne connaissent-ils pas plusieurs langues? De toute manière ils accepteraient sans doute de lui donner à manger et de l'aider dans la mesure de leurs moyens...

Il ne fallut guère que vingt minutes au jeune garçon pour atteindre le cirque. Arrivé là, il s'aperçut que celui-ci s'apprêtait à partir. Des hommes s'affairaient à démonter les tentes. Tout le monde parlait à la fois. Jacques avisa un garçon de quatorze ou quinze ans qui passait près de lui, chargé d'une pile de boîtes. Au même instant le garçon trébucha et les boîtes dégringolèrent. Jacques se précipita à son secours. Le garçon était grand, avec des yeux noirs. Il sourit et remercia en une langue inconnue. Voyant que Jacques ne comprenait pas il en essaya une autre, puis une autre encore. Enfin, il dit gentiment : « Merci beaucoup. »

Le visage de Jacques s'éclaira. Cette fois, il avait compris.

« C'est tout naturel! s'écria-t-il. Je suis bien content que vous parliez français,... parce que, voyez-vous, je connais mal ce pays-ci et... je cherche du travail... Et puis, j'aurais besoin d'un bon repas, acheva-t-il plus bas.

Dans ce cas, venez avec moi », décida son interlocuteur en se dirigeant vers un camion proche. Une femme était là, en train d'éplucher des pommes de terre.

« M'man! s'écria le garçon en français. Je t'amène un camarade qui a faim. As-tu quelque chose pour lui?

- Mais bien sûr, mon petit Pedro ! » répondit la femme dans la même langue. Et elle sourit à Jacques.

Celui-ci ne cacha pas sa surprise.

« Comme vous parlez bien le français tous les deux! s'exclama-t-il, admiratif.

- Ça n'a rien d'étonnant, expliqua Pedro en riant. M'man est Espagnole mais papa est Français. Nous parlons indifféremment l'une ou l'autre langue. Et nous en connaissons plusieurs autres, d'ailleurs... Dis-moi, ajouta-t-il en se mettant à tutoyer Jacques, tu parlais de trouver du

travail tout à l'heure. Ce n'est pas impossible. Tu pourrais rester avec nous si tu aimes voyager. »

Jacques ne pouvait rien désirer de mieux. Avoir le vivre, le couvert, et se déplacer en Tauri-Hessia, perdu au sein de la vaste communauté du cirque! La chance avait enfin l'air de lui sourire pour de bon. La preuve!... Comme en un rêve, il entendit Pedro expliquer :

« Pour l'instant, nous nous proposons d'aller à Borken!

— Borken! » répéta Jacques, extasié.

Ce mot qu'il avait entendu prononcer par le chef des conspirateurs était donc bien un nom de lieu...

« Oui, Borken. C'est une grande ville, qui tire son nom du château de Borken, située sur une colline toute proche. »

Jacques était au comble de la joie. Un château! C'était certainement là que les prisonniers avaient été conduits. Il dévora avec entrain le repas que « m'man » lui servit. Puis la brave femme dit quelque chose en espagnol à Pedro.

« Oui, dit Pedro en se tournant vers Jacques. Je vais te conduire chez le patron. Il te donnera du travail si tu as un correspondant dans le pays. Sinon, il te signalera à la police à cause de ton jeune âge. » Jacques frémit.

« Je... j'ai des amis à Borken », affirma-t-il sans mentir.

Pedro n'était pas d'un naturel curieux et se satisfit de cette réponse. Le patron, un grand et fort vieillard à barbe grise, se montra plus méfiant. Il voulut savoir si Jacques n'avait pas eu d'ennuis avec la police. Jacques, ne se sentant coupable d'aucune faute en dépit de son aventure avec le carabinier, répondit que non. Tout en restant dans le vague, il expliqua qu'il était venu en Tauri-Hessia en avion et se proposait de rejoindre des amis séjournant à Borken. L'interrogatoire n'alla pas plus loin, car Kiki jugea bon de donner un échantillon de ses talents sans que personne lui ait rien demandé. Il se mit à miauler comme un chat et le patron, étonné, regarda sous son fauteuil pour voir si un matou ne se cachait pas là. Quand il eut compris que le perroquet était la cause de sa méprise, il

éclata de rire et fut persuadé au fond de lui-même que Jacques avait déjà travaillé dans un cirque.

« Qu'est-ce que ton perroquet peut faire encore? » demanda-t-il.

Jacques gratta la tête de Kiki.

« Vas-y, mon vieux, lui dit-il! Fais du bruit! »

C'était là une invite à laquelle Kiki ne restait jamais insensible. Il commença aussitôt à chanter :

« Une poule sur un mur, qui picotait du pain dur, mouche ton nez, ferme la porte, c'est le chat de la mère Michel, j'ai du bon tabac, atchoum! atchoum! Teuf ! teuf! »

Puis il se mit à caqueter comme une poule et à aboyer comme un roquet. Le patron et Pedro n'en pouvaient plus de rire.

Ce que voyant, Kiki, très fier de son succès, fit sa fameuse imitation du train sous le tunnel. Cette fois, le bruit était si perçant que les gens du cirque accoururent de toutes parts, se demandant ce qui arrivait!

Le patron se tenait les côtes de rire dans son fauteuil.

« Bon, bon! Très bon! dit-il en français tout en souriant à Jacques. Vous pouvez venir avec nous, mon garçon. Vous vous ferez quelque argent en exhibant votre oiseau savant ! »

En sortant de la caravane du directeur, Pedro donna des renseignements supplémentaires à Jacques.

« Notre cirque s'appelle le Mondial-Circus, expliqua-t-il. Mes parents habitent ce gros camion, et moi je couche dans la petite remorque. Il y a de la place pour toi, si cela ne t'ennuie pas de partager ma chambre et de te serrer un peu. »

Jacques, bien entendu, accepta cette offre avec joie. Il songeait qu'il serait bientôt à Borken. Le château de Borken! Allait-il y retrouver Lucette et les autres? S'ils étaient vraiment là-bas, alors il avertirait René pour qu'il vienne à leur secours!



CHAPITRE XII

AVEC LE CIRQUE

JACQUES constata bien vite que Pedro faisait un compagnon charmant. Ce n'était qu'un garçon de piste aux manières assez rudes, mais il avait du tact. Comprenant que Jacques ne désirait pas donner de détails sur son séjour en Tauri-Hessia et devinant qu'il devait avoir un secret, il ne lui posa pas de questions. Jacques lui en fut reconnaissant.

Jacques, en effet, ne pouvait pas dire la vérité et n'aimait pas raconter de mensonges. Peut-être, songeait-il, quand on serait arrivé à Borken, mettrait-il Pedro en partie au courant et réclamerait-il son aide. Mais pas avant !

Le cirque leva le camp dans la soirée. Bientôt un lent défilé de tracteurs, de pesantes remorques, d'énormes camions et de cages roulantes, peina sur un chemin tortueux à flanc de montagne. Jacques se demanda ce qui arriverait si l'un des animaux de la ménagerie s'échappait.

Chemin faisant, il posa des questions à Pedro. A combien de kilomètres était-on de Borken? A qui appartenait le château? Etait-il très vieux? Pouvait-on le visiter?

« Ce château, expliqua Pedro, ainsi que la ville de Borken et toutes les terres alentour, appartiennent au comte Paritol. Celui-ci vit au château et, ajouta-t-il en riant, il ne permet à personne de le visiter. Je crois que si un imprudent se hasardait seulement à s'arrêter devant la porte il serait fourré en prison avant d'avoir pu dire ouf!

— Eh bien, commenta Jacques d'un air sombre, il ne semble guère accueillant, ce comte Paritol! »

II songeait que si ses amis avaient été conduits dans la place, ils ne devaient pas être très heureux avec un tel gardien.

« Oui, reprit Pedro, le comte est puissant et il a une volonté de fer. Il déteste le roi, qui gouverne sagement et empêche les nobles trop turbulents de s'agiter. Il aimerait bien que ce soit le petit prince Aloysius qui règne. Comme ça le comte pourrait gouverner le pays à travers le jeune souverain. »

Décidément, en Tauri-Hessia, tout le monde semblait être au courant des ambitions du comte. Même des gens de passage comme ceux du cirque savaient à quoi s'en tenir. Il fallait que le comte Paritol fût bien sûr de lui pour oser ainsi défier le roi. Et que pouvait-il faire, lui, Jacques, contre un tel homme? C'était à désespérer.

« Ce comte Paritol est-il premier ministre? demanda soudain Jacques en se rappelant ce qu'avait dit Bruno.

— Non, c'est son beau-frère, le comte Hartius, qui est premier ministre. C'est un être faible, qui se laisse mener par le bout du nez par sa femme. Mme Tatiosa, la propre sœur du comte Paritol. Le frère et la sœur détestent le roi. »

Jacques commençait à y voir plus clair. Dire qu'il allait pénétrer sur les terres du redoutable comte Paritol,

qui rêvait de déposer le roi et de mettre Bruno à la place !

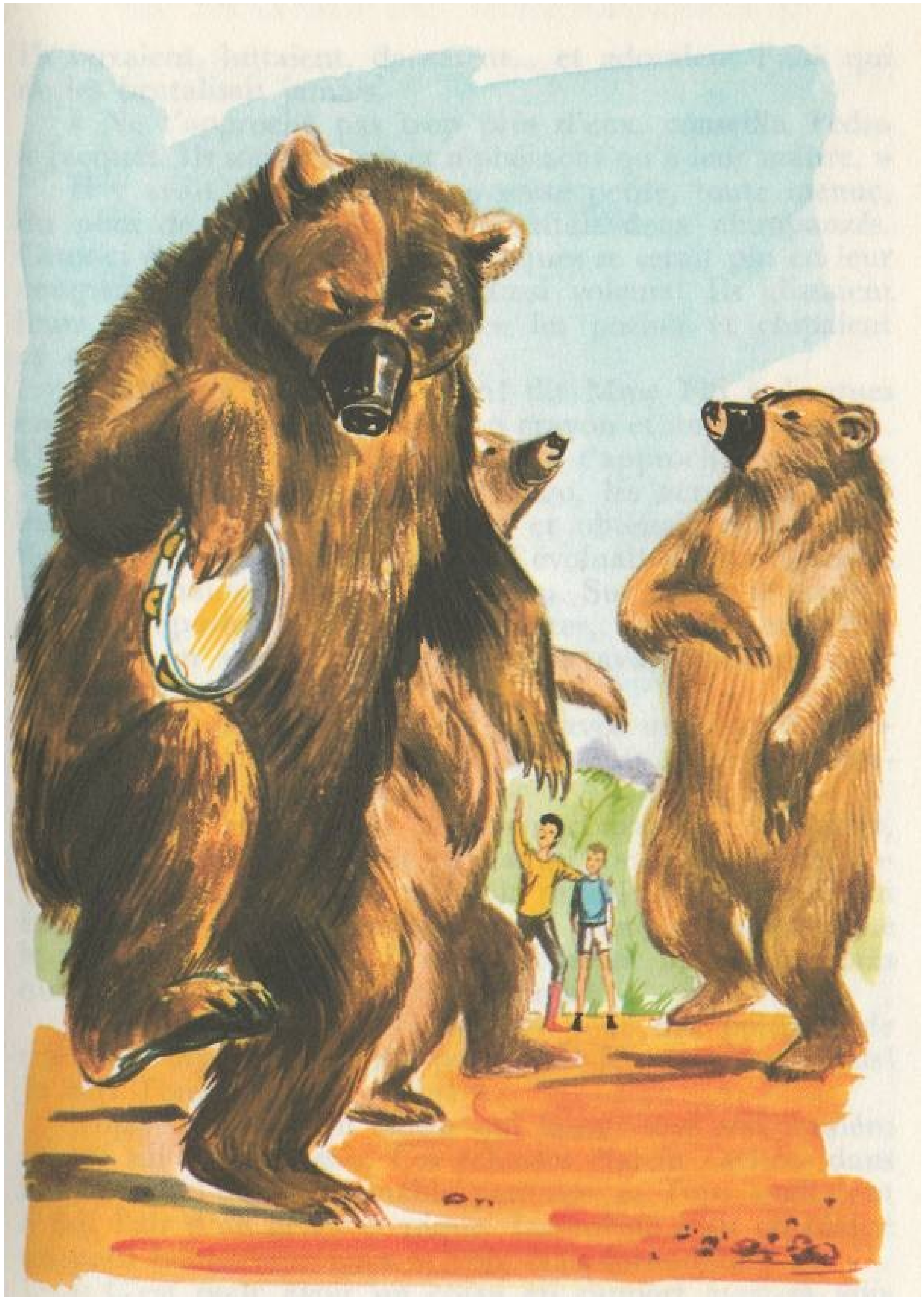
« Comment sais-tu tout cela, Pedro? demanda-t-il. - Oh! c'est le secret de Polichinelle. Tout le monde ici redoute une guerre civile. C'est ce qui arriverait si le roi était obligé de céder le trône au prince Aloysius. Le pays se diviserait en deux clans qui se couperaient mutuellement la gorge. Si cela se produisait, nous autres, gens du cirque, devrions nous dépêcher de franchir la frontière. C'est pour cela que nous gardons nos oreilles ouvertes. »

Jacques frissonna. Il en savait plus long que quiconque désormais, puisqu'il connaissait la présence d'Aloysius en Tauri-Hessia. Il se demandait quand l'action allait se déclencher. Tout cela était terrible. Jamais à lui seul il ne pourrait prévenir la catastrophe! Son unique atout était que les conspirateurs ignoraient sa présence dans le pays. Il était si bien absorbé dans ses pensées qu'il fallut que la mère de Pedro l'appelât deux fois pour qu'il vînt manger.

Le Mondial-Circus se déplaçait très lentement en raison de la grosseur de ses camions et de l'étroitesse de la route. Chemin faisant, Kiki apprit quelques mots de tauri-hessien et divertit tout le monde.

Le cirque arriva enfin à un gros bourg où il planta sa tente pour deux jours. Jacques fut chargé de donner un coup de main à Pedro et n'épargna pas sa peine, aidant à mettre les bancs des gradins en place, à renouveler la litière des fauves, etc. Il devint bien vite sympathique à tous. La plupart des « gens du voyage » parlaient français peu ou prou et cela facilitait les relations. Jacques rendait mille services autour de lui. Il jugeait ses compagnons bons, généreux, aimables et gais, mais il déplorait tout bas leur manque d'hygiène et parfois aussi une certaine paresse. Malgré tout, il s'entendait très bien avec eux.

Le petit peuple des gens du cirque offrait quelques curieux échantillons d'humanité. Il y avait Fank et ses trois ours bruns, l'une des principales attractions du spectacle. Ces ours étaient énormes et des plus amusants.



Ces ours étaient énormes et des plus amusants.

Ils boxaient, luttaient, dansaient... et adoraient Fank qui ne les brutalisait jamais.

« Ne t'approche pas trop près d'eux, conseilla Pedro à Jacques. Ils sont traîtres et n'obéissent qu'à leur maître. »

II y avait aussi une femme toute petite, toute menue, du nom de Mme Fin, qui présentait deux chimpanzés. Ceux-ci étaient très drôles, et Jacques se serait plu en leur compagnie s'ils n'avaient été aussi voleurs! Ils glissaient leurs pattes brunes dans toutes les poches et chipaient ce qu'ils y trouvaient.

« Méfie-toi de Fifo et Fum! dit Mme Fin à Jacques en lui rendant son mouchoir, son crayon et un petit carnet. Ou alors, vide tes poches avant de t'approcher d'eux! »

II y avait encore Toni et Bingo, les acrobates. Toni était un merveilleux funambule et obtenait chaque soir de vifs applaudissements quand il évoluait sur un fil tendu à grande hauteur sous le chapiteau. Sur ce fil, il pouvait faire n'importe quoi : courir, sauter, danser... et même exécuter un saut périlleux. Jacques avait toujours peur de le voir tomber.

« Pourquoi ne travaille-t-il pas avec un filet? demanda-t-il à Pedro. Si jamais il fait une chute... De cette hauteur, c'est sûr, il se tuera!

- Si tu veux savoir pourquoi il travaille sans filet, répondit Pedro en ricanant, tu n'as qu'à le lui demander... »

Et c'est ce que fit Jacques à la première occasion. Toni était Espagnol mais comprenait le français quoiqu'il ne le parlât pas très bien. Il sourit d'un air méprisant après que Jacques lui eut posé sa question.

« Bah! Pffft! dit-il. C'est bon pour des poltrons de travailler avec un filet. Pas pour moi! Je ne tombe jamais! Je suis Toni, le grand Toni! »

Tops, lui, était un clown qui faisait tout son numéro monté sur des échasses. Ces échasses étaient cachées dans les jambes d'un interminable pantalon et Tops avait tout à fait l'air d'un géant comique. Lui-même était en réalité un petit bonhomme mais sa voix était formidable.

« C'est pour avoir un corps en rapport avec sa voix

qu'il se déguise en géant! » expliquait Pedro en riant.

Mais l'un des numéros qui frappa le plus Jacques fut celui de l'avaleur de sabre.

Holà, c'était son nom, avait des gestes qui exerçaient sur le public une véritable fascination. Jacques, la première fois, le regarda faire en frémissant. Holà était capable d'avaler un sabre jusqu'à la garde. Il rejetait la tête en arrière et, houp, la lame descendait dans son gosier.

Jacques finit par confier sa perplexité à Pedro.

« Je n'arrive pas à comprendre, lui dit-il, comment il peut engloutir une telle longueur de sabre. Je sais que les « avaleurs » placent leur tête et leur gosier dans une certaine position qui leur permet de recevoir les lames, mais celles qu'avalé Holà sont si larges et si longues que j'en suis stupéfait. Pas possible! Cet homme doit avoir le gosier en caoutchouc! »

Pedro se mit à rire.

« Holà a un secret, avoua-t-il. Mais attends un peu. Un jour où il sera de bonne humeur, je lui demanderai de te le révéler! »

Pedro tint parole. Il conduisit Jacques jusqu'à la caravane jaune de Holà à qui il expliqua en allemand (car Holà était d'origine germanique) ce que l'on attendait de lui. L'avaleur de sabre sourit. C'était un homme mince et grand, aux yeux tristes. Il fit signe à Jacques de bien regarder. Il s'approcha alors d'une vaste panoplie qui tenait tout un panneau de la caravane. Il y avait là une quantité de couteaux, de dagues et de glaives. Holà choisit le plus long des sabres.

Rejetant alors la tête en arrière, il se mit à l'avaler, lentement, lentement, jusqu'à ce que la poignée empêchât la lame d'aller plus loin. Jacques n'en croyait pas ses yeux. C'était invraisemblable! Comment cet homme pouvait-il faire ?

Le sabre réapparut et Holà sourit avec une bizarre expression. Puis il tendit l'arme à Jacques. Et soudain, le jeune garçon comprit comment Holà pouvait accomplir une prouesse aussi remarquable. La lame était escamotable! Elle pouvait rentrer dans le manche en coulissant comme une antenne télescopique.

Un mécanisme ingénieux se trouvait dissimulé dans la poignée. Holà appuyait sur un bouton secret tout en faisant semblant d'avaler le sabre, et celui-ci raccourcissait au fur et à mesure.

C'était donc là la clef du mystère! Jacques en éprouva un réel soulagement. Holà, aimablement, lui permit de faire fonctionner le mécanisme et de se rendre compte par lui-même. Jacques se retira enchanté.

« C'est inimaginable, songeait-il, ce que l'on apprend de choses en vivant avec les gens du cirque! »

Cette existence mouvementée et bizarre plaisait beau-c.oup au jeune garçon. Et il l'aurait goûtée plus complètement s'il ne s'était si fort tracassé au sujet de Lucette et de ses amis.

Il était impatient de voir le cirque arriver à Borken. Chaque retard de la route venait augmenter son anxiété.

« Pourvu, songeait-il, qu'il ne soit pas trop tard quand le Mondial-Circus arrivera en vue du château! C'est que le comte Paritol doit être tout prêt à agir, maintenant que Bruno est entre ses mains! »

Parfois, trouvant que l'interminable caravane des camions avançait avec trop de lenteur, Jacques avait une envie folle de quitter le cirque pour gagner du temps. l'A puis il réfléchissait que, tout seul, il avait moins de chance d'atteindre son but.

« Je dois rester ici, raisonnait-il. C'est encore le meilleur moyen de me cacher. Si je partais à l'aventure, la police aurait vite fait de remettre la main sur moi. Allons, il faut que je sois patient. Mais c'est bien dur. Je meurs d'envie de faire au plus tôt une petite reconnaissance autour du château de Borken! »



CHAPITRE XIII

BORKEN, ENFIN!

KIKI, cependant, connaissait un grand succès, non seulement auprès des gens du cirque, mais aussi auprès des curieux qui venaient visiter la ménagerie.

On lui avait construit un magnifique perchoir, fixé dans une espèce de socle en bois qui portait ces mots : « Prince Kiki » gravés en lettres énormes. Kiki paradait de la meilleure grâce du monde. Du moment qu'on l'admirait et qu'on l'applaudissait, il ne demandait pas mieux que de parler et d'imiter toutes sortes de bruits. Il avait même appris à chanter en tauri-hessien.

Bien entendu, il lui arrivait de se tromper et de mélanger et les airs et les paroles. Mais cela importait peu au public. Cet oiseau cosmopolite les ravissait. D'ailleurs, il avait la réplique prompte. Quand on lui adressait la parole,

il répondait aussitôt... en français. Comme les braves paysans du coin ignoraient cette langue, ils s'imaginaient volontiers que le perroquet les avait compris et leur faisait une réponse adéquate. Tout était donc pour le mieux. Mais au fond, c'était Jacques et Kiki qui s'amusaient le plus.

« Tikkopoolonwallyoo? demandait quelqu'un à l'oiseau.

- Ferme la porte! Essuie-toi les pieds! » répondait aussitôt Kiki.

Tout le monde éclatait de rire et Jacques riait encore plus fort que les autres.

Mais c'était peut-être les fameuses imitations de Kiki qui lui valaient son triomphe. Il était impayable quand il imitait une poule, un chien, ou encore grondait comme l'un des ours de Fank. Quand il reproduisait le bruit d'une locomotive passant sous un tunnel, les gens le regardaient presque avec respect. Une seule chose les intriguait : le bruit d'une tondeuse à gazon. C'était facile à comprendre : les Tauri-Hessiens ignoraient ce que c'était qu'une tondeuse à gazon!

Kiki était très intelligent et sa vanité croissait de jour en jour. Il ne comptait plus ses admirateurs. Son succès le rendait insupportable. Jacques en était un peu contrarié. Malgré tout, il était bien content aussi de gagner enfin sa vie. Avec l'argent que lui rapportait le perroquet, il pouvait payer sa pension à la maman de Pedro.

Il mettait avec soin de côté le reste des recettes : cet argent pourrait lui être utile quand il serait à Borken. En attendant, il le gardait dans un mouchoir noué aux quatre coins et surveillait son trésor lorsqu'il se trouvait .1 portée de Fifo et de Fum, les chimpanzés voleurs. Il n'avait pas envie de voir disparaître ses précieuses économies.

Le cirque voyageait depuis quelques jours lorsque certain soir, à l'issue d'une représentation, Pedro annonça à Jacques qui l'aidait à démonter une tente :

« Tu sais, nous serons à Borken demain. Nous avons

là-bas un bon emplacement où nous installer, juste au pied de la petite hauteur sur laquelle le château est construit. »

Jacques fit un bond de joie. Borken, enfin! Il calcula qu'il y avait une semaine déjà qu'il était en Tauri-Hessia. Comme il s'était fait du souci durant tout ce temps! Enfin, enfin, il allait peut-être avoir des nouvelles de ses amis! Pauvre Lucette! Elle devait être très malheureuse de se trouver prisonnière au château,... si du moins elle était bien là !

Le Mondial-Circus atteignit Borken le matin suivant. Jacques fut le premier à apercevoir le château. Il se dressait sur une petite colline et ressemblait un peu aux manoirs de légende. C'était une véritable forteresse, flanquée de quatre grosses tours. Pedro le désigna du doigt.

« II paraît, expliqua-t-il, que ce château possède des oubliettes. Beaucoup de prisonniers y sont entrés et n'en sont pas ressortis.

Je t'en prie, murmura Jacques en frissonnant. Ne dis pas des choses comme ça. Nous ne sommes plus au Moyen Age !

Tu as peur? s'étonna Pedro.

- Non, mais... heu,... les prisonniers dont tu parles,... où les enfermait-on?

Je n'en sais ma foi rien, répondit Pedro. Mais si le château t'intéresse, nous pourrons aller faire un tour de ce côté à condition de ne pas nous montrer. »

Comme prévu, le cirque s'installa juste en contrebas du château. Les gens de la ville de Borken ne tardèrent pas à affluer, intéressés par les préparatifs de la représentation ou désireux de visiter la ménagerie. Les enfants, surtout, étaient nombreux. Une petite fille courut soudain vers Pedro qui lui ouvrit les bras et l'embrassa. Tous deux se mirent à parler en tauri-hessien. Puis Pedro se tourna vers Jacques.

« C'est ma petite cousine Gilna, expliqua-t-il. Son père a épousé ma tante. Il est soldat dans l'armée de ce pays. Et Gilna vient de m'annoncer que sa mère travaillait

à présent au château comme femme de chambre de Mme Tatiosa qui y séjourne. Gilna et sa mère habitent au château en ce moment. »

C'était là pour Jacques d'importantes nouvelles. Connaissant quelqu'un dans la place, peut-être pourrait-il savoir ce qu'étaient devenus Lucette et les autres... Il regarda la petite Gilna qui bavardait gaiement avec Pedro. Il désirait l'interroger, mais sans se trahir par des questions trop pressantes. Il réfléchit à la meilleure manière de s'y prendre.

« Pedro, hasarda-t-il enfin, Mme Tatiosa a-t-elle des enfants? Parce que dans ce cas nous pourrions... heu... leur donner une petite représentation dans le hall du château.

- Non, elle n'a pas d'enfants. Sans ça, tu peux en être sûr, elle s'arrangerait pour que l'un d'eux monte sur le trône ! »

Gilna voulut savoir ce que Jacques avait demandé et Pedro le lui dit. Alors la petite fille eut l'air de lui confier quelque chose sur un ton de mystère.

« Penses-tu! s'exclama Pedro en français. C'est bien improbable.

- Qu'est-ce que Gilna t'a dit? » s'enquit Jacques, désireux de recueillir les moindres paroles tombées de la bouche de l'enfant. Après tout, elle vivait au château et devait savoir bien des choses!

Pedro haussa les épaules.

« Oh ! des bêtises ! répondit-il. Gilna prétend que Mme Tatiosa doit avoir adopté des enfants parce que quelquefois, quand Gilna va avec sa mère du côté d'une des tours, elle entend des voix enfantines. Il paraît aussi que seuls Mme Tatiosa et le comte Paritol ont le droit d'entrer dans la tour en question. Elle ajoute qu'un mystère doit se cacher là-dessous, car sa mère a refusé de répondre à aucune de ses questions et lui a ordonné de ne parler à personne de ces voix, affirmant qu'elle avait rêvé. Je le crois aussi! » ajouta Pedro en riant.

Mais Jacques devinait que Gilna n'avait pas rêvé :



Lucette et les autres étaient bien prisonniers au château. Un espoir fou lui fit battre le cœur.

« Ta cousine peut-elle nous montrer d'ici la tour où elle a entendu ces enfants? demanda-t-il encore d'une voix qui tremblait un peu.

- Peuh! dit Pedro. Si tu crois ces balivernes! Gilna raconte toujours un tas d'histoires.

— Ça ne fait rien. Questionne-la toujours! » insista Jacques d'un ton pressant.

Pedro obéit. Gilna regarda du côté du château, puis désigna la tour du sud. « C'est celle-ci! » affirma-t-elle. Jacques comprit le geste. La petite fille mit un doigt sur ses lèvres comme pour recommander aux deux garçons de ne pas la trahir. Jamais Jacques n'avait autant regretté de ne pas savoir le tauri-hessien. Il aurait tant aimé parler directement à Gilna! Pour la récompenser de sa gentillesse, il alla lui acheter un paquet de bonbons. La petite fille l'en remercia en l'embrassant sur les deux joues. Puis elle embrassa aussi Pedro et s'en alla, toute joyeuse.

Maintenant, le cirque était monté. Il devait donner une représentation le lendemain soir seulement. Vers la fin de la journée, Jacques se sentit fatigué car il avait beaucoup travaillé. Malgré tout, il était bien décidé à pousser une reconnaissance du côté du château dès que la nuit serait tombée.

Au repas du soir, la maman de Pedro apprit une triste nouvelle aux deux garçons : Fank, le dresseur d'ours, était malade, et le « patron » se montrait très ennuyé.

« Pourquoi? s'étonna Jacques. Fank ira peut-être mieux demain et, en mettant les choses au pire, les ours ne paraîtraient pas, voilà tout!

- Les ours sont une des attractions principales! expliqua Pedro. Nous ferons une moins bonne recette si l'on supprime leur numéro. Mais il y a pire : Fank est le seul ici à avoir ses ours en main. Une fois déjà il a été malade et les ours ont refusé de se laisser approcher par quiconque. On n'a pas pu changer leur litière, ils n'ont pas voulu manger, ils se sont battus entre eux et ont menacé de briser leur cage et de prendre la fuite. Fank a dû se traîner hors de son lit pour les calmer, II a failli en mourir.

- Pauvre Fank! Espérons que rien d'aussi terrible n'arrivera cette fois-ci et qu'il guérira vite.

- C'est un excellent dompteur et ses bêtes l'adorent, déclara Pedro. Il sait aussi bien dompter les tigres et les lions que les ours. C'est un charmeur d'animaux. J'ai vu une panthère féroce venir lui manger dans la main!

Je connais un garçon dans le genre de Fank, dit Jacques en pensant à Henri. Les bêtes l'adorent.

- Je suppose qu'il n'a jamais eu affaire à des animaux féroces? questionna Pedro. Il est plus facile d'apprivoiser des chiens, des chats et des souris que des ours ou des tigres.

- C'est exact, répondit Jacques. Mon ami ne s'est jamais mesuré avec des animaux de grande taille, mais |x-ut-être réussirait-il aussi à se les attacher... Enfin, je ais des vœux pour que Fank se rétablisse vite!... »

Ce soir-là, lorsque Jacques se coucha dans la petite caravane de Pedro, ce ne fut pas avec l'intention de dormir.

Il était décidé à se relever un peu plus tard pour aller reconnaître les abords du château de Borken. Dans l'après-midi, il avait fait l'emplette d'une torche électrique. Il ne savait pas très bien si elle lui serait utile (car il ne comptait pas trahir sa présence au pied des remparts en se promenant avec une lumière à la main), mais c'était la seule chose a laquelle il eût pensé.

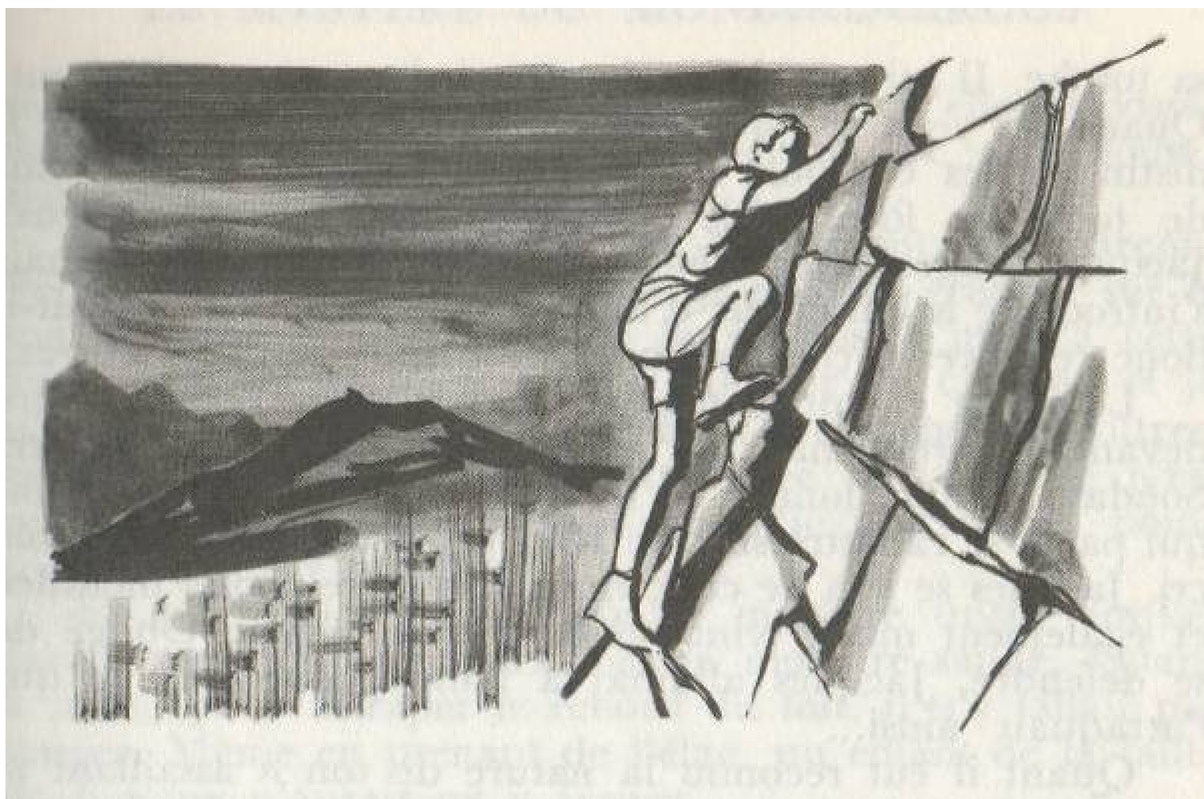
Dès qu'il comprit que Pedro était endormi, Jacques se glissa hors de sa couchette et saisit ses vêtements avec mille précautions. Il ne voulait pas réveiller son camarade.

A pas de loup, il sortit de la caravane, ses habits à la main. Il les enfila dans l'obscurité et puis, à la grande surprise de Kiki qui s'était perché sur son épaule, il partit en direction du château...

Si cette expédition nocturne pouvait aboutir à quelque chose! S'il pouvait entrer en communication avec Lucette Denise, Henri et Bruno!

« Si seulement, souhaita-t-il enfin tout bas, je pouvais m'assurer que rien de fâcheux ne leur est arrivé! »





CHAPITRE XIV

EXPÉDITION NOCTURNE

AUTOUR du cirque, tout était calme. Aucune lumière ne brillait dans le campement. Les gens du voyage, fatigués du trajet et des répétitions, s'étaient couchés tôt pour être plus en forme le lendemain. La nuit était étoilée, mais sans lune. On y voyait tout de même assez pour se diriger et Jacques n'eut pas besoin de se servir de sa lampe de poche. Il grimpa d'un bon pas le chemin de la colline et finit par arriver devant l'un des murs du château. Il se risqua alors à allumer sa torche, et repéra un endroit où les pierres, rugueuses et inégales, permettaient d'envisager l'escalade. Il passa tout de suite à l'action en se félicitant d'avoir aux pieds des chaussures à semelle de caoutchouc antidérapantes.

Une fois de l'autre côté du mur, Jacques regarda prudemment autour de lui. Cette fois, il n'osait pas utiliser

sa torche. Il lui sembla avoir atterri dans une petite cour. Quand ses yeux se furent un peu habitués à l'obscurité, il distingua les contours du château. Celui-ci le dominait de toute sa formidable hauteur, solide et majestueux. Jacques songea avec désespoir qu'il ne pourrait jamais s'introduire à l'intérieur d'une pareille forteresse. Fallait-il donc renoncer à communiquer avec Lucette et les autres?

Le jeune garçon commença à parcourir l'espace libre devant lui, trébuchant de temps en temps sur une pierre. Soudain, il alla donner de la tête contre un obstacle mou qui parut se rabattre sur lui. Kiki, effrayé, poussa un faible cri. Jacques se jeta de côté, mais une autre chose, mouillée et également molle, vint lui frapper le visage. Obligé de se défendre, Jacques alluma sa lampe pour voir ce qui l'attaquait ainsi...

Quant il eut reconnu la nature de son « assaillant », un petit rire lui échappa et il se traita tout bas d'imbécile : c'était un drap en train de sécher sur un fil d'étendage. Et l'objet qui lui avait balayé le visage était un pull-over.

Comme Jacques regardait ce pull-over, le lainage lui parut soudain familier. Il l'examina de plus près et faillit crier de joie : c'était un des chandails de Lucette! Ainsi, la piste était bonne... Cette constatation l'encouragea à poursuivre.

Il réfléchit alors que, puisque l'on étendait la lessive des captifs dans cette cour, cette dernière devait faire partie des dépendances immédiates du château. Peut-être une porte permettant d'accéder à celui-ci se trouvait-elle à proximit ...

Jacques se mit à chercher. Il finit par découvrir une petite buanderie attenant au corps du château. Par malheur, la porte en était fermée à clef. Que faire?

Le jeune garçon se risqua une fois de plus à allumer sa torche pour reconnaître les lieux. Il éclaira d'abord le toit de la buanderie, puis l'espace au-dessus. Ce qu'il vit alors fit battre son cœur deux fois plus vite...

Pas très loin au-dessus du toit de la buanderie s'ouvrait une fenêtre. Constatant que la lumière de sa lampe ne

se reflétait pas dessus, Jacques en conclut qu'elle ne possédait pas de vitres. Elle était très étroite et, sans doute, remontait à une époque ancienne.

« Voyons, voyons, se dit tout bas l'aventureux garçon. Prenons le temps de réfléchir. Si je pouvais grimper sur le toit de cette buanderie et de là me hisser jusqu'à cette fenêtre, je me retrouverais à l'intérieur du château et je n'aurais plus qu'à me mettre à la recherche des autres. Seulement, voilà! Comment atteindre ce toit? Ce n'est pas qu'il soit tellement haut, mais je n'ai aucun point d'appui pour y monter. »

En effet, il n'y avait pas le moindre tuyau auquel Jacques eût pu s'agripper, pas la moindre saillie. Quant à sauter pour attraper le rebord du toit, il n'y fallait pas songer. Même en prenant de l'élan, un enfant de la taille de Jacques n'aurait pu y arriver.

« C'est une échelle qu'il me faudrait, songea Jacques. Mais où en trouver une? »

Sans grand espoir, il se mit à fureter à droite et à gauche. Kiki, perché sur l'épaule de son maître, le regardait faire, très intrigué. Le perroquet gardait le silence parce qu'on lui en avait donné l'ordre, mais il mourait d'envie d'engager la conversation avec les chauves-souris qui volaient en rond dans la cour.

Jacques eut vite fait le tour de celle-ci. Juste comme il revenait, découragé, à la buanderie, il avisa une petite remise dont la porte était seulement fermée au loquet. Il alluma sa lampe et jeta un coup d'œil à l'intérieur.

O miracle! une échelle était là... Jacques avait peine à en croire ses yeux. Elle était vétusté et quelques barreaux manquaient. Mais peu importait! Elle ferait tout de même l'affaire.

Jacques sortit l'échelle de la remise et, au passage, renversa une bassine qui fit un bruit effroyable. Le jeune garçon s'arrêta, le cœur battant, osant à peine respirer. Il s'attendait à voir des lumières s'allumer aux fenêtres du château. Mais rien ne se produisit. Tout restait bien calme. Il poussa un soupir de soulagement. Personne n'avait

rien entendu. Au fait, peut-être aucun des habitants du château ne couchait-il de ce côté. C'était une grande chance !

Jacques transporta l'échelle jusqu'à la buanderie, la dressa contre le mur et constata qu'elle atteignait presque le toit. Alors, après avoir repéré à quel endroit se trouvaient les barreaux manquants, il commença à grimper.

Kiki avait quitté son épaule et voletait autour de lui, très intéressé... L'ascension n'était pas sans danger. Un échelon faillit céder sous le pied du grimpeur, le bois étant à moitié pourri. Jacques n'eut que le temps de prendre appui sur le suivant. Enfin, non sans autres alertes semblables, il arriva en haut de l'échelle.

Il lui fallait maintenant se hisser sur le toit. Il y parvint en s'étirant et au prix d'un genou écorché. Il s'assit alors sur les tuiles, un peu essoufflé. A présent, il devait atteindre la fenêtre au-dessus et s'introduire dans le château.

Le toit de la buanderie était presque plat et Jacques, par surcroît de précaution, s'y déplaça à quatre pattes. Une fois face au mur il se redressa et le tâta au-dessus de sa tête. La fenêtre était hors de sa portée. Le bout de ses doigts en touchait bien le rebord, mais la prise était trop faible pour lui permettre de s'y hisser. Jacques revint à son échelle. Peut-être allait-elle lui servir encore... à condition qu'il pût la tirer à lui. L'entreprise se révéla difficile. L'échelle, bien que légère en fait, paraissait très lourde. Jacques faillit tomber du toit à plusieurs reprises. Enfin, sa tentative fut couronnée de succès.

L'intrépide garçon, tout haletant, dut se reposer un instant. Puis il tira l'échelle contre le mur du château. Le plus difficile fut de la dresser en équilibre. Il parvint pourtant à la caler tant bien que mal et, une fois de plus, se mit à grimper. Arrivé en haut sans ennui, il venait juste d'agripper le bord de la fenêtre et d'y poser un genou quand l'échelle glissa, suivit la pente du toit et dégringola à terre avec un bruit épouvantable. Cette fois, c'était sûr, le vacarme allait réveiller tout le monde au château.

Apeuré, Jacques passa vivement par la fenêtre qui

était sans cadre ni carreaux, et il se faufila à l'intérieur. Là il s'arrêta, écoutant...

Il resta ainsi immobile pendant trois ou quatre minutes. Kiki s'était de nouveau posé sur son épaule et, comprenant qu'il fallait garder le silence, se contentait de lui becqueter l'oreille, comme il le faisait chaque fois qu'il voulait montrer son affection à son jeune maître.

Au bout d'un moment, un peu rassuré, Jacques allongea le cou et regarda par la fenêtre. La cour était toujours obscure et déserte. Pas le moindre bruit de voix! Pour la seconde fois, il pensa que cette partie du château devait être inhabitée, ce qui était vraiment une grande chance.

Il attendit encore une minute avant d'oser allumer sa torche pour voir où il se trouvait : la lumière lui révéla une petite pièce où s'entassaient des chaises et des bancs.

« C'est un grenier, murmura Jacques. Une sorte de garde-meuble... Allons, viens, Kiki. Nous devons trouver une issue quelconque, si nous voulons sortir d'ici un peu plus tard. Je ne peux pas songer à repartir par où je suis venu! L'échelle n'est plus là pour m'aider! »

Le jeune garçon traversa le petit grenier, en ouvrit la porte et aboutit à ce qui semblait être un couloir. On n'entendait pas le moindre bruit. L'obscurité était si dense que Jacques fut obligé de se servir de sa lampe une fois de plus. Le couloir était vide. Pas le moindre tapis à terre, pas le moindre siège le long des murs, pas une seule tapisserie... Jacques suivit le corridor. Grâce à ses semelles de caoutchouc, son avance était silencieuse.

Au bout du couloir, il aperçut une fenêtre ronde, munie de vitres de couleur. Un autre couloir prolongeait le premier avec lequel il faisait un angle droit. Il était plus large, plus haut de plafond, mais tout aussi désert. Au tournant suivant, le décor changea : Jacques vit un troisième couloir, mais pourvu d'une moquette celui-ci. Une espèce de causeuse, recouverte de damas, l'égayait. Des tableaux étaient suspendus contre les murs.

« II va falloir que je redouble de prudence », songea Jacques en éteignant sa torche.

Près de la causeuse, une petite veilleuse jetait une lumière tremblotante. Cette lueur était suffisante pour guider les pas du visiteur nocturne,... mais elle risquait aussi de le trahir en le livrant à la vue de ses ennemis.

Jacques poursuivit malgré tout son inspection. En passant devant une porte ouverte il risqua un coup d'œil. La pièce qu'il aperçut semblait être un salon de réception. De magnifiques tapisseries le décoraient, ainsi que des miroirs splendides. Au centre se dressait une immense table de bois sculpté.

Jacques ne s'arrêta pas mais continua à longer le corridor. Son cerveau ne restait pas inactif. Il cherchait à repérer la direction de la tour où Gilna affirmait avoir entendu des voix d'enfants.

Ne pouvant y arriver, il suivit le corridor, espérant trouver bientôt un escalier sur sa route,... un escalier conduisant à l'une des quatre tours. Il y grimperait alors en faisant des vœux pour que ce soit la bonne.

Jacques passa ainsi devant plusieurs pièces. L'une d'elles devait être la bibliothèque, si l'on en jugeait par la quantité de livres réunis là. Poussé par la curiosité, le jeune garçon avança de quelques pas à l'intérieur. La pièce, bénéficiant seulement du faible reflet de petites veilleuses placées à intervalles réguliers dans le corridor, était plongée dans la pénombre. Et soudain, Jacques entendit un bruit tout près de lui,... une sorte de grincement ou de gémissement. Kiki émit un petit cri effrayé... et Jacques eut l'impression que son cœur cessait de battre.

Qu'est-ce que cela pouvait être?



CHAPITRE XV

ÉMOTIONS DIVERSES

VRRRRR. .. ! VRRRRR ! Ding ! Ding ! Ding ! Ding !... » Jacques sursauta et puis, soudain, reprit son sang-froid. Quelle sottise d'avoir peur! Il ne s'agissait que d'une pendule posée sur la cheminée. Elle était en train de sonner les douze coups de minuit. Minuit! Sans doute les hôtes du château devaient-ils être endormis!

Quittant la bibliothèque, il recommença à suivre le corridor et finit par apercevoir, juste devant lui, un large escalier de marbre qui plongeait en direction du hall d'entrée.

« Voilà qui va me fournir une indication précieuse, songea Jacques. Voyons, si l'entrée est de ce côté, la tour que je cherche doit se trouver par là... Allons, viens, Kiki! »

II reprit son interminable promenade, passant cette

fois devant des portes fermées. Peut-être étaient-ce des chambres à coucher. Bien entendu, il ne se risqua pas à vérifier.

Il parvint enfin à un épais battant de chêne encastré dans le mur. Il s'arrêta. La tour était certainement derrière cette lourde porte, si différente des autres. Jacques saisit l'anneau qui faisait office de poignée et le tourna avec précaution. Le battant céda sans difficulté et le jeune garçon se faufila dans l'entrebâillement.

Un escalier de pierre s'offrit à sa vue, éclairé par une nouvelle veilleuse. Jacques hésita. Se risquerait-il à monter? Oui, après tout! Il était sûr que ces marches le conduiraient au sommet de la tour. Pourtant, à sa grande stupéfaction, l'escalier se terminait par ce qui lui parut être une somptueuse... salle de bal. Il n'y avait pas à s'y tromper : plancher ciré, plantes vertes et estrade pour les musiciens.

Cette salle s'ouvrait sur une autre pièce donnant sur un second escalier, plus étroit et qui grimpait en spirale.

« Cette fois-ci, c'est sans doute celui de la tour! » songea Jacques tout heureux.

Au même instant il entendit un bruit de bottes et se rejeta dans l'ombre... Le bruit se rapprocha. C'était un soldat qui montait la garde, son fusil sur l'épaule. Quelle vision extraordinaire! Jacques croyait rêver! De derrière la porte de la petite pièce, il guetta la sentinelle. Celle-ci arpenta le palier, au bas des marches menant à la tour, s'éloigna, disparut, puis revint. Et le manège recommença.

Les pas pesants du factionnaire rythmaient cette marche incessante. Jacques remarqua que, pendant au moins quinze secondes, le soldat tournait le dos à l'escalier. C'était suffisant pour agir...

Le jeune garçon attendit que la sentinelle ait recommencé à s'éloigner et alors, d'un bond souple, il courut à l'escalier en spirale et en gravit les marches à toute allure. Le premier tournant le rendit invisible...

Cependant, l'escalier continuait à monter de plus en plus raide, tant et si bien qu'à la fin Jacques avait l'impression de gravir une échelle.

Il atteignit ainsi un petit palier de pierre. Une fenêtre ronde s'ouvrait dans le mur en face de lui. Au-dessous de cette fenêtre se trouvait un coffre de bois, avec une chaise vermoulue juste à côté.

A sa droite, le jeune garçon aperçut une porte massive, faite de chêne épais, toute cloutée. Il s'en approcha.

Qui sait si Lucette ne languissait pas derrière cette porte? Allait-il se risquer à l'appeler à voix basse?

Il se pencha un peu et essaya de pousser le battant avec son épaule tandis que, de la main, il tournait doucement la grosse poignée. Peine perdue. Cette porte-ci était bel et bien fermée à clef.

Jacques se baissa un peu plus pour tenter de voir par le trou de la serrure. Mais l'obscurité régnait dans la pièce. Aucun bruit, d'ailleurs, n'en sortait.

« Que faire? songea Jacques. Si je frappe à la porte ou si j'appelle, je cours le risque que ce ne soit ni Lucette ni un des autres qui me réponde,... mais l'un de nos ennemis. Il ne manquerait plus que cela que je me fasse prendre! Et puis, si je fais du bruit, la sentinelle au bas des marches m'entendra peut-être et montera voir ce qui se passe ici. Dans ce cas, comment pourrais-je m'enfuir? Je serais pris sur ce petit palier comme au fond d'une nasse! »

Comme l'endroit était obscur, Jacques avait allumé sa torche, certain que sa lumière ne pouvait être aperçue par le factionnaire. Or, voilà qu'il distinguait quelque chose d'insolite dans le faisceau lumineux qu'il tenait tourné vers le sol. Mais oui! Il ne se trompait pas! Ce qu'il avait sous les yeux lui prouvait que, au-delà de la porte, se trouvaient bien ses amis! Zozo le mulot— car c'était lui — venait de se glisser sous le battant de chêne et le regardait de ses petits yeux brillants.

« Ça, alors! murmura Jacques tout bas en s'agenouillant avec précaution. Tu es bien Zozo, n'est-ce pas? Le mulot apprivoisé d'Henri! Dans ce cas, ton maître est ici ! »

Zozo ne manifesta pas la moindre peur. Il venait de passer plusieurs jours avec quatre enfants qui l'adoraient

et il était à présent tout à fait apprivoisé. Denise elle-même s'était attachée à la petite bête qu'elle gâtait et choyait.

Jacques n'hésita plus. Il colla sa bouche contre le trou de la serrure et, risquant le tout pour le tout, ouvrit la bouche pour appeler.

C'est alors qu'une meilleure idée lui vint à l'esprit. Dehors, une chouette venait de faire retentir un long ululement. Kiki dressa l'oreille tandis que Zozo, effrayé, repassait sous la porte.

« Hé! Hé! se dit Jacques. Si j'imite le cri du hibou assez fort, cela réveillera Henri. Quant à la sentinelle, elle ne se dérangera pas pour un oiseau de nuit et d'ailleurs le cri lui parviendra très atténué. Essayons donc... »

Jacques plaça ses deux pouces l'un contre l'autre, appuya ses lèvres dessus et se mit à souffler. C'est la meilleure façon de s'y prendre pour imiter le cri de la chouette : tout le monde croit entendre un véritable oiseau de nuit... à l'exception des chouettes elles-mêmes!



« Hou! Hou! Hou! » ulula Jacques, le cœur plein d'espoir.

Puis il écouta, l'oreille plaquée contre le battant. Soudain, quelque chose grinça à l'intérieur de la pièce. Peut-être un ressort de lit. Puis une voix s'éleva... Celle d'Henri!

« Bruno! Entends-tu ce hibou? On dirait presque qu'il est dans la chambre! »

Mais Bruno devait dormir, car il ne répondit pas. Jacques appela dans un souffle : « Henri! Henri! » Une exclamation lui parvint, puis, de nouveau, la voix d'Henri.

« Qu'est-ce que c'est? Qui m'appelle?

- C'est moi, Jacques! Approche-toi de la porte! » Henri s'empressa d'obéir.

« Jacques! Quel bonheur! Comment es-tu ici?

- Pas le temps de te raconter,... coupa Jacques dans un souffle. Dis-moi si vous allez tous bien? Lucette?

- Oui, tout le monde va bien. Nous sommes partis en avion...

- Je sais, coupa de nouveau Jacques. Et après, qu' est-il arrivé ?

- Nous sommes venus de l'aérodrome ici en voiture. Mme Tatiosa nous attendait. Elle est ici, au château, avec son frère le comte Paritol. C'est lui qui se faisait passer pour son mari à la ferme des Bardin. Nous ignorons tout des événements extérieurs. Bruno se fait beaucoup de souci au sujet de son oncle.

- Son oncle est toujours roi, pour l'instant du moins, déclara Jacques. Mais l'on s'attend d'un moment à l'autre à un coup d'État. C'est alors que Bruno aura un rôle à jouer.

- Jacques, penses-tu pouvoir nous tirer d'ici? demanda Henri d'un ton plein d'espoir. Comment as-tu fait pour t'introduire au château? Et moi qui te croyais encore à la *Villa des Roses* ! ... Quel malheur que cette porte soit fermée !

- Si je savais seulement où prendre la clef, bougonna Jacques tout bas. Mais dis-moi,... de quel côté donne la fenêtre de ta chambre?

- Au sud, juste en face d'une autre tour qui se dresse

toute seule, un peu à l'écart du château. On l'appelle la tour de la Cloche, parce qu'il y a une cloche à l'intérieur. D'après Bruno elle servait jadis à donner l'alarme quand la place était menacée par des ennemis.

— Je vois... Dis donc, Henri, est-ce que Lucette est là?

— Non, pas dans cette pièce-ci. Les filles couchent dans la chambre à côté. Mais il existe une porte de communication. Laisse-moi aller les réveiller. Elles seront si contentes d'entendre ta voix!

— D'accord! » acquiesça Jacques.

Tout aussitôt, il dressa l'oreille. Il entendait un bruit de pas au bas de l'escalier en spirale.

« Quelqu'un vient, souffla-t-il à la hâte à Henri. A bientôt. Je reviendrai dès que je le pourrai. »

II se redressa, tous ses sens en alerte. Aucun doute. La sentinelle montait. Avait-elle entendu quelque chose? Jacques regarda autour de lui. Où trouver une cachette sur ce petit palier? Soudain, il avisa le coffre près de la fenêtre. Il y courut, en souleva le couvercle et, le trouvant vide, se glissa à l'intérieur en compagnie de Kiki. Il était temps !

Une lanterne à la main, la sentinelle arrivait en haut des marches. L'homme regarda d'un air soupçonneux à droite et à gauche. Tout lui parut en ordre. Il redescendit en bougonnant. Jacques poussa un soupir de soulagement. Il sortit de sa cachette et écouta...

La voix étouffée d'Henri le fit sursauter.

« II est parti! Cet homme monte toutes les heures pour faire une ronde... Au fait, je ne t'ai pas encore demandé,... Kiki est-il avec toi?

— Je pense bien ! Il ne me quitte pas ! » Jacques aurait aimé raconter à son ami les prouesses de Kiki au cirque... et aussi toutes ses aventures personnelles. Mais ce n'était pas le^ moment.

« Écoute, Henri, chuchota-t-il. Ne va pas réveiller les filles. Je crois qu'il vaut mieux que je file à présent. Je vais chercher un moyen de vous délivrer tous. A bientôt! Embrasse Lucette pour moi! »

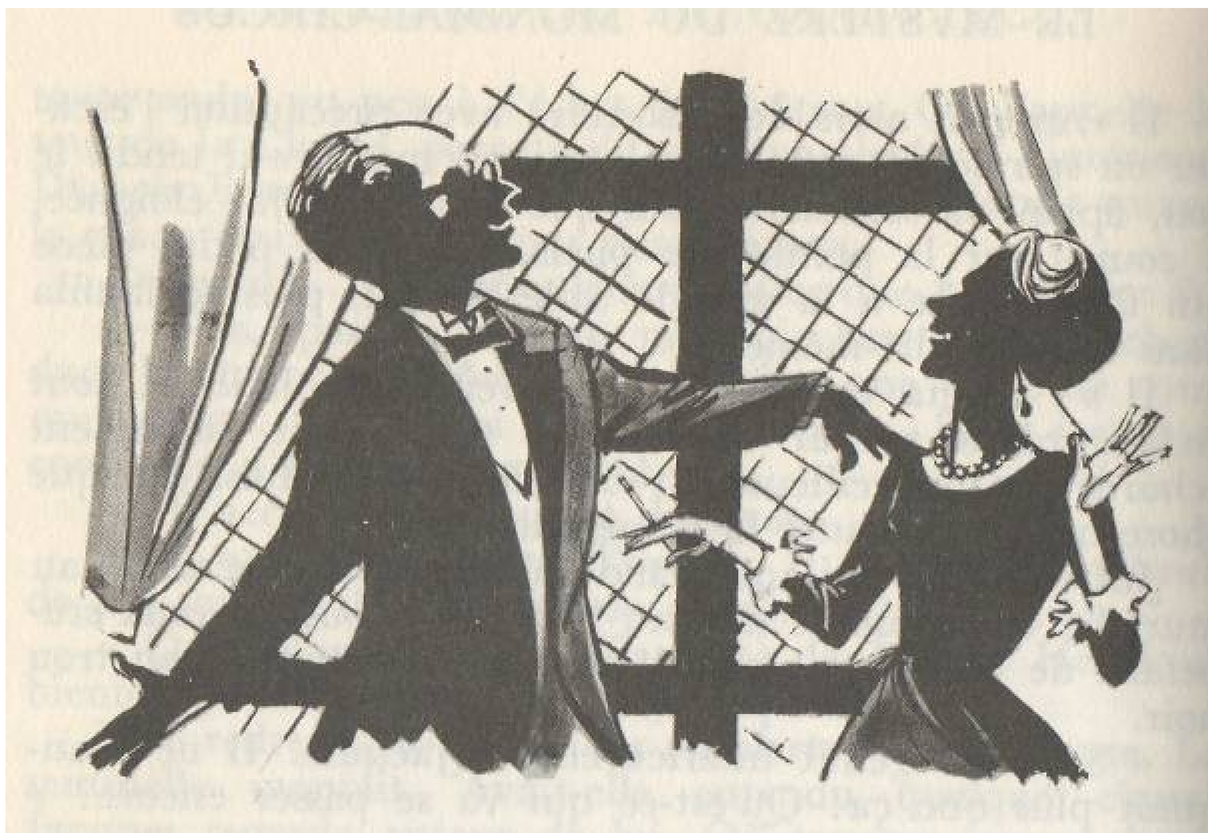
II entreprit alors de descendre avec précaution l'escalier en spirale. Parvenu aux dernières marches il tendit le cou, épiant la sentinelle. Dès que celle-ci se fut éloignée, il courut sur la pointe des pieds jusqu'à la petite pièce qui faisait suite à la grande salle de bal, puis se faufila dans la salle elle-même.

Il s'y arrêta un instant pour reprendre haleine, tout en regardant autour de lui. La pièce était faiblement éclairée par une veilleuse. Et soudain, il se produisit quelque chose qui fit sursauter le jeune garçon.

Juste devant lui un grand tableau était accroché au mur. Et voilà que ce tableau bougeait! Sous les yeux stupéfaits de Jacques, il glissait de côté, découvrant un trou noir.

« Sapristi! gémit intérieurement Jacques. Il ne manquait plus que ça! Qu'est-ce qui va se passer encore? »





CHAPITRE XVI

LES ÉVÉNEMENTS SE PRÉCIPITENT

JACQUES n'eut que le temps de se couler derrière une tenture. Déjà un homme surgissait du trou béant dans le mur. C'était le faux M. Durand, le frère de Mme Tatiosa.

« Le comte Paritol! » se dit Jacques en le reconnaissant.

L'homme sauta sur le plancher. Presque aussitôt une porte s'ouvrit à côté de lui et une femme entra à son tour dans la salle de bal. Jacques la reconnut elle aussi : c'était Mme Tatiosa elle-même, la femme du premier ministre, Sans aucun doute, pour se rencontrer ainsi au milieu de la nuit dans leur propre château, le frère et la sœur désiraient avoir un entretien secret. D'où venait le comte? Pourquoi avait-il l'air si joyeux et animé? Il dit rapidement quelque chose à Mme Tatiosa qui parut ravie, embrassa son frère avec exubérance, et lui adressa ce qui semblait être de chaleureuses félicitations.

« Sans doute leurs plans sont-ils près d'aboutir, songea Jacques, assombri. Ils doivent être sur le point d'enlever le roi. Cela signifie, bien sûr, que Bruno va quitter la chambre de la tour pour monter sur le trône, que cela lui plaise ou non ! Le comte est tout content. Il a dû faire de la bonne besogne cette nuit! »

Le frère et la sœur passèrent dans la pièce d'où était sortie Mme Tatiosa. La porte se referma sur eux. Jacques entendit un bruit de verres choqués. Sans doute les deux conspirateurs fêtaient-ils quelque chose. Leur proche victoire, peut-être?

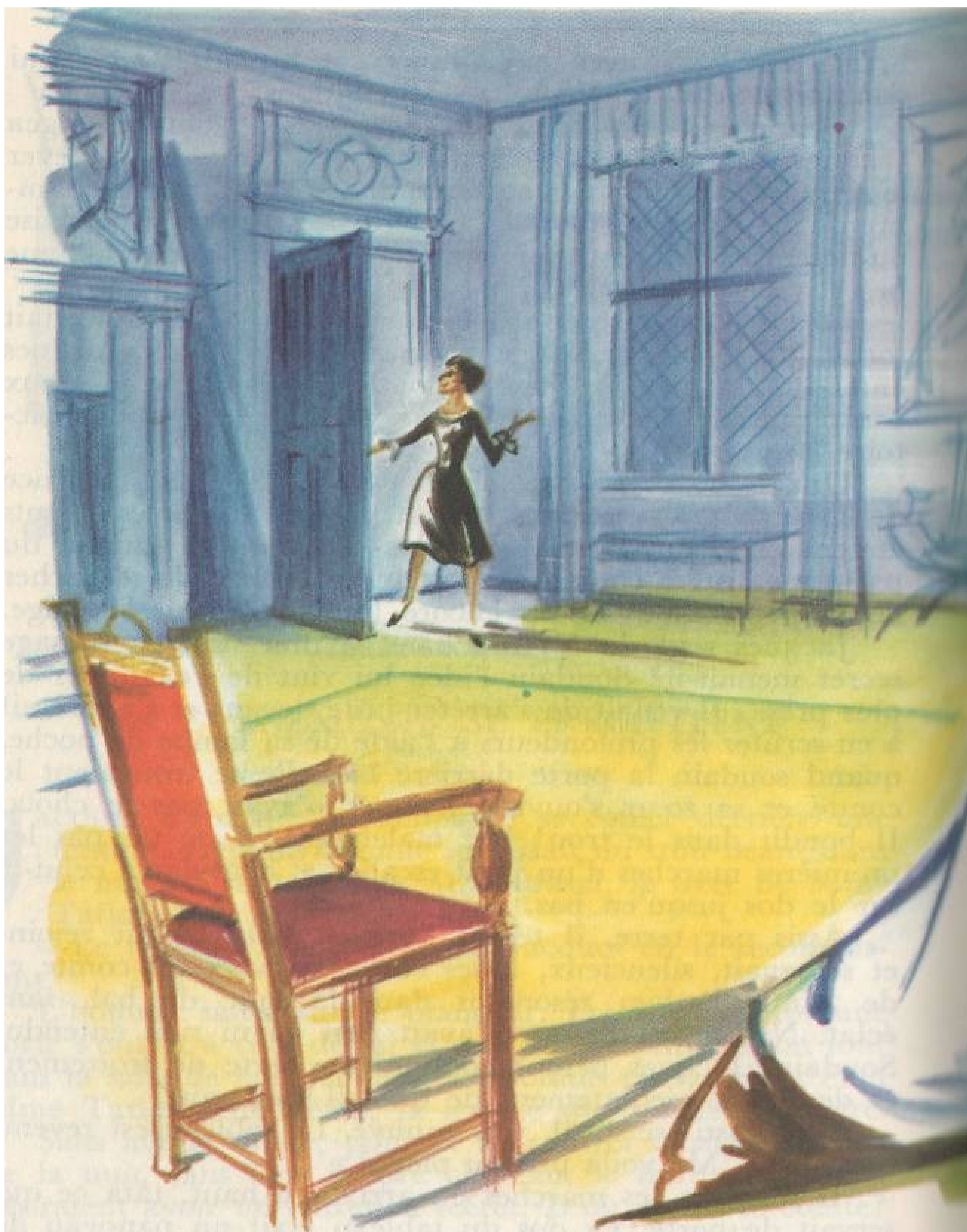
Une fois de plus, le jeune garçon regretta l'absence de René. Dire que René ne savait même pas que les enfants étaient en Tauri-Hessia ! Jacques, ignorant la langue du pays, n'osant se confier à personne et obligé de se cacher de la police, n'avait pu encore lui envoyer de message.

Jacques regarda le trou dans le mur. Où ce passage secret menait-il? Soudain l'idée lui vint de l'examiner de plus près... Il venait de s'arrêter juste devant et s'apprêtait à en scruter les profondeurs à l'aide de sa lampe de poche, quand soudain la porte derrière laquelle se trouvaient le comte et sa sœur s'ouvrit. Jacques n'avait pas le choix. Il bondit dans le trou! Par malchance, il ne vit pas les premières marches d'un petit escalier et dégringola celui-ci sur le dos jusqu'en bas.

Assis par terre, il tendit l'oreille. Kiki l'avait rejoint et se tenait, silencieux, à ses côtés. La voix du comte et de Mme Tatiosa résonnait dans la salle de bal, sans éclat. Ni l'un ni l'autre n'avait rien vu ni rien entendu. Soudain, Jacques perçut comme une sorte de frottement et devina immédiatement de quoi il s'agissait.

« Sapristi! se dit-il, très ennuyé. Le tableau est revenu à sa place. Me voilà pris au piège! »

II remonta les marches et, arrivé en haut, tâta ce qui servait de porte. Le dos du tableau était un panneau de bois qui s'encastrait exactement dans le mur. Jacques eut





Jacques n'avait pas le choix.

beau le pousser, il ne bougea pas d'un millimètre. Le jeune garçon n'osa pas insister, par crainte d'être entendu.

Il alluma sa lampe électrique et considéra le passage secret. Allons, il devait bien mener quelque part! Peut-être même hors du château! Il n'y avait rien d'autre à faire qu'à le suivre...

Jacques redescendit donc l'escalier et s'engagea dans un étroit couloir qui semblait ménagé dans le mur et suivait une pente inclinée. De temps en temps, ce couloir tournait à droite ou à gauche, coupé ça et là de brèves volées de marches. A un moment donné, Jacques eut l'impression qu'un trou lumineux brillait dans le mur, à sa gauche. Qu'est-ce que cela, voulait dire? Il l'eut vite compris...

Ce trou était une espèce de minuscule regard destiné à épier ce qui se passait dans la pièce voisine. Celle-ci, comme Jacques s'en aperçut en collant son œil au trou, était une sorte de salle du conseil. Des chaises étaient disposées autour d'une table sur laquelle se trouvaient placés des buvards et des porte-plume.

« Allons, ne nous attardons pas, murmura Jacques en se remettant en route. Où ce passage va-t-il nous conduire, Kiki? »

Kiki n'en savait rien mais commençait à avoir assez de cette promenade nocturne où on ne lui permettait même pas d'ouvrir le bec... Le couloir descendait toujours, en pente de plus en plus raide. Il déboucha soudain dans un couloir plus étroit, très bas de plafond, où Jacques avait du mal à se tenir debout.

« Enfin! Une cave!... » murmura le jeune garçon pour lui-même quand, quelques mètres plus loin, il put se redresser et se trouva dans une espèce de salle voûtée, de forme circulaire.

Il inspecta les lieux. L'ouverture par laquelle il était entré n'était qu'un trou rond, où une personne de forte corpulence n'aurait certainement pas pu passer.

« Et maintenant, comment sortir d'ici? » se demanda-t-il.

La cave n'offrait aucune autre issue, mais, en levant

la tête vers le plafond qui était très bas, Jacques aperçut une trappe.

« Pourvu qu'elle ne soit pas verrouillée! » songea-t-il en levant les bras. Il poussa de toutes ses forces... et la trappe s'ouvrit! Le battant retomba à l'extérieur avec un bruit terrible qui arracha à Kiki un cri d'effroi. Par bonheur, cette fois encore, personne ne parut entendre. Jacques attendit une minute puis se hissa hors de la cave. Où était-il maintenant? Le pauvre garçon avait l'impression de vivre un cauchemar avec tous ces escaliers, ces couloirs, ces passages secrets, ces caves et ces trappes! Arriverait-il à sortir de ce labyrinthe?

La lueur de sa lampe lui apprit qu'il se trouvait dans un bâtiment cylindrique, très haut et très étroit. De grandes cordes pendaient devant lui. Il éclaira l'espace au-dessus de sa tête et une exclamation lui échappa :

« La tour de la Cloche! Celle qui est juste en face de la fenêtre d'Henri! Et j'ai trouvé le passage qui mène d'ici au château! Quelle découverte! »

Jacques courut à la porte. Mais il n'y avait pas de porte : rien qu'une voûte ouverte à tous vents. La tour servait uniquement à abriter la cloche. Jacques fit alors une constatation qui l'emplit de joie : la tour était bâtie hors de l'enceinte du château! Il n'avait qu'à dévaler la colline pour rejoindre le cirque. Aucun obstacle ne se dressait plus entre lui et la liberté.

« Ça, c'est de la chance! se réjouit tout bas le jeune garçon en se mettant en route. Viens vite, Kiki! Allons nous coucher! Nous l'avons bien mérité. »

Peu après, Jacques se glissait dans la caravane de Pedro. Il se déshabilla et se mit au lit sans réveiller son ami. Il était content d'avoir pu entrer en contact avec les prisonniers.

« Ce qu'il faut maintenant, songeait-il, c'est les délivrer avant que Bruno monte sur le trône. Si j'y parviens, non seulement j'aurai rendu la liberté à Lucette et à mes amis, mais encore j'aurai évité une révolution. Si au contraire j'échoue, le comte Pari toi gardera Henri, Denise

et Lucette comme otages. Il faut à tout prix que j'avertisse René! Mais ce sera difficile ! Les gens de cette région doivent être partisans du comte et, si je me fais prendre, tout est perdu. »

II finit par s'endormir. Il ne s'éveilla même pas au matin, quand les ours de Fank mirent tout le cirque en émoi en essayant de s'échapper de leur cage. Pedro lui apprit la nouvelle un peu plus tard.

« Personne ne peut s'approcher d'eux, expliqua-t-il d'un air soucieux. Ils menacent de tout casser.

— Fank ne va pas mieux? demanda Jacques.

— Non. Plutôt plus mal. Le patron est très ennuyé... Dommage que ce garçon dont tu m'as parlé ne soit pas là pour apprivoiser ces fauves ! »

Bien entendu, Pedro plaisantait. Mais Jacques se mit à réfléchir. Il était sûr qu'Henri serait assez habile pour calmer les ours. Les animaux lui obéissaient si bien!... Mais fallait-il se fier à Pedro? lui dire où était Henri?... Peut-être... Si Pedro aidait à délivrer Henri, Henri ferait de son mieux avec les ours...

Il se décida brusquement.

« Écoute, Pedro, dit-il. Mon ami ne se trouve pas très loin d'ici... Je t'ai déjà dit que j'avais des amis à Borken... Mais avant tout, permets-moi de te poser une question... Au cas où une révolution éclaterait, de quel parti serais-tu? Celui du roi ou celui du comte Paritol?

— Je ne me soucie pas plus de l'un que de l'autre, avoua Pedro avec franchise. Que ces gens-là se débrouillent entre eux! La seule chose que je ne voudrais pas, c'est une guerre civile! Sans compter qu'il nous faudrait décamper tout de suite. Cirque et guerre ne vont pas ensemble! Mais pourquoi me demandes-tu ça?

— Je te le dirai plus tard... Pour l'instant, contente-toi de savoir que, si je réussis à amener ici mon ami et ceux qui sont avec lui, la guerre civile sera évitée, les ours de Fank ne risqueront plus de s'échapper, et...

— Tu te moques de moi! s'écria Pedro. As-tu fini de me débiter des sornettes? »

Jacques se tut. Mais comme dans le courant de la journée l'état de Fank empira et que les ours se déchaînèrent de plus en plus, il envisagea de fournir quelques explications supplémentaires à Pedro. Ce serait si merveilleux si Henri et les autres pouvaient trouver un refuge au cirque ! Quel endroit idéal pour se cacher! Et Bruno, dont l'aspect n'était que trop frappant, aurait même la possibilité de se déguiser...

« Et pourquoi pas en fille? se dit-il. Avec ses cheveux et ses longs cils, il fera tout à fait illusion... Allons, il faut que je me décide. Je parlerai à Pedro aussitôt après le spectacle... »

Le Mondial-Circus donna sa première représentation à Borken ce soir-là. Tandis que la fanfare faisait rage, les gens se pressaient en foule autour du chapiteau et se bousculaient pour prendre leurs billets. Beaucoup cependant esquissaient une grimace en apprenant que le numéro des ours avait été supprimé du programme. Certains même s'en retournèrent.

« C'est invraisemblable! maugréait le patron. Quelqu'un devrait bien arriver à se rendre maître de ces ours. Si cela continue, nous allons perdre beaucoup d'argent! Où est Fank? Ne peut-il faire un effort? Sans lui, ces maudites bêtes finiront par se battre entre elles et par tout démolir! »

Après la représentation, Jacques prit Pedro à part.

« Ecoute, lui dit-il, j'ai à te confier des choses très graves. J'ai besoin de ton aide, mon vieux. Suis bien ce que je vais t'expliquer. C'est important... extrêmement important ! »

Pedro considéra son ami d'un air étonné pour voir s'il ne plaisantait pas. Mais non, Jacques restait sérieux, grave même.

« Très bien, répondit Pedro. Parle!... Je te promets le t'aider si je le peux! »



CHAPITRE XVII

UN PLAN AUDACIEUX

SI NOUS ALLIONS dans ta caravane? proposa Jacques. Personne ne doit entendre ce que j'ai à te dire. » Pedro acquiesça et les deux garçons montèrent dans la petite remorque. Jacques referma avec soin la porte derrière eux. Pedro était très intrigué. Qu'allait-il apprendre?

Jacques, sans hésiter plus longtemps, lui raconta tout. Il lui parla de Bruno venu passer ses vacances à la *Villa des Rosés* avec Henri, Lucette, Denise et lui-même. Il lui révéla que Bruno n'était autre que le jeune prince Aloysius. Il lui décrivit l'enlèvement de celui-ci par le comte Paritol et expliqua enfin comment lui, Jacques, avait voyagé sans se faire voir avec les ravisseurs, en voiture d'abord, en avion ensuite.

« Tu es vraiment extraordinaire, tu sais! s'exclama

Pedro en ouvrant des yeux pleins d'admiration. Tu es... » Mais Jacques lui coupa la parole. Il était pressé de finir Son histoire... Il termina son récit par la relation de ses aventures de la nuit précédente. Cette fois, Pedro se montra stupéfait.

« Je n'ai jamais rien entendu d'aussi passionnant de ma vie! s'écria-t-il. Pourquoi ne m'as-tu pas demandé de t'accompagner? Je t'aurais suivi sans hésiter. Tu risquais gros à agir seul.

— Oh! j'ai l'habitude des aventures! répondit Jacques. Je voulais juste savoir où se trouvait ma sœur, et, si possible, entrer en contact avec elle et les autres. Maintenant que c'est chose faite, j'ai besoin de ton aide, Pedro. Il faut que je délivre les quatre prisonniers avant que le roi ne soit enlevé ou tué et que Bruno ne monte sur le trône. Tu comprends, si le prince disparaît, le comte Paritol ne pourra plus faire son coup de force. Il ne peut pas lui substituer quelqu'un d'autre, car Bruno est très populaire et c'est lui l'héritier légitime de son oncle. Tandis que si le comte Paritol, Mme Tatiosa et le premier ministre donnent la couronne à Bruno, il leur sera facile de régner à travers lui. Comprends-tu?

— Je comprends très bien, affirma Pedro avec force. Mais tout cela me semble un rêve.

— C'est pourtant très réel, insista Jacques. Tout ce qu'il y a de plus réel. Et n'oublie pas, Pedro, que si nous réussissons à amener Henri ici, il sera peut-être capable de venir à bout des ours de Fank. Je te le répète, c'est un charmeur d'animaux. »

Pedro semblait très impressionné par tout ce qu'il venait d'apprendre. Si extraordinaire que cette histoire lui parût, il y croyait. Il était certain que Jacques ne mentait pas.

« Voyons, dit-il après une minute de réflexion. Qu'attends-tu de moi? Je suis prêt à tenter n'importe quoi pour t'aider mais en toute franchise, Jacques, je ne vois pas comment nous pourrions faire évader tes amis. Ils sont au château de Borken, dans une pièce de 'la tour fermée à clef,



Il faut que je délivre les quatre prisonniers.

avec une sentinelle au bas de l'escalier y conduisant! »

Jacques resta un long moment silencieux. Il réfléchissait, sourcils froncés. Il commençait à penser que l'évasion projetée offrait des obstacles insurmontables. Depuis la nuit précédente, il avait élaboré quantité de plans dans sa tête, mais aucun d'eux ne paraissait réalisable.

Il ne pouvait pas songer à remonter sur le toit de la buanderie. Depuis la veille, on avait dû découvrir l'échelle et la mettre sous clef. Et puis, en admettant qu'il ait pu s'introduire dans le château par cette voie, comment faire sortir Henri et les autres de la pièce fermée à clef?

« Entrer par le passage secret ne m'avancerait pas davantage, songea-1-il encore, puisque j'ignore le mécanisme qui fait jouer le tableau de la salle de bal. Et même si je le connaissais, je ne saurais pas pour autant à quel endroit se trouve la clef de cette pièce de la tour! »

Pedro cherchait de son côté la solution du problème. Dire que Jacques et lui avaient peut-être la possibilité d'éviter une affreuse guerre civile! Comment y parvenir?

« Jacques, murmura-t-il enfin,-est-ce que cela t'ennuierait de mettre quelqu'un d'autre dans la confidence? Mes deux meilleurs amis sont Toni et Bingo, les acrobates. Ils sont plus âgés que nous et je crois qu'ils pourraient nous donner de bonnes idées. Qu'en penses-tu?»

Jacques était hésitant. Il ne voulait pas que son secret transpirât. Car dès que le comte Paritol soupçonnerait qu'on envisageait de faire évader ses quatre prisonniers, il les cacherait ailleurs sans perdre de temps.

« Crois-moi, reprit Pedro. Tu peux faire confiance à mes amis. Ce sont les plus chics garçons de la terre. Ils sont toujours prêts à rendre service... surtout quand il s'agit d'une noble cause! »

Jacques finit par se laisser persuader et Pedro alla chercher Toni et Bingo. Ceux-ci arrivèrent bientôt. C'étaient deux jeunes hommes minces et souples, avec des visages ouverts. Ils parlaient un français fragmentaire. Pedro, pour gagner du temps et parce qu'ils comprenaient mieux cette langue, les mit au courant en italien.

Toni et Bingo écoutèrent l'incroyable histoire avec une expression stupéfaite. Puis ils se mirent à parler à leur tour. Jacques était impatient de savoir ce qu'ils disaient. Pedro se tourna enfin vers lui en souriant.

« J'avais raison! s'écria-t-il. Ils sont tout disposés à t'aider. Et ils ont une idée épatante pour faire évader tes amis. Une idée surprenante... mais bonne!

- Explique-moi vite..., pria Jacques qui commençait à reprendre espoir.

- Eh bien, cette idée leur est venue quand je leur ai dit comment tu étais sorti du château, en passant par la tour de la Cloche. Ils ont fait la réflexion que la tour en question se dressait juste en face de celle de tes amis. A leur avis, comme la fenêtre des prisonniers est à peu près à la même hauteur que le haut de la tour, on pourrait relier l'une à l'autre à l'aide d'un câble.

- Mais à quoi cela servirait-il? demanda Jacques un peu déçu. Lucette et les autres ne pourraient pas passer d'une tour à l'autre sur ce câble. Ils tomberaient!

- Attends donc! reprit Pedro. Voyons, tu as déjà assisté au numéro de Toni et Bingo ? Toni est un funambule remarquable qui parcourt toute la longueur du fil en portant Bingo sur ses épaules. Si chacun de tes amis accepte de monter sur le dos de Toni, celui-ci ira les chercher dans leur prison et les ramènera l'un après l'autre à la tour de la Cloche.

- Sapristi! s'écria Jacques, soudain refroidi. C'est bien risqué! Cette idée me paraît impraticable!

- Non, non! protesta Toni qui avait compris. C'est faisable ! » Et il expliqua dans son français hésitant : « Nous montons à la tour de la Cloche. Nous lançons une corde à vos amis. Je traverse. Facile. Un des prisonniers monte sur mon dos. Hop! Je retraverse. En voilà un en sûreté. Puis un autre! Tous les quatre enfin. Bonne idée, non?

- Cela me paraît bien dangereux! soupira Jacques.

- Non, non. Très simple pour moi. Pour le grand Toni ! »

Bingo, de son côté, hocha la tête approbativement.

Lui aussi avait l'air de croire que la chose était très faisable.

« Et puis, ajouta Toni, ce garçon, Henri, il réussit à donner à manger aux ours de Fank et tout le monde très content ! »

« C'est vrai, songea Jacques. C'est la seule solution acceptable, et qui satisfera tout le monde. Encore un ou deux jours et les ours deviendront enragés. Et d'ailleurs je n'ai pas le choix. La révolution méditée par le comte Paritol peut se déclencher à n'importe quel moment. Nous n'avons déjà perdu que trop de temps. Je dois faire confiance à ce brave Toni. Il a l'air sûr de lui. »

« Nous ne pouvons rien faire ce soir, continua Toni. Je dois étudier les lieux, préparer la corde. Et puis, le ciel est couvert. Demain, j'espère, la lune brillera. Impossible emporter de la lumière. Mais la lune éclaire assez. »

Jacques frissonna. Sans lumière, l'expédition lui sembla encore plus hasardeuse. Et puis, il allait falloir attendre encore vingt-quatre heures. Pourvu que rien ne se produisît entre-temps ! Et pourvu aussi que la lune fût au rendez-vous! Il aurait bien voulu être plus vieux d'un jour!

« Est-ce que nous mettrons le patron au courant? demanda Bingo.

- Non, non! répondit Pedro. Si nous réussissons, nous lui dirons simplement qu'Henri est un ami de Jacques, venu pour tenter de mater les ours. Pour expliquer la présence des trois autres, nous trouverons bien un prétexte! »

Les deux acrobates regagnèrent leur caravane en discutant tout bas de leurs projets pour le lendemain soir. Jacques n'osait encore se réjouir. Lucette n'aurait-elle pas peur de monter sur le dos de Toni et de franchir ainsi l'abîme séparant les deux tours. Et Bruno?

« Cesse donc de te faire du souci, lui conseilla Pedro. Tu ferais mieux de te coucher à présent. Il est très tard et demain nous aurons besoin d'être bien éveillés. »

Jacques obéit mais dormit fort mal cette nuit-là... La journée du lendemain fut pour lui une dure épreuve. Il craignait à tout instant d'apprendre que le comte Paritol avait déclenché les hostilités en enlevant le roi. Il songeait

aussi que Lucette et les autres devaient se morfondre d'être sans nouvelles de lui depuis tant d'heures. Enfin, l'état de Fank avait encore empiré, et les ours constituaient désormais un danger pressant. Ils continuaient à refuser toute nourriture et leur cage ne résisterait plus longtemps à leurs assauts furieux. Le patron du Mondial-Circus ne savait plus que faire...

Le soir tomba enfin... et la lune se mit à briller dans un ciel sans nuages. Jacques commença à reprendre courage.

Dans la soirée, la représentation eut lieu comme d'habitude, à cela près que, cette fois encore, les ours de Fank ne figuraient pas au programme. La recette s'en trouva considérablement diminuée.

Enfin, le spectacle se termina. Après avoir englouti à la hâte le souper que leur servit la mère de Pedro, Jacques et son ami allèrent dans leur caravane attendre les acrobates. Toni et Bingo ne tardèrent pas à rejoindre les deux garçons. Toni était plein d'assurance et avait préparé un câble de longueur convenable.

Comme des ombres, les quatre compagnons se glissèrent hors du cirque et prirent le chemin de la tour de la Cloche. Dans le courant de la journée, les funambules étaient allés reconnaître les lieux.

« Nous y voici! annonça soudain Pedro à voix basse. Entrons ! »

Une fois à l'intérieur de la tour, Jacques alluma sa torche.

« La fenêtre des prisonniers même hauteur que la cloche, expliqua Toni. Montons!

- Mais comment? murmura Jacques.

- Il y a des échelons de fer dans le mur, répondit Toni. Je passe premier. Suivez! »



CHAPITRE XVIII

L'ÉVASION

L'ESCALADE des échelons de fer ne présentait aucune difficulté. Toni parvint très vite en haut. La cloche d'alarme était logée dans une espèce de petite pièce ouverte à tous vents. Le plancher affectait une forme circulaire, avec un trou au centre pour permettre le passage de la corde. Jacques, Pedro, puis Bingo, rejoignirent Toni. Kiki, lui, était arrivé avant tout le monde H attendait son maître, perché sur la cloche même.

Toni s'avança vers l'ouverture du clocher qui faisait face à la tour des prisonniers. La lune éclairait brillamment le paysage. Le jeune acrobate poussa un soupir de satisfaction en constatant que tout se présentait bien. La distance séparant les deux tours n'était pas très grande, ce qui constituait un énorme avantage. Mais aux yeux de Jacques, effrayé, cette même distance parut infranchissable.

Il ne put s'empêcher de frissonner. Puis il songea qu'il était désormais trop tard pour reculer. Il fallait risquer le tout pour le tout...

Toni et Bingo, cependant, s'étaient mis à discuter avec calme. On eût dit qu'ils étaient sur le point d'effectuer un numéro ordinaire et depuis longtemps répété. On ne décelait pas la moindre ombre de crainte sur leur visage. Au contraire, ils semblaient pleins d'assurance. Bingo expliqua avec volubilité quelque chose en italien à Pedro.

« Jacques, traduisit celui-ci en se tournant vers son ami, Toni est prêt, mais il faut attirer l'attention des prisonniers. Ils doivent nous aider au début...

— Je vais essayer le cri de la chouette », proposa Jacques.

Et, portant ses pouces à sa bouche, il poussa un long ululement,... puis un second. Les quatre compagnons attendirent, les yeux fixés sur la fenêtre de la tour. Presque aussitôt une lueur y brilla, s'éteignit, se ralluma.

« C'est Henri! s'écria Jacques tout joyeux. Mes amis doivent guetter de ce côté depuis ma visite de l'autre nuit. »

II se pencha par l'ouverture du clocher.

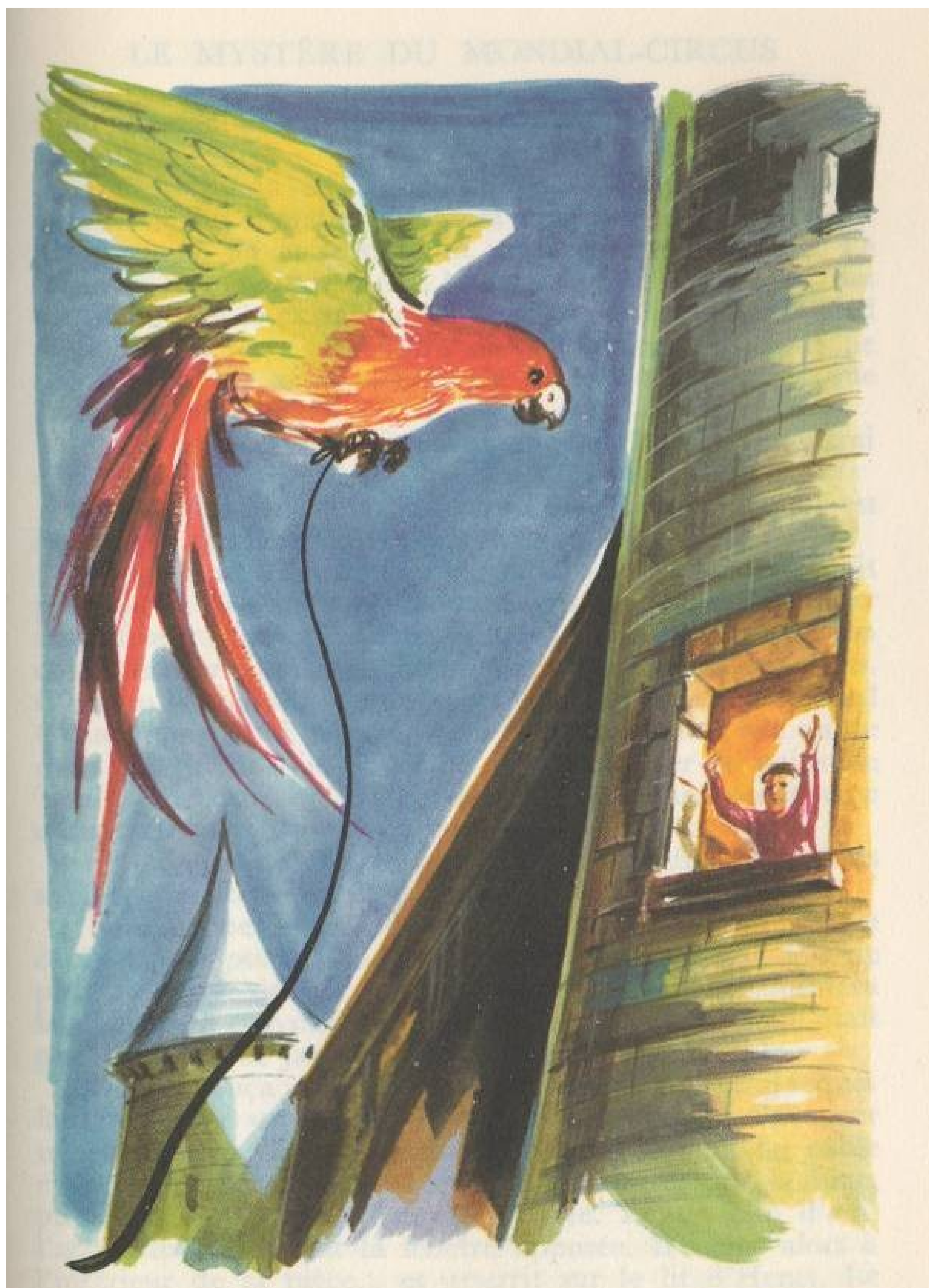
« Henri! appela-t-il à mi-voix. Peux-tu m'entendre?

— Où es-tu? Je ne vois rien! répondit Henri sur le même ton.

— Dans la chambre de la cloche... en face de la tienne. Nous allons venir à votre secours. Écoute-moi bien... Dans un moment tu vas appeler Kiki. On est en train de lui attacher un long fil à la patte. Quand Kiki arrivera près de toi, prends ce fil et tire dessus. Un câble suivra. J'espère que tu pourras l'attacher solidement quelque part. Nous fixerons l'autre extrémité de notre côté.

— D'accord... mais je ne comprends pas.

— Tu comprendras plus tard. Appelle vite Kiki! » Henri s'exécuta, et Kiki s'envola pour le rejoindre. Le perroquet se percha sur l'épaule du prisonnier 'qui se dépêcha de dénouer le fil de sa patte. Ensuite, selon les instructions de Jacques, Henri tira ce fil à lui et finit par



Et Kiki s'envola pour le rejoindre.

avoir en main le bout d'un câble solide. Mais à quoi le nouer?

Henri alluma sa lampe de poche pour mieux voir autour de lui. Soudain, il avisa son propre lit qui avait des pieds en fer et se trouvait placé contre la fenêtre. Le câble se terminait par une boucle. Henri souleva un des pieds du lit et le passa dans la boucle. Puis il reposa le pied métallique à terre et soupira de satisfaction : la corde ne risquait pas de se détacher. Ce fut seulement alors que Bruno se réveilla.

« Qu'est-ce que c'est? marmonna-t-il, à moitié endormi encore.

— Ne fais pas de bruit, chuchota Henri. Jacques est là, dans le clocher. Va vite prévenir les filles. »

Cependant, dans la tour de la Cloche, Toni ne restait pas inactif. Dès qu'il eut compris que le jeune prisonnier avait fixé quelque part l'extrémité du câble, il tira de son côté aussi fort qu'il put. Bingo joignit ses efforts aux siens. C'est qu'il s'agissait de s'assurer que la corde tenait bon! C'était pour Toni et les enfants une question de vie ou de mort. Il fallait que le câble pût supporter le poids de Toni et de ceux qu'il allait faire évader, sans céder ni se détendre.

« Je crois que tout va bien, chuchota enfin Bingo dans sa langue maternelle. Il te portera, Toni! »

Toni ne perdit pas de temps. Après avoir attaché le câble à une poutre basse et l'avoir éprouvé une fois de plus, il se mit debout sur le bord du clocher et considéra la distance à parcourir. Par bonheur, le clair de lune était plus brillant que jamais et la corde était bien visible.

Toni avança un pied précautionneux... et Jacques faillit pousser un cri de stupéfaction. Au lieu d'avancer très lentement, Toni venait de s'élancer le long du câble en courant. Ses pieds et ses jambes, éclairés par la lune, paraissaient à peine effleurer le câble. En un clin d'œil, l'acrobate eut atteint la fenêtre opposée. Il sauta alors à l'intérieur de la pièce... et atterrit sur le lit d'Henri. Le jeune prisonnier était tout pâle.

« Mon Dieu! murmura-t-il. Quel exploit! J'ai cru que vous alliez tomber! »

Les filles se trouvaient maintenant réunies dans la chambre des garçons. A la vue de Toni, Lucette ouvrit de grands yeux.

« Henri,... que se passe-t-il?

— Pas le temps de t'expliquer, répondit Henri qui aurait bien aimé comprendre lui-même. On vient à notre secours, voilà tout! »

Cependant, Toni s'était tourné vers les enfants et semblait les jauger à tour de rôle. Si jamais ils manifestaient la moindre crainte, le sauvetage serait impossible.

« Ecoutez, leur dit-il. Moi, grand acrobate,... funambule, vous comprenez. Chacun va monter sur mon dos. Bien calme. Sans avoir peur. A tour de rôle... Alors moi je retraverse sur cette corde et je vous conduis jusqu'à Jacques. Vu? »

Henri eut un haut-le-corps. Ainsi, c'était là la fameuse idée de Jacques? Brr...

« Vite! s'impatienta Toni. Vous premier? »

Henri se ressaisit sur-le-champ.

« Oui », dit-il, espérant qu'en donnant l'exemple aux autres, ceux-ci seraient moins effrayés. Puis il se tourna vers Bruno et les filles qui, suffoqués, demeuraient sans voix. « Je vais passer le premier, leur expliqua-t-il. Cet acrobate a l'air sûr de lui. Vous allez voir comment il s'y prend. Après moi, il reviendra te chercher, Lucette. Puis ce sera le tour de Bruno, et enfin celui de Denise. Je vous conseille de fermer les yeux si vous craignez d'avoir le vertige. »

Obéissant à un geste de Toni il monta sur le lit et, de là, sur le dos du jeune homme. Toni grimpa alors sur le rebord de la fenêtre... et s'élança en avant. Suivant le conseil qu'il venait de donner aux autres, Henri ne put s'empêcher de fermer les yeux. Il lui semblait que l'acrobate allait tomber avec lui. Aussi fut-il tout surpris et tout heureux de se retrouver de l'autre côté en un clin d'œil. Bingo et Pedro le reçurent, et Jacques lui serra la main à la briser.

L'émotion des deux jeunes Français était telle qu'ils se sentaient incapables de dire un seul mot.

Déjà, Toni était reparti chercher Lucette. La petite fille avait grand-peur, mais elle était brave et s'efforçait de ne pas trembler. Elle passa les bras autour du cou de Toni en lui promettant de ne pas se crisper. Pour plus de sûreté, l'acrobate l'attacha à lui avec une corde. La traversée, comme la précédente, s'effectua sans difficulté. Lucette se retrouva dans les bras de son frère.

Bruno ne voulut pas se montrer moins courageux que Lucette. Après tout, n'était-il pas le futur roi de Tauri-Hessia? Ses dents s'entrechoquaient, mais il ne recula pas devant le gouffre qui s'ouvrait devant lui. En revanche, il faillit fondre en larmes quand il se sentit en sûreté de l'autre côté. Quant à Denise, elle n'avait pas du tout peur et ne ferma même pas les yeux en traversant.

Enfin les cinq amis étaient réunis. Ils déliraient presque de joie et n'en finissaient pas de remercier Toni.

« Et le câble, qu'en faisons-nous? s'inquiéta Pedro.

— Impossible de le récupérer. Nous devons le laisser là, répondit Bingo.

— Partons vite d'ici! conseilla Jacques. C'est plus prudent ! »

Tous descendirent du clocher à la queue leu leu et se trouvèrent bientôt en bas. En silence, il se dépêchèrent de dévaler la colline en direction du cirque. Lucette tenait la main de son frère. Bruno trébuchait sur les pierres, encore tout étourdi de l'aventure. Chemin faisant, à voix basse, Jacques acheva de faire les présentations.

« Les filles pourront coucher dans ma caravane, dit Pedro à Jacques. Bruno, toi et moi, nous nous étendrons dessous, roulés dans des couvertures. »

Soudain, alors que la petite troupe venait juste d'atteindre le cirque, un bruit inattendu immobilisa sur place les huit compagnons.

« Une cloche!... Des cloches!... Le tocsin! murmura Jacques. La cloche de la tour! Et celle de l'église, et un autre quelque part ailleurs! Qu'est-ce que cela veut dire? »

Les gens du cirque, cependant, s'étaient réveillés et sortaient de leurs roulottes en s'interrogeant sur la cause du vacarme.

« Maintenant, ce sont les cloches du village voisin qui sonnent! s'exclama Jacques. Je me demande bien pourquoi? »

II n'allait pas tarder à le savoir. Bientôt une rumeur se mit à courir de bouche en bouche :

« Le roi! Le roi a disparu et on ne peut le retrouver! »

Les habitants de Borken étaient en pleine effervescence. Qu'était-il arrivé à leur roi? Il s'agissait sans aucun doute d'une manœuvre de ses ennemis. Mais que fallait-il faire? A qui s'en prendre?... Les langues allaient bon train, et les cloches sonnaient toujours.

Jacques murmura à l'oreille d'Henri :

« Ma parole ! Nous avons délivré Bruno juste à temps ! Une demi-heure plus tard il aurait été *trop* tard !

- Oui, répondit Henri. Le comte Paritol a cru faire un beau coup cette nuit, mais je voudrais bien voir sa tête quand il se précipitera dans notre chambre de la tour pour tirer Bruno de son lit et le faire sacrer roi à la place de son oncle. Il trouvera l'oiseau envolé. Tu te rends compte de la situation... Le roi a disparu et il n'a plus personne à mettre sur le trône ! »

Bruno se mit soudain à se lamenter tout haut : « Qu'est-il arrivé à mon oncle? Où est-il? Je ne veux pas...

- Tais-toi donc, imbécile! lui ordonna Jacques d'un air féroce. Veux-tu donc que tout le monde ici apprenne qui tu es? Le comte ne serait pas long à remettre la main sur toi, tu sais! Entre dans la caravane de Pedro et tiens-toi tranquille. »



CHAPITRE XIX

HENRI ET LES OURS

FORT heureusement, l'arrivée de Jacques et de ses amis était passée inaperçue au milieu de l'agitation générale. Mais il fallait que Bruno changeât au plus vite d'apparence, s'il ne voulait pas courir le risque d'être reconnu. Devant la gravité de la situation, il fallut mettre la mère de Pedro dans la confidence...

La brave femme ne perdit pas de temps à s'exclamer ou à questionner. Elle vint rejoindre les enfants dans la caravane de son fils et affirma avec un bon sourire qu'elle se chargeait de cacher le petit prince. Pour commencer, elle lui procurerait des vêtements de fille et même un beau ruban rouge pour mettre dans ses cheveux. Elle le ferait passer aux yeux de tous pour sa petite-fille, venue séjourner quelque temps auprès d'elle.

Bruno commençait déjà à protester quand une immense clameur s'éleva au-dehors.

« Les ours! Les ours se sont échappés! »

Toni arriva en courant.

« Fank ne peut pas quitter son lit, expliqua-t-il. Il faut qu'Henri fasse quelque chose! »

Bien entendu, Henri n'était pas encore au courant de cette histoire d'ours. Jacques la lui expliqua en quelques mots.

« Ce serait une terrible perte pour le cirque, dit-il en conclusion, si l'on n'arrivait pas à mater ces animaux et s'il fallait les tuer. Essaie de les ramener à la raison! »

L'un des ours n'avait pas encore quitté la cage brisée et se contentait de gronder. Personne n'osait l'approcher. Les autres rôdaient autour de la caravane du patron, enfermé à l'intérieur. Henri réfléchit rapidement.

« Où pourrais-je me procurer de la viande? demanda-t-il. Ou encore du miel?

Je ne sais pas, dit Pedro, mais il y a un seau de mélasse là-bas. Attends! Je vais le chercher! »

Quand Henri eut le seau, il se rapprocha un peu des ours qui tournèrent la tête vers lui. Jacques lui cria quelques conseils de prudence et le regarda faire de loin, fasciné. Henri releva ses manches et plongea ses bras jusqu'au coude dans l'épais sirop sucré. Puis il se rapprocha davantage des ours et s'assit par terre, le seau à côté de lui. Il attendit. Les fauves grognèrent un peu plus fort. Les gens du voyage regardaient de tous leurs yeux, prêts à intervenir en cas de nécessité absolue.

Soudain, l'un des ours flaira la mélasse, cette friandise que Fank leur donnait parfois. Gomme Henri avait pris la précaution d'en répandre un peu autour de lui, l'animal se mit soudain à lécher l'herbe. Son compagnon se précipita pour prendre sa part du régal. Bientôt, les deux ours furent tout près du jeune garçon qui restait strictement immobile. Ils s'arrêtèrent alors et tendirent le museau. Henri avança la main avec une lenteur calculée et l'agita de manière que les fauves sentissent bien l'odeur de la

mélasse. Puis il se mit à parler, de cette voix spéciale que, prétendait Denise, il prenait toujours pour « charmer les bêtes ». Il s'adressait aux ours d'un ton monotone, envoûtant. Les animaux écoutèrent. Puis ils recommencèrent à grogner, se turent et écoutèrent encore. Henri parlait toujours.

Au bout d'un moment, avec l'odeur de la mélasse, la propre odeur d'Henri arriva aux narines des deux plantigrades. Cette odeur leur plut autant que l'autre : c'était celle d'un ami. Alors, le premier ours s'avança soudain et lécha la main d'Henri. L'autre ours se risqua lui aussi et, à son tour, se régala de mélasse. Par une suite de mouvements imperceptibles qui lui prirent un certain temps, Henri se releva alors et, sans cesser de parler, trempa à nouveau ses mains dans la mélasse et les tendit aux ours.

Puis, reprenant le seau, il se mit à marcher à reculons, versant à terre au fur et à mesure un peu du sirop parfumé. A mi-chemin de la cage, il s'arrêta, tendit le seau à un ours et, de sa main libre, caressa la tête de l'autre. Un frisson parcourut la foule angoissée. Chacun tremblait pour le courageux garçon.

Mais les ours ne réagirent pas. Ils n'avaient plus peur. Ils n'étaient plus en colère. Ils avaient trouvé un ami qui leur permettait de se régaler après leur long jeûne.

De son côté, Henri comprenait qu'il tenait la victoire, à condition, bien entendu, que la foule conservât son silence et son immobilité... Il se remit en marche, répandant toujours de la mélasse sur ses pas. Les ours le suivirent, dociles.

Arrivé à la cage, Henri poussa le seau à l'intérieur, et les ours se précipitèrent à la suite de la friandise. Celui qui était resté dans la cage cessa de grogner pour participer au régal.

Alors Jacques passa deux barres de fer qui se trouvaient là en travers de la porte démolie et s'essuya tranquillement les mains avec son mouchoir.

De la foule une vibrante acclamation s'éleva. Les gens se ruèrent de toutes parts vers le jeune dompteur. C'était

à qui le féliciterait pour son habileté et son courage. Henri souriait d'un air modeste. Il était content de son succès. Pedro, de son côté, avait couru porter la bonne nouvelle à Fank : ses ours étaient sauvés et tout danger écarté!

Un peu plus tard, Henri alla porter de la viande aux ours. Ceux-ci le reconnurent aussitôt et acceptèrent de manger. Il n'y avait plus qu'à attendre qu'ils fassent la digestion en dormant. Alors, on réparerait la porte de leur cage et tout irait pour le mieux.

Il s'agissait maintenant d'expliquer la présence du jeune dompteur, de Denise et de Lucette. Pedro déclara à la ronde qu'Henri était un ami de Jacques que celui-ci avait appelé à la rescousse. Les deux filles étaient ses sœurs et avaient suivi, poussées par la curiosité. Tout le monde s'imagina que les nouveaux venus faisaient partie d'un cirque. On se contenta de féliciter Henri, sans trop lui poser de questions.

Le patron, de son côté, loua très haut l'habileté et le courage du jeune garçon. Il était même si content de l'heureux dénouement de l'affaire qu'il demanda à Henri s'il pouvait faire quelque chose pour lui. Henri sauta sur l'occasion.

« Oui, répondit-il. Depuis la disparition du roi, on s'agite beaucoup dans le pays. Cela m'ennuierait de me remettre en route avec mes jeunes sœurs. Les chemins ne sont pas tellement sûrs, avec la guerre civile qui menace d'éclater à tout instant. D'ailleurs, j'aimerais prendre soin de vos ours jusqu'au complet rétablissement de Fank. »

Le patron ne demandait pas mieux que de garder Henri. Cependant, lui aussi redoutait la guerre civile. Il décida donc qu'on lèverait le camp dès le lendemain.

« Le comte Paritol est tout-puissant à Borken, expliqua-t-il, et il a sans doute quelque chose à voir avec la disparition du roi. Je crois qu'il vaut mieux nous éloigner au plus vite de la zone dangereuse avant qu'un conflit éclate. »

Les enfants eurent bien du mal à cacher leur joie. S'éloigner de Borken! C'était là leur plus cher désir. Peut-être pourraient-ils envoyer enfin un message à René !

Tous allèrent s'enfermer dans la caravane de Pedro, à l'exception de Bruno que la mère du jeune garçon de cirque avait emmené dans la sienne et tenait dissimulé à tous les regards.

« Qu'allons-nous faire maintenant? demanda Jacques. Pour l'instant, le cirque est une bonne cachette.

- C'est vrai, opina Denise. Mais nous pouvons être sûrs que le comte va remuer ciel et terre pour retrouver ses prisonniers. Bruno sera déguisé en fille. Parfait! Mais Lucette, Henri et moi, nous serons facilement identifiables.

- J'ai une idée! s'écria Pedro. Pourquoi ne pas vous déguiser aussi? Il y a des costumes d'Hindous en réserve. M'man vous passera la peau du visage et des mains au brou de noix et, comme vous serez censés ne parler que votre langue maternelle, vous n'aurez même pas à ouvrir la bouche si l'on vous pose des questions. »

Les autres trouvèrent l'idée magnifique. Et puis, comme il était deux heures du matin et que l'on devait se lever tôt, tous allèrent se coucher : les trois garçons, roulés dans des couvertures, sous la caravane, et les filles à l'intérieur.

Bruno, pendant ce temps, étendu sur une couchette près de la mère de Pedro, n'arrivait pas à s'endormir. Il avait honte des deux petites nattes, terminées par un ruban rouge, que m'man avait faites avec ses cheveux. Elle lui avait passé une chemise de nuit de fille. Et que serait-ce, demain, quand Bruno devrait déambuler avec une robe et un tablier brodé?

Le pauvre garçon se tracassait aussi pour son oncle. Pourvu qu'il fût sain et sauf! Bruno le souhaitait de tout son cœur. Il s'endormit enfin.

Le lendemain matin, les enfants eurent beaucoup de mal à se lever. Tous bâillaient à se décrocher la mâchoire.

Henri alla voir les ours. Leur cage avait été réparée et les trois plantigrades semblaient repus et encore à moitié endormis. Cependant, en flairant leur ami, ils finirent par se réveiller tout à fait et vinrent à lui en se dandinant lourdement, comme pour lui faire fête.

« Allons, allons, voilà qui est bien! » dit Henri en se

risquant à caresser *le* plus proche à travers les barreaux.

Ce matin-là, Fank allait beaucoup mieux, bien qu'il ne pût pas encore se lever. Henri lui fit une petite visite et Fank le remercia, des larmes de gratitude dans les yeux.

Mais m'man, toujours active et approuvant l'idée de Pedro, commença à préparer des vêtements d'Hindous pour transformer Henri, Denise, Lucette et même Jacques, trop facilement reconnaissable lui aussi. Et quand, trois heures plus tard, le cirque se mit en route, personne n'aurait pu identifier les quatre enfants au teint bronzé sous leur déguisement. Quant à Bruno, c'était une réussite.

Il faisait une ravissante petite fille.

« Je vous présente ma petite Anna-Maria ! » annonça la maman de Pedro en poussant Bruno devant elle.

Le jeune prince se sentait gêné et presque honteux, mais les autres enfants le mirent vite à l'aise.

« Ce déguisement est génial, assura Jacques. Là-dessous le comte lui-même et Mme Tatiosa ne te reconnaîtraient pas, même s'ils te regardaient sous le nez!

- Allons, viens, Anna-Maria, dit Lucette en souriant. Il vaut mieux que nous prenions tout de suite l'habitude de t'appeler comme ça. »

Bruno releva d'un air fier sa tête brune qu'encadraient de façon comique les deux petites nattes.

« Je ne tarderai pas à redevenir le prince Aloysius! déclara-t-il. Et même, si mon oncle est mort, je serai alors bien forcé de devenir roi!

- Atchoum! Ainsi soit-il! » approuva Kiki. Et le futur roi lui-même fut obligé de sourire.



CHAPITRE XX

UNE FOUILLE EN RÈGLE

BIENTÔT une longue procession de lourds tracteurs et de camions s'éloigna de Borken. L'état du chemin ralentissait encore sa marche. Les enfants avaient presque l'impression de faire du surplace. Ils avaient tellement hâte de quitter cette région où le comte Pari toi régnait en maître!

Malgré tout, la bonne humeur était à l'ordre du jour. Chacun était content pour des motifs différents. Les enfants se réjouissaient d'avoir échappé au comte, et les autres membres du Mondial-Circus ne cachaient pas leur soulagement à la pensée que les ours étaient redevenus inoffensifs. Henri s'était installé dans le camion de Fank qui suivait la cage roulante des ours. Toni conduisait le camion de m'man, Pedro et Jacques à ses côtés. Les filles étaient à l'intérieur, avec Bruno.

« Où allons-nous? demanda Denise à Pedro en passant la tête par la fenêtre qui donnait sur la banquette du conducteur.

- Je ne le sais pas au juste, répondit l'interpellé. Le patron va rechercher sans doute un endroit plus tranquille que Borken. Peut-être décidera-t-il de s'arrêter tout près de la frontière, afin de pouvoir la franchir sans retard si la guerre civile éclate. Mais je crois plutôt qu'il préférera encore quitter tout de suite la Tauri-Hessia et donner sa prochaine représentation à l'étranger.

- Une chose est certaine, intervint Toni. C'est que tous les conducteurs ont reçu l'ordre de circuler en dehors des routes principales. Des patrouilles doivent sillonner le pays, et nous ne tenons pas à nous jeter dans les jambes des militaires. »

Denise retira sa tête de la petite fenêtre et se tourna vers Lucette.

« Pedro pense que nous allons à l'étranger, lui dit-elle. Quel malheur que nous n'ayons pas pu encore nous mettre en rapport avec maman ou avec René! Ils doivent être mortellement inquiets à notre sujet, j'en suis sûre!

- La police française nous cherche sans doute de tous les côtés... sauf en Tauri-Hessia, émit Lucette. La seule chose qui me console c'est que nous sommes à l'abri ici. J'en avais assez d'être enfermée dans la chambre de la tour. »

Vers la fin de la matinée, on n'avait pas encore parcouru beaucoup de chemin. On fit une halte pour manger. La campagne était pleine de fleurs et le soleil d'avril était très chaud. *Zozo,* le mulot, sortit de la poche de Henri pour prendre sa part du festin.

« Je ne sais pas ce que nous aurions fait sans toi, *Zozo,* lui dit son maître. Tu nous a amusés par ton espièglerie quand nous étions prisonniers et c'est toi qui as averti Jacques de notre présence derrière la grosse porte! »

Bientôt cependant on se remit en route. Le défilé des camions et des tracteurs déboucha au bout d'un moment sur une large voie nationale. Après l'avoir suivie sur moins

d'un kilomètre, les conducteurs avaient mission de tourner tout de suite à droite pour prendre un nouveau chemin secondaire. Mais avant même d'arriver à ce tournant, un fait alarmant se produisit...

Trois puissants camions militaires rattrapèrent le cirque et obligèrent le camion de tête à s'arrêter. Toute la colonne en fit autant. Alors des soldats sautèrent hors des camions et s'avancèrent, sous la conduite d'un capitaine.

Les gens du cirque les regardèrent d'un air inquiet. Que signifiait ce déploiement de la force armée? Et pourquoi leur ordonnait-on de faire halte? Ils n'avaient rien fait de mal!

A leur tour ils sautèrent sur la route et s'assemblèrent par petits groupes, attendant ce qui allait arriver. Jacques passa la tête à l'intérieur du camion de la maman de Pedro et la prévint :

« Attention! Je crois qu'on va fouiller les roulottes! Bruno! N'oublie pas que tu es une fille. Parle le moins possible quand les soldats seront là. Evite même de leur répondre. Tâche d'avoir l'air intimidée. »

Pedro, de son côté, comprenait fort bien ce qui allait arriver. Il appela Denise et Lucette.

« Sortez! leur dit-il. Mêlez-vous aux gens du cirque. Allez avec Toni et Bingo. Je vais vous suivre. Je vous tiendrai par l'épaule, d'un geste amical, comme si je vous connaissais depuis toujours. »

Henri, lui, ne bougea pas. Il était officiellement dompteur d'ours, et il entendait le demeurer. Et puis, si les soldats effrayaient les fauves, il serait à portée pour les apaiser.

Le capitaine du détachement alla trouver le patron.

« Nous allons fouiller votre cirque, annonça-t-il d'un ton sec. Nous soupçonnons que vous cachez ici quelqu'un que nous recherchons. S'il en est ainsi, gare à vous! Mieux vaut dans ce cas l'avouer tout de suite. Ça vous épargnera des ennuis! »

Le patron parut surpris.

« Je ne sais pas de quoi vous voulez parler, dit-il.

Fouillez mes voitures si vous voulez ! Ça ne me dérange pas ! »

Il pensait que les soldats étaient à la recherche d'un déserteur, sans doute un jeune homme. Il ne lui vint pas à l'idée qu'il pût s'agir d'un petit garçon,... surtout du prince Aloysius !

Le capitaine jeta un ordre bref. Ses soldats se mirent alors à fouiller camions et remorques l'un après l'autre, soulevant la moindre couverture pour voir si personne ne se cachait dessous. Deux d'entre eux avisèrent Henri. Or on leur avait dit qu'outre le prince, trois autres enfants s'étaient évadés. Ils interpellèrent le jeune garçon qui, fidèle à la nationalité hindoue qu'il avait adoptée, fit signe qu'il ne comprenait pas.

Cependant, la voix aigre des soldats avait irrité les ours dans leur cage roulante. Ils commencèrent à gronder sourdement. L'un d'eux se rua même contre les barreaux. Toni accourut à la rescousse.

« Qu'y a-t-il? s'écria-t-il. Reculez, je vous prie. Ces animaux sont dangereux. Hier déjà nous avons eu des ennuis avec eux. Le jeune garçon ici présent a eu beaucoup de mal à les calmer... » Comme les soldats n'avaient pas l'air convaincus, Henri prit une décision rapide. Il se dirigea vers la cage aux ours et se faufila à l'intérieur. Très vite, il réussit à apaiser ses nouveaux amis à quatre pattes.

Les soldats le regardaient, après s'être reculés par prudence. La démonstration convainquit le capitaine qu'Henri était un véritable dresseur d'ours. Il passa à une autre voiture.

Les soldats accordèrent à peine un regard à Denise et à Lucette. Elles avaient tellement l'air de véritables petites Hindoues !

En revanche, le capitaine fixa un regard soupçonneux sur Pedro. Ce garçon n'était-il pas l'un des enfants qu'il recherchait? Pour s'en assurer, il lui adressa la parole en tauri-hessien, et Pedro lui répondit dans la même langue. Or, comme Pedro était trop grand pour être le prince

Aloysius et que les autres enfants ne parlaient pas la langue du pays, là encore le capitaine devait s'avouer battu.

Dépité par son échec, il se retourna contre Lucette et Denise. Les deux filles, qui estimaient le danger passé, sentirent leurs inquiétudes renaître. Pourquoi les interrogeait-on à nouveau? Elles firent signe qu'elles ne comprenaient pas. Pedro intervint.

« Ces deux-là, expliqua-t-il avec un large sourire, sont les sœurs du garçon qui dompte les ours. Comme lui elles ne parlent que leur langue maternelle. » Le capitaine n'ayant pas encore l'air très convaincu, Denise risqua le tout pour le tout. Elle se lança dans une longue phrase, dans un jargon qui ne voulait rien dire.

Comme le capitaine ne comprenait pas un seul mot (et pour cause!) de son discours, Pedro se chargea de « traduire ».

« Elle trouve, déclara-t-il avec un sourire de plus en plus large, que vous êtes magnifique dans votre uniforme,... bien plus beau que les officiers de son pays! »

Flatté, le capitaine adressa son plus gracieux sourire à Denise et à Lucette qui avaient grand mal à ne pas éclater de rire. Puis il les salua militairement et s'éloigna, persuadé qu'elles n'étaient pas Françaises et n'avaient rien de commun avec les fugitives qu'on lui avait signalées.

Maintenant, les soldats se dirigeaient vers la roulotte de la mère de Pedro. Jacques, qui n'avait pas quitté le siège avant, les regardait venir, Kiki perché sur son épaule.

Quand les soldats arrivèrent près de lui, il désigna le perroquet en disant : « Arka Powke », ce qui, en tauri-hessien, signifiait « Perroquet savant ».

Kiki, à son habitude, ne demandait pas mieux que de donner une petite représentation. Il commença sans se faire prier. Les soldats ne tardèrent pas à se tordre de rire. Attiré par le bruit, le capitaine se précipita vers eux. Il n'avait pas envie de rire, lui!

« Que faites-vous là? demanda-t-il d'une voix rude. N'avez-vous pas honte de perdre ainsi votre temps? Ce garçon n'est pas de ceux qui nous intéressent. Vous voyez

bien qu'il fait partie du cirque. C'est un montreur de perroquet! Fouillez-moi ce camion. Et plus vite que ça! »

Deux soldats se hâtèrent de pénétrer dans la roulotte de m'man. Tout de suite ils aperçurent Bruno qui, sous l'aspect d'Anna-Maria, était assis à côté de la mère de Pedro.

« Cette gamine, demandèrent-ils, qui est-elle? Quel est son nom?»





CHAPITRE XXI

L'EPICERIE AMBULANTE

BRUNO leva les yeux d'un air timide puis il enfouit son visage dans le giron de m'man, comme effrayé par l'intrusion des soldats.

« Allons, allons, dit m'man en lui tapotant l'épaule. Réponds à ces messieurs, ma petite Anna-Maria, et montre-leur la jolie robe de poupée que tu es en train de coudre... »

Bruno-Anna-Maria se retourna et, d'un geste craintif, exhiba une petite robe brodée,... œuvre de la rusée m'man, bien entendu.

« Cette enfant est ma petite-fille, expliqua m'man d'un air indulgent, mais je n'arrive pas à la guérir de sa timidité. Elle ne me quitte jamais et refuse même d'aller jouer avec les autres. Allons, dis quelque chose, Anna-Maria !

— Je... j'ai peur d'eux! murmura la fausse petite-fille en se cachant de nouveau le visage contre sa grand-mère.

— Allons, laissez-la tranquille, dit le capitaine en souriant. Nous ne voulons pas l'ennuyer. »

II quitta la roulotte. Les enfants félicitèrent Bruno d'avoir si bien joué la comédie... et la maman de Pedro d'avoir si bien réglé la mise en scène. Quelques instants plus tard les camions militaires repartaient, emportant le capitaine et ses soldats bredouilles. La longue théorie des voitures du cirque se remit en marche.

Maintenant que l'alerte était passée, Bruno entendait dépouiller son déguisement et reprendre ses vêtements habituels.

« Jamais de la vie! protesta Jacques. Nous allons tous rester comme nous sommes. Sait-on jamais? Nous pouvons subir une nouvelle fouille! »

Le jeune prince fut bien obligé de se rendre à ces raisons... On se trouvait à présent sur un chemin de campagne et les lourds tracteurs avançaient plus lentement que jamais. C'est à peine si l'on faisait du vingt à l'heure. Quand la nuit tomba, on s'arrêta pour camper au pied d'une colline. Bêtes et gens dormirent d'un profond sommeil, en particulier Toni, Bingo et tous les enfants qui étaient restés éveillés presque toute la nuit précédente.

Au matin, le patron se mit en colère en découvrant qu'on s'était trompé de route. On décida de rebrousser chemin jusqu'au prochain carrefour pour repartir dans la bonne direction. L'endroit où l'on se trouvait était particulièrement désert et cela ne faisait pas l'affaire de m'man.

« J'ai hâte d'arriver dans une ville, confia-t-elle aux enfants. Il faut que j'aille dans les magasins faire des achats. Il me manque beaucoup de choses : du fil, des aiguilles, de la laine, des boîtes de conserves, des pâtes, que sais-je encore !

— Patience, m'man! conseilla Pedro. Nous rencontrerons peut-être d'ici peu une épicerie-mercerie ambulante. Il y en a beaucoup dans ce pays, je l'ai remarqué.

— Une épicerie-mercerie ambulante? questionna Denise, intriguée. Qu'est-ce que c'est?

— Comment, tu ne connais pas ça? Je crois qu'il en existe aussi en France. C'est une sorte de camionnette, conduite par un colporteur qui va ainsi de village en village et de ferme en ferme proposer toutes sortes de marchandises.

— Oui! s'écria Jacques. J'en ai déjà vu dans les pays de montagne. Tu devrais avoir honte de ton ignorance, Denise ! »

Le cirque venait juste de s'orienter, dans la bonne voie cette fois, quand une camionnette de colporteur apparut, arrêtée au bord du chemin. Le crépuscule venait de tomber et le patron du Mondial-Circus avait précisément ordonné de camper dans les parages.

« Tu as de la chance, m'man! déclara Pedro. Tu vas pouvoir acheter tout ce dont tu as besoin! »

L'épicerie ambulante appartenait à deux hommes vêtus comme des paysans tauri-hessiens. L'un était petit et gros, l'autre grand et bien découplé. Leurs figures étaient brunes, avec une moustache en brosse. Une tignasse hirsute et mal taillée couronnait leur front.

Jacques se tourna vers Bruno :

« II vaut mieux que tu restes caché, conseilla-t-il. Je me méfie. Qui sait si ces hommes ne sont pas des espions envoyés par le comte Paritol? »

Les enfants considérèrent les colporteurs avec défiance. Déjà les gens du cirque s'attroupaient autour de la camionnette. Tout souriant, le petit gros en releva le panneau arrière et l'on aperçut, à l'intérieur, des étagères chargées d'une foule de denrées les plus diverses. Chacun se mit à faire ses achats en bavardant et en riant. M'man était au premier rang, Pedro à ses côtés. La pseudo-Anna-Maria avait ordre de ne pas quitter la roulotte. Les autres enfants se tenaient à quelque distance de l'épicerie ambulante.

« Je ne peux pas y résister, déclara soudain Denise. J'ai envie de m'approcher et d'acheter aussi quelque chose. J'ai d'ailleurs besoin de savon. Prête-moi un peu

d'argent tauri-hessien, Jacques, s'il te plaît. Je ne crois vraiment pas que ces hommes soient des espions.

— Oui, tu dois avoir raison, admit Jacques. Ils ont l'air de marchands authentiques. Allons-y... mais, malgré tout, défense à Bruno de bouger! »

Le colporteur petit et gros parlait beaucoup. Tout en faisant son boniment, il vendait sa marchandise et son stock diminuait à vue d'œil. Son compagnon, lui, ne disait pas un mot. Il se contentait d'encaisser l'argent et de rendre la monnaie. Jacques s'approcha, Kiki sur l'épaule.

« Arka pawke! s'écria Kiki tout joyeux. Bonjour! Bonne nuit! Essuie-toi les pieds! Mouche-toi! Atchoum! »

Le grand colporteur tressaillit. Il jeta un coup d'œil scrutateur à Jacques, puis au perroquet que le jeune « hindou » faisait taire d'une tape sur le bec.

Jacques surprit ce coup d'œil et en éprouva une sorte de malaise. Pourquoi l'homme le regardait-il ainsi?

Lucette, à ses côtés, désigna soudain un sac de caramels.

« Je voudrais ça », dit-elle en français. Jacques vit l'homme se raidir. Sentant ses soupçons renaître, il prit sa sœur par le bras et l'entraîna vivement dans la foule.

« Qu'y a-t-il, Jacques? demanda Lucette, toute surprise.

— Le grand colporteur a l'air de s'intéresser à nous et ça ne me plaît guère. Allons rejoindre Bruno! »

Ils trouvèrent le jeune prince en train de bouder dans la roulotte.

« Bruno, redouble de prudence! conseilla Jacques. Nous avons aperçu quelqu'un de suspect. L'un des marchands m'a regardé sous le nez et il a entendu Lucette parler français. Il a paru aussi s'intéresser à Kiki.

— L'ennuyeux, déclara Henri qui avait rejoint les autres, c'est que l'épicerie ambulante va rester cette nuit près de nous.

— Comment cela? Ils ne s'en vont pas?

— Non. Pour ces gens-là la journée a été bonne. Le cirque a dévalisé leurs rayons. Ils n'ont pas besoin d'aller plus loin et vont camper là, à deux pas.

— Flûte! dit Jacques. Il va nous falloir ouvrir l'œil! »

Cette nuit-là, comme à l'ordinaire, Denise et Lucette montèrent se coucher dans la remorque de Pedro. Bruno resta en sûreté auprès de la brave m'man. Henri, Jacques et Pedro s'enroulèrent dans leurs couvertures et s'allongèrent sous la caravane des filles.

Pedro s'endormit presque tout de suite. Jacques et Henri, l'esprit inquiet, restèrent éveillés, les yeux grands ouverts mais sans parler, de peur de troubler le sommeil de leur ami... Soudain, Jacques pressa la main d'Henri.

« J'entends quelque chose, lui glissa-t-il à l'oreille. On dirait que quelqu'un rampe vers nous... »

Jacques se redressa sans faire de bruit et saisit sa lampe électrique. Oui, il ne se trompait pas, ... une ombre se dirigeait à quatre pattes vers la petite caravane. Jacques n'hésita plus et alluma sa lampe.

Un visage surpris apparut dans le faisceau lumineux. Un homme était là, tout près, en train d'avancer sur les mains et les genoux : c'était le plus grand des marchands ambulants. Ses yeux brillaient sous sa tignasse hirsute.

« Que voulez-vous? demanda Jacques d'un air féroce. Qu'est-ce que c'est que ces façons de surprendre les gens en pleine nuit? Je vais appeler mes compagnons. Gare à vous! »





CHAPITRE XXII

COUP DE THÉÂTRE

CHUT!... » commença l'homme.

Mais Kiki ne lui laissa pas le temps de poursuivre. Il s'abattit sur son épaule et commença à lui mordiller l'oreille, ce qui, chez le perroquet, était une grande preuve d'affection. Le colporteur se mit à rire.

« Brave Kiki », murmura-t-il en flattant l'oiseau. Jacques était stupéfait. Pourquoi Kiki se conduisait-il ainsi, et comment cet homme connaissait-il le perroquet? Ce fut Henri qui devina le premier...

« René! Oh! René! C'est bien vous? Quel merveilleux déguisement ! »

Avec un rire silencieux, René -- car c'était bien lui -ôta sa perruque et arracha sa petite moustache en brosse. Jacques et Henri se jetèrent à son cou. Ils avaient l'impression de rêver. Ils déliraient de joie. René, le cher René, les avait rejoints.

« C'est Kiki qui m'a aidé à vous retrouver, dit le jeune homme. Et j'ai aussi reconnu la voix de Lucette. Mais quant à vous identifier sous vos déguisements... avec votre visage passé au brou de noix... Oh! Jacques, quel soulagement pour moi quand j'ai vu Kiki sur ton épaule!... Mais où sont les filles? Dans cette caravane? Parfait!

- Dire que je vous soupçonnais d'être un espion! soupira Jacques. Attendez, je vais réveiller Denise et Lucette, et aussi Pedro que nous allons mettre au courant. »

Un instant plus tard, toute la compagnie était entassée dans la caravane de Pedro. Lucette était peut-être la plus heureuse de tous. Elle pleurait de joie et n'en avait pas honte.

« Comment va maman? demanda Denise.

- Elle va bien mais se tourmente à votre sujet. Nous avons été réduits à merci tous les deux le soir de votre enlèvement et un paysan nous a délivrés au matin seulement. Entre-temps, vous aviez disparu. Nous avons signalé le fait à la police mais on a tu le nom de Bruno. Il ne fallait pas que la nouvelle en arrivât en Tauri-Hessia. »

Jacques et Henri contèrent ensuite leurs aventures. Celle de Jacques, surtout, était tellement incroyable, que René en resta bouche bée. Dire que le jeune garçon avait réussi à délivrer tout le monde... même le prince Aloysius qui se trouvait, déguisé en fille, bien à l'abri dans la caravane d'à côté!

« René, dit Jacques, vous ne nous avez pas encore expliqué pourquoi vous étiez ici... transformé en colporteur tauri-hessien.

— Oh! c'est bien simple, répondit René. Lorsque le gouvernement français a appris que le roi avait été enlevé ou assassiné - - car nous ne sommes pas encore renseignés sur ce point —, on m'a envoyé ici en avion, de toute urgence, avec mission de découvrir ce qu'il y avait d'exact dans cette histoire et de retrouver Bruno si je le pouvais. J'étais en quelque sorte responsable du petit prince, et

c'est pour cela que l'on m'a choisi. Je me doutais que Bruno avait été emmené en Tauri-Hessia... et j'espérais bien vous y retrouver par la même occasion.

— Quelle chance que nous nous soyons rencontrés presque tout de suite! s'émerveilla Denise. Mais comment se fait-il que vous soyez venu tout droit dans cette région?

— Mes supérieurs étaient certains que l'enlèvement du roi avait été comploté par le comte Paritol. Voilà pourquoi je me rendais à Borken, le fief du comte, sous le masque d'un colporteur, et accompagné d'un autre détective, mon compagnon, qui parle la langue du pays.

— Il faut prévenir tante Alice que nous sommes tous sains et saufs! émit Lucette.

— Je lui enverrai un message dès demain, promit René. Et maintenant, dites-moi... avez-vous la moindre idée de l'endroit où le roi peut être caché?

— Au château de Borken, c'est sûr! répondit vivement Jacques.

— Pourquoi le crois-tu, mon petit Jacques?

— Eh bien, l'avant-veille de la disparition du roi, j'ai assisté à une rencontre nocturne entre le comte Paritol et Mme Tatiosa. Ils avaient l'air contents... comme si leurs plans étaient près d'aboutir. Cette nuit-là aussi j'ai découvert plusieurs passages secrets à l'intérieur du château. S'il y a bien un endroit où l'on peut dissimuler un prisonnier, c'est là. Quand j'ai aperçu le comte, il sortait d'un couloir pratiqué à l'intérieur du mur et j'ai pensé depuis qu'il venait de préparer l'endroit où il s'apprêtait à accueillir le souverain détrôné.

— Tu dois avoir raison, approuva René, songeur. Le château est son repaire et il est normal qu'il ait voulu garder sous la main à la fois Bruno et son oncle. Il me reste maintenant à pénétrer à l'intérieur de la forteresse et à voir ce que je peux faire. Guido, mon camarade, réussira peut-être à nous faire entrer au château sous prétexte d'offrir sa marchandise.

— J'ai une meilleure idée! s'écria Jacques. Je vous ai parlé du passage secret que j'ai suivi pour sortir du château, n'est-ce pas?

Pourquoi ne l'utiliserions-nous pas? Il aboutit à la salle de bal. Le seul ennui, c'est que j'ignore le mécanisme qui actionne le tableau servant de porte!

— Bah! Je le trouverai bien! affirma René. Ton idée est excellente, Jacques. Cela ne t'ennuie pas de venir avec Guido et moi pour nous indiquer ce fameux passage?... Si nous pouvions seulement découvrir que le roi est prisonnier mais vivant, ce serait déjà un grand pas de fait. C'est égal, les plans du comte Paritol sont bien compromis avec l'évasion de Bruno! Le pays n'a plus de souverain... et l'héritier du trône a disparu lui aussi!

— Je serai très heureux de vous accompagner », assura Jacques, rouge de joie.

Henri et Denise auraient bien voulu eux aussi partir avec René, mais le jeune homme les convainquit de rester sur place pour veiller à la sécurité de Bruno.

« Quand nous mettrons-nous en route? demanda Jacques, plein d'un bel enthousiasme. Pourquoi pas tout de suite? La nuit est très sombre.

— Le plus tôt serait le mieux,- en effet, approuva René en se levant. Attendez-moi ici. Je vais chercher Guido. Il faut avant tout lui expliquer la situation. Comme il va être étonné ! »

En son absence, les enfants achevèrent de se remettre du choc qu'ils avaient éprouvé.

« Quelle nuit! soupira Henri. Avoir retrouvé René comme cela !

— Tout va s'arranger maintenant, affirma Lucette avec confiance. Il en est toujours ainsi quand René est là.

— Ne te réjouis pas trop vite! conseilla Denise. L'aventure n'est pas encore terminée! »

René revint, suivi de Guido. On le mit rapidement au courant et lui aussi fut d'avis de partir tout de suite.

« Prêts? demanda René. Dans ce cas, en route! »

Les deux hommes et Jacques prirent congé des autres et sortirent de la caravane. La camionnette des colporteurs était à deux pas, et les trois compagnons y montèrent... sans oublier Kiki. Jacques, bien entendu, avait retrouvé

ses vêtements ordinaires, ce dont il était très heureux.

Guido se mit au volant et démarra. Il prit la route de Borken, et la voiture fila comme le vent. La distance à parcourir n'était d'ailleurs pas grande. Outre que les voitures du cirque avançaient lentement, elles avaient été retardées en prenant une mauvaise direction et en revenant en arrière. De plus, un moteur puissant se cachait sous le capot de la camionnette. Il ne fallut pas plus d'une heure pour arriver à Borken.

La ville était à peine éclairée.

« Nous pourrions garer la voiture dans le terrain vague où le Mondial-Circus était installé, suggéra Jacques. Le château est situé sur la petite colline qui est juste à côté. »

Les deux hommes suivirent son conseil et, guidé par lui, s'engagèrent sur le terrain et dissimulèrent la camionnette derrière un gros buisson. Puis ils commencèrent à gravir la colline.

Arrivé à la tour de la Cloche, René recommanda la plus grande prudence. Peut-être y avait-il une sentinelle là, depuis l'évasion des prisonniers. Jacques s'avisa soudain que plusieurs fenêtres du château étaient éclairées.

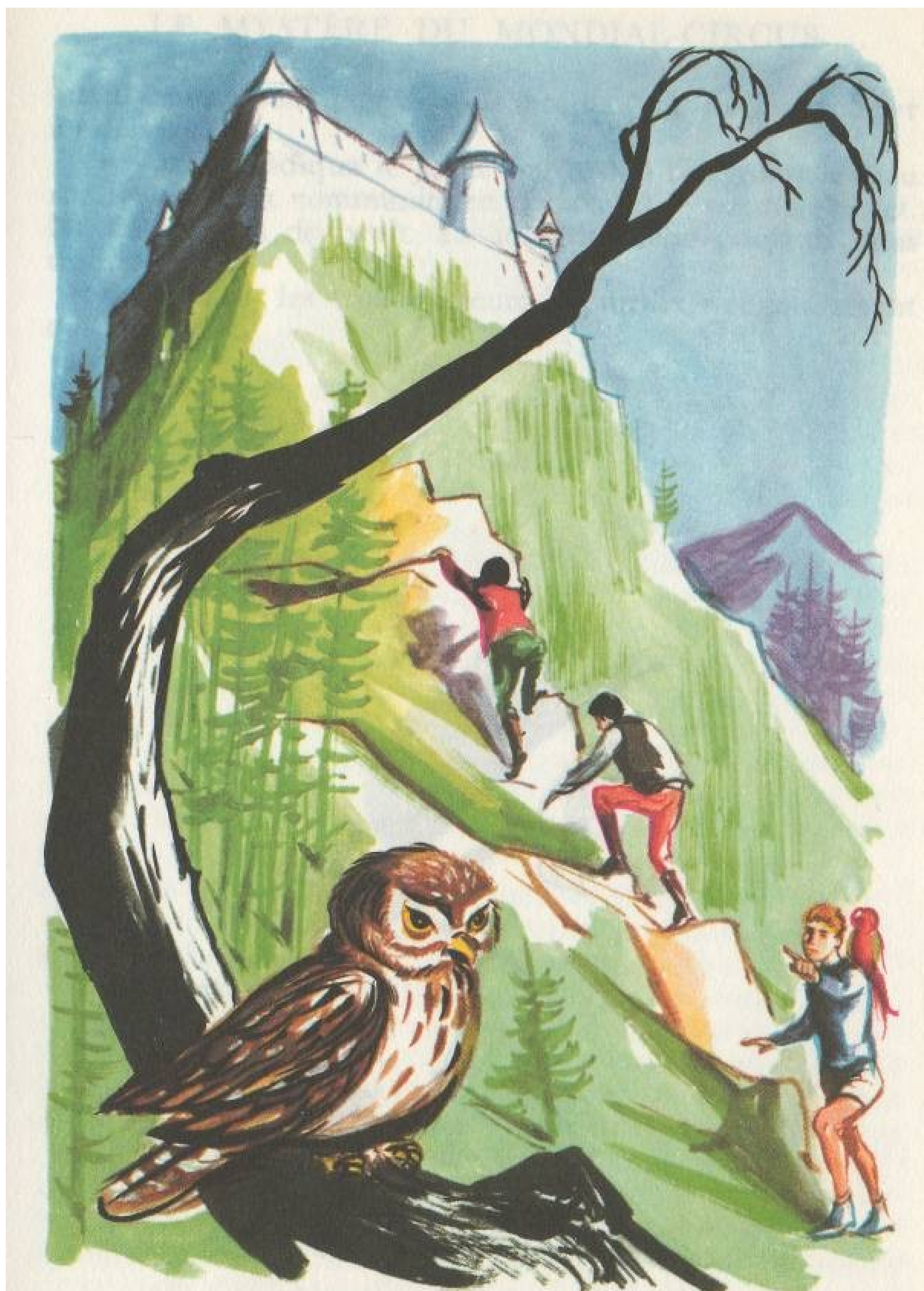
« C'est étrange! murmura René. On dirait que les conjurés tiennent une séance de nuit. Raison de plus pour que nous allions voir cela de près!

— Il existe un « regard » qui donne dans la chambre du conseil, se rappela Jacques tout haut. Peut-être pourrons nous voir par là!

— Essayons toujours, approuva René. Montre-nous le chemin, Jacques! »

Tous trois entrèrent avec précaution dans la tour de la Cloche où, par bonheur, aucune sentinelle ne veillait. Jacques désigna la trappe dans le sol et René la souleva. Les trois compagnons descendirent dans la cave au-dessous. Guido prit soin de refermer la trappe derrière eux.

René alluma la puissante torche électrique qu'il avait emportée avec lui. Avec un sursaut, Jacques s'aperçut que Guido et René tenaient maintenant un pistolet à la main.



Puis ils commencèrent à gravir la colline.

Sans doute jugeaient-ils prudent de ne rien laisser au hasard.

« Par là ! indiqua le jeune garçon en désignant le trou rond qui faisait communiquer la cave et le passage secret. Ne faisons pas de bruit. Le moindre écho pourrait nous trahir. »

En silence, les trois visiteurs nocturnes s'engouffrèrent dans le trou.





CHAPITRE XXIII

LE ROI PRISONNIER

Au DÉBUT, René et Guido eurent quelque mal à suivre Jacques dans l'étroit passage qu'ils durent parcourir à demi courbés vers le sol. Ils débouchèrent enfin dans un couloir plus large, et les deux hommes poussèrent un soupir de soulagement.

« Nous sommes tout près de la salle du conseil maintenant, chuchota Jacques. Si vraiment les conspirateurs sont en train de tenir une conférence, nous les verrons grâce au regard. Dommage qu'il n'y ait qu'un seul trou de cette sorte dans le mur.

- Tâche de le repérer! » dit René.

Au bout de quelques pas, Jacques aperçut un mince rayon lumineux qui semblait jaillir du mur, à la hauteur de son front. C'était le regard! Il l'indiqua du geste à

René. Celui-ci s'approcha du trou et, comme une seule

personne à la fois pouvait l'utiliser, il y colla son œil. En tant que chef de l'expédition, il devait être renseigné le premier.

Le jeune homme aperçut la pièce telle que Jacques la lui avait décrite : des chaises disposées autour d'une table portant de quoi écrire. Seulement, maintenant, un grand lustre éclairait la pièce, et les sièges étaient occupés.

Le comte Paritol présidait l'assemblée. A sa droite se trouvait assise sa sœur, Mme Tatiosa. A sa gauche, un homme mordillait sa moustache. René le reconnut d'après les photographies qu'il en avait vues dans les journaux : c'était le premier ministre, le comte Hartius. Il avait l'air mal à l'aise et ennuyé.

Il y avait encore là plusieurs militaires en uniforme et aussi un homme offrant une grande ressemblance avec Bruno : l'oncle du petit prince, le roi de Tauri-Hessia !

A sa vue, René retint une exclamation de joie. Ainsi, le roi était vivant! Ces misérables ne l'avaient pas supprimé! Quelle agréable constatation!

« Si je pouvais le délivrer, songea le jeune homme, tout irait dès lors très vite. Bruno a déjà échappé aux griffes du comte. Si le roi s'évade à son tour, c'est la guerre civile évitée! Comment faire? »

En attendant, René écoutait de ses deux oreilles. Il comprenait fort mal la langue du pays, mais les gestes des personnages qui discutaient sous ses yeux l'aidaient à deviner ce qu'ils disaient.

Selon toute évidence, le comte essayait de persuader le roi d'abdiquer et de céder sa place au prince Aloysius.

« Signez l'acte de renonciation au trône, ordonna le comte. Sinon... on n'entendra plus parler de vous! »

Le premier ministre protesta faiblement, mais Paritol ne tint aucun compte de son intervention. Mme Tatiosa prit à son tour la parole et parla dans le même sens que son frère. Le roi s'inclina alors et répondit quelques mots que René ne put pas saisir.

« Très bien, dit alors le comte Paritol. Nous vous

laissons cette nuit pour réfléchir... Dernier délai! »

La séance fut alors levée. Les conspirateurs se retirèrent, et le roi sortit à son tour, encadré par quatre hommes d'armes. Il avait l'air triste et soucieux.

Le lustre s'éteignit. René se tourna vers ses compagnons et leur résuma rapidement la situation.

« Autant que j'ai pu comprendre, leur dit-il, le roi a la nuit pour prendre une décision. S'il refuse d'abdiquer, c'est la mort certaine... et je crois qu'il refusera. »

Un silence consterné suivit sa déclaration. René réfléchit. Il avait peu de temps devant lui. Pouvait-il se rendre dans la capitale de la Tauri-Hessia, exposer les faits, et revenir à Borken avec des renforts pour délivrer le roi?

Non! Outre que la capitale était éloignée, le comte, furieux à la pensée que le roi allait lui échapper, était bien capable de le faire mettre à mort.

René se décida donc à agir de sa propre initiative. Il fallait délivrer le roi sans tarder. Jacques et Guido, à qui il fit part de son idée, la trouvèrent excellente. Mais il fallait commencer par découvrir en quel lieu on gardait le roi prisonnier. Pas dans la chambre de la tour, bien sûr, d'où le comte savait par expérience qu'on pouvait s'échapper. D'un commun accord, les trois compagnons résolurent de se rendre d'abord dans la salle de bal. Jacques leur montra le chemin...

Arrivé en haut du petit escalier de pierre, Jacques chuchota :

« C'est ici. Ce panneau qui forme l'envers du tableau mouvant doit glisser de côté. Mais je ne sais pas comment m'y prendre pour le faire bouger. »

René étudia le mur à la lumière de sa torche et finit par trouver un bouton. Avant d'appuyer dessus il s'assura qu'aucun bruit ne venait de la salle de bal. Puis il pressa le bouton. Rien ne se produisit. Il essaya sans plus de succès de le faire tourner. Enfin, il eut l'idée de le tirer à lui.

On entendit alors un faible grincement, et le panneau se déplaça, découvrant un espace vide. René avait déjà éteint sa lampe. Avec prudence, il avança la tête de l'autre

côté du mur. La salle de bal n'était éclairée que par l'habituelle petite veilleuse.

« Personne, chuchota-t-il aux deux autres. Allons-y! »

II se coula hors du trou. Jacques et Guido le suivirent. Leurs semelles de caoutchouc ne faisaient aucun bruit.

« Je vais tout de même m'assurer que le roi n'-est pas enfermé dans la chambre de la tour, murmura Jacques. Cachez-vous derrière ces tentures. J'aurai vite fait... »

Le jeune garçon se glissa dans la petite pièce faisant suite à la salle de bal. Aucune sentinelle, cette fois, ne gardait l'escalier conduisant à la tour. Jacques courut jusqu'en haut des marches et s'arrêta sur le palier. La porte de la chambre où ses amis avaient été prisonniers s'offrit à sa vue : elle était grande ouverte!

Jacques descendit retrouver ses compagnons.

« Le roi n'est pas dans la tour, dit-il. Il faut le chercher ailleurs...

- Chut! coupa René. J'entends quelque chose. » Tous trois écoutèrent. Un bruit de pas qui se rapprochaient parvint jusqu'à eux. Deux soldats entrèrent dans la pièce. Immobiles derrière leurs tentures, Jacques et ses amis se tenaient cois. Les soldats passèrent devant eux sans les voir et disparurent par une porte qui s'ouvrait au fond de la salle de bal.

« Ce sont des gardes! chuchota Guido. Ils doivent aller relever deux de leurs camarades en faction quelque part!

Et qui garderaient-ils sinon le roi? ajouta René. Attendons que les sentinelles relevées passent par ici, et nous irons en reconnaissance du côté d'où elles viennent.

- Oui, renchérit Jacques. Je suis sûr que le roi doit être enfermé dans quelque cachot souterrain.

- Chut! » souffla Guido.

Les deux sentinelles que l'on venait de relever de leur faction traversèrent la salle de bal. Le bruit de leurs pas décrut très vite.

« A nous maintenant! ordonna René. N'oubliez pas d'ouvrir bien grands vos yeux et vos oreilles! »

Tous trois se dirigèrent vers la porte qui les intéressait. Elle ouvrait sur un couloir étroit et sombre qui tourna bientôt. Un escalier descendant lui faisait suite, puis un second couloir, et encore un autre après un nouveau tournant. Arrivé là, René murmura : « Halte! » C'est que l'on entendait à nouveau un bruit de pas. Quelqu'un venait!

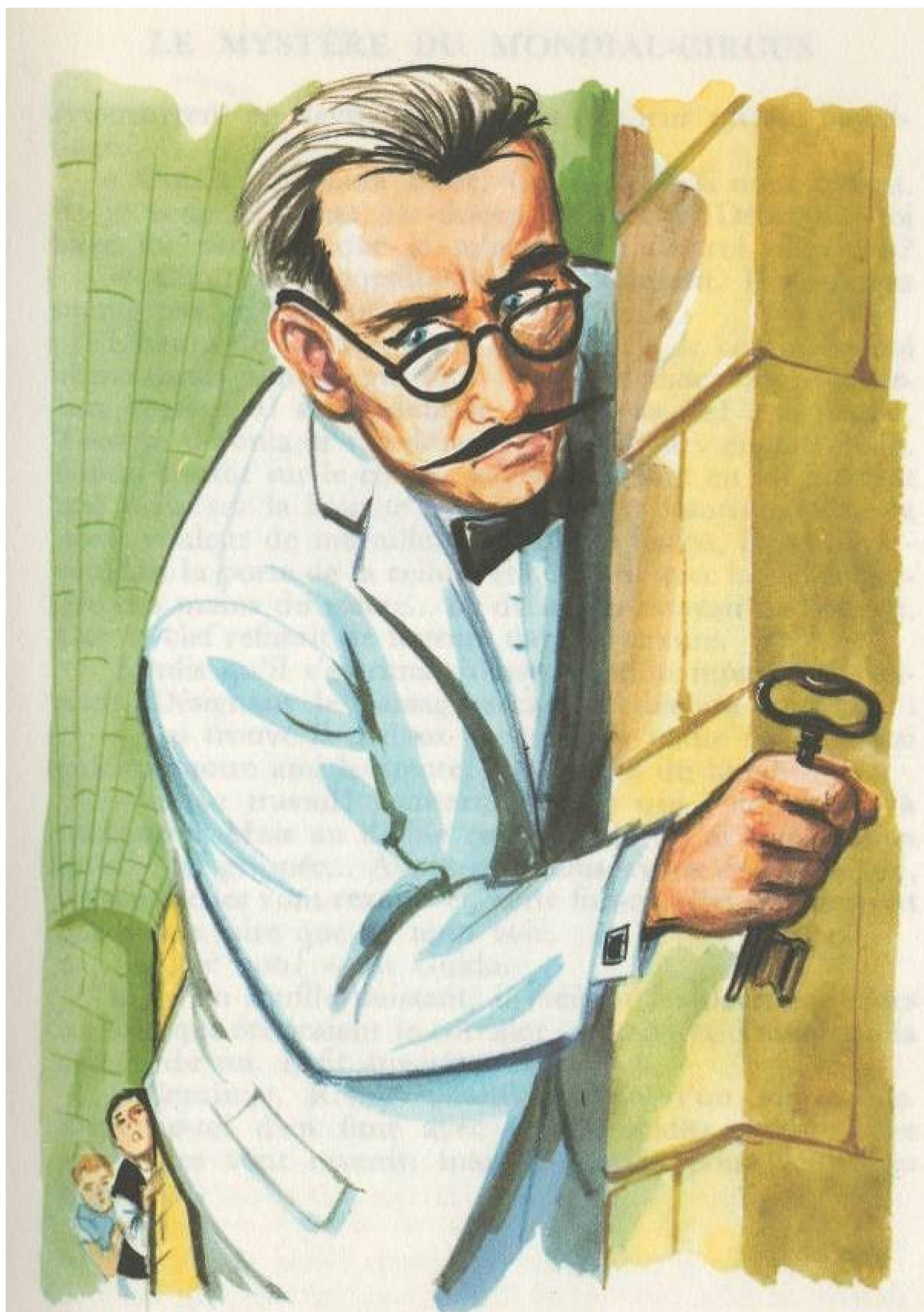
Où les trois amis pouvaient-ils se cacher? René avisa une porte à ses côtés, la poussa et, suivi de Jacques et de Guido, entra dans une pièce obscure. Ils y restèrent, le temps de laisser passer les sentinelles... et aussi de les laisser revenir. René voulait calculer le temps qui s'écoulait entre un aller et un retour des gardes.

« A mon avis, confia-t-il aux autres dans un souffle, le roi doit être enfermé dans une cave donnant dans ce couloir. Les allées et venues des sentinelles sont assez espacées pour nous permettre de le chercher. Ah! Voici nos hommes ! »

Les sentinelles passèrent sans se douter de rien et s'éloignèrent. René, Jacques et Guido se dépêchèrent d'inspecter plus avant le couloir. Mais, après un tournant, ils arrivèrent dans une impasse. Une solide porte leur faisait face. Elle était fermée au verrou et, hélas aussi - comme René s'en assura —, à clef!

Soudain, Guido sursauta et tira vivement ses amis en arrière dans un recoin sombre... Une porte venait de s'ouvrir sans bruit dans le mur,... une porte qu'aucun d'eux n'avait remarquée car elle se confondait avec la muraille. Un. visage parut dans l'entrebâillement : celui du comte Paritol. Venait-il avec le dessein d'attenter à la vie du roi? Ou voulait-il essayer une fois de plus de le convaincre d'abdiquer?

Il tenait quelque chose à la main : une grosse clef! Celle, sans doute, de la prison du souverain! Tout à coup, on entendit les sentinelles revenir sur leurs pas. Le comte se recula dans sa cachette et René pesta tout bas : si les gardes les voyaient, lui et ses compagnons, dans leur coin sombre, c'en était fait d'eux... Mais, arrivés au tournant, les gardes n'eurent pas un regard pour l'impasse. Ils s'en



Il tenait quelque chose à la main : une grosse clef.

retournèrent en devisant, absorbés par leur propre bavardage.

« Guido! chuchota René. Cette clef... il nous la faut. Et je veux le comte par-dessus le marché. Débrouille-toi avec lui pendant que je m'occuperai du roi. Compris?

- Compris! répondit Guido en souriant. Il ne criera même pas, je te le promets. »

L'heure de l'action avait sonné. Déjà le comte Paritol apparaissait à nouveau dans l'entrebâillement de l'ouverture secrète. Il sauta dans le couloir, sa clef à la main... Tout se déroula si rapidement que Jacques en fut ébahi. Guido bondit sur le comte, le ceintura tout en lui mettant une main sur la bouche et l'entraîna de l'autre côté de la porte couleur de muraille. Pendant ce temps, René déverrouillait la porte de la cellule et l'ouvrait avec la clef échappée des mains du comte... ou du moins essayait de l'ouvrir. Car la clef refusait de tourner dans la serrure.

Tandis qu'il s'escrimait dessus, Guido reparut, rayonnant. Désignant le passage secret, il déclara tout bas :

« J'ai trouvé là-dedans une gentille petite cave où j'ai enfermé notre ami le comte. Ça lui fera du bien!

- Beau travail! commenta René qui commençait à transpirer. Mais au diable cette serrure ! J'ai l'impression qu'elle est grippée... Avant que nous ayons délivré le roi, les sentinelles vont revenir et, cette fois-ci, elles ne pourront pas moins faire que de nous voir.

- Que non! » dit Guido.

Et, d'un souffle puissant, il éteignit les deux veilleuses à huile qui éclairaient le corridor, de part et d'autre de la cellule du roi. Il fit aussitôt très sombre.

« Continue, René, conseilla Guido d'un ton calme. Dépêche-toi d'en finir avec cette maudite serrure. Les sentinelles vont revenir, mais je suis là pour veiller au grain ! »



CHAPITRE XXIV

LA DERNIÈRE BATAILLE

Au MÊME instant, la porte céda enfin. Une lumière brillait derrière. Dès que René se fut glissé à l'intérieur de la cellule, Guido tira le battant derrière lui. Il ne fallait pas que les sentinelles aperçoivent la moindre lueur.

Jacques fit tout bas des vœux pour que René ait le temps de délivrer le roi avant le retour des gardes. Quelques secondes s'écoulèrent... qui lui parurent durer un siècle. Soudain la porte se rouvrit et deux ombres vagues parurent sur le seuil : René et le royal prisonnier. Ils avaient eu soin d'éteindre la lumière avant de quitter la geôle.

Le pas des sentinelles résonnait, tout proche maintenant. Il fallait se hâter! C'était déjà miracle qu'on n'ait pas été surpris, songeait Jacques. René poussa le roi dans

le couloir secret. Guido et le jeune garçon suivirent. Il était temps !

« Dépêchons-nous, ordonna René. Les gardes vont rallumer les veilleuses et ils s'apercevront que la porte est déverrouillée. L'alarme sera vite donnée! »

Soudain, Jacques poussa un cri.

« Kiki! Il n'est plus là! Oh! René, il doit être resté dans le couloir. »

Jacques ne se trompait pas. En cette même minute Kilo était fort ennuyé : Jacques avait disparu dans les ténèbres et il ne savait pas où le rejoindre. Il se mit à voleter dans le couloir obscur en imitant le cri de la chouette, juste à l'instant où les deux sentinelles tournaient le coin.

« Hou! Hou! Hou! »

Les deux soldats s'arrêtèrent, interdits, pour écouter. Il y avait un hibou quelque part... Tout à coup, ce fut un chien qu'ils entendirent aboyer devant eux, puis un chat qui commença à miauler... Enfin, un rire démoniaque emplit les ténèbres, suivi du formidable bruit d'une locomotive se ruant à toute allure vers eux. Les deux braves, déjà tout tremblants, ne purent en supporter davantage. Ils firent demi-tour et détalèrent à toutes jambes. Leurs cheveux se dressaient sur leur tête et ils sentaient une sueur froide leur couler dans le dos. Le diable lui-même semblait mener le sabbat dans ce couloir hanté. Alors Kiki prit une voix humaine pour leur crier encore :

« Mouche-toi! Essuie tes pieds! En avant, Fanfan la Tulipe! Vilain garçon! Vilain garçon! »

Bien entendu, les sentinelles étaient déjà loin. Jacques, qui avait tout entendu derrière la porte secrète, eut un large sourire et se dépêcha de récupérer son perroquet. Brave Kiki! Il avait mis l'ennemi en déroute.

« Maintenant, décréta René, il s'agit de profiter de ce répit. Comme il nous est impossible de partir par où nous sommes venus, nous voilà bien obligés de suivre ce passage jusqu'au bout. Mais je me demande où il aboutit... Au fait, nous pourrions le demander au comte Paritol... Sors-le de l'endroit où tu l'as enfermé, Guido... »

Puis René se tourna vers le roi d'un air respectueux.

« Si Votre Majesté veut bien interroger elle-même le comte...? »

Les yeux du roi se mirent à pétiller. Il comprenait le français, ayant fait ses études en France, et n'était pas fâché de dire un mot à son ennemi... Quand celui-ci aperçut le roi libre, il parut frappé de stupeur. Le souverain l'apostropha avec violence en tauri-hessien. Le comte devint très pâle, courba la tête comme un vaincu, et finit par tomber à genoux auprès de son roi avec un geste d'acquiescement.

« II va nous indiquer le chemin de la sortie, messieurs, dit alors le roi à ses sauveteurs. Mais je ne saurai assez vous remercier... »

René se permit de lui couper la parole. Les sentinelles avaient dû revenir avec des renforts car un bruit confus s'élevait au-delà de la porte secrète.

« En route! dit-il au comte que Guido surveillait de près. Ne perdons pas de temps... »

Le comte leur montra une seconde porte dérobée qui donnait sur un étroit escalier. En haut des marches une ouverture ronde, suffisante pour laisser passer un homme, se découpait dans la cloison.

« Cet orifice donne dans une des chambres à coucher, expliqua Paritol. Il n'est dissimulé que par une tapisserie. » Gomme aucun bruit ne venait de la chambre, René souleva la tenture et se glissa dans la pièce. Le roi, le comte, Guido et Jacques — sans oublier Kiki cette fois — l'y suivirent.

L'endroit était désert.

« Et maintenant? demanda Guido en pressant son pistolet contre les côtes de leur prisonnier. Par où faut-il passer? Et surtout, n'essayez pas de nous jouer de tour, sinon gare! Allons, vite, le chemin de la sortie! »

Le comte parut très effrayé et, bien que René ne fût pas partisan de la manière forte, il ne put s'empêcher de rire sous cape. Guido avait l'air si terrible!

« Par ici! Par ici! balbutia le comte. Nous allons

prendre l'escalier de service qui aboutit dans une partie des cuisines dont on ne se sert plus depuis longtemps. Nous n'y trouverons personne. Il y a là une porte qui ouvre sur une cour du château. »

Tous lui emboîtèrent le pas, tout en veillant à ne faire aucun bruit. Guido ne lâchait pas son pistolet mais le comte était bien trop effrayé pour tenter quoi que ce soit contre eux.

Arrivés dans la cuisine désaffectée, les fugitifs ne trouvèrent que trois chats que Kiki mit en déroute en jappant comme un roquet. Jacques le fit taire en riant.

René déverrouilla la porte de derrière indiquée par le comte. Tous débouchèrent dans une cour. La nuit était noire et ils se glissèrent sans être vus jusqu'à la grille monumentale qui défendait l'entrée du château. Par chance, la sentinelle de garde s'était éloignée un moment. Guido n'eut qu'à décrocher l'énorme clef qui pendait, suspendue à sa place contre la muraille. Cela évita bien des difficultés. René ouvrit l'énorme portail, sortit avec ses compagnons, puis referma à clef derrière eux. Ils se dépêchèrent alors de descendre le sentier de la colline. Il faisait noir comme dans un four.

« J'espère que tu sauras reconnaître ta route, mon petit Jacques, dit René en trébuchant sur un gros caillou. Ouvre bien les yeux et tâche de nous mener tout droit à ce buisson derrière lequel nous avons caché notre camionnette.

— Pas de danger que je me trompe! répondit Jacques en riant. Je commence à trop bien connaître ce chemin. Tenez, nous y voici... et la camionnette est là... à deux pas ! »

Guido et René s'assirent à l'avant. Le roi, Jacques et le comte Paritol s'installèrent derrière.

« Comme c'est amusant, songea Jacques, de voir ces deux grands personnages au milieu des articles de mercerie et des boîtes de conserves! »

Mais le roi était trop heureux pour s'en soucier... et le comte trop dépité.

« René! dit soudain Jacques. Il me semble que ce n'est pas la bonne route pour revenir au cirque.

— C'est que nous ne retournerons pas là-bas, répondit le jeune homme. Nous filons droit sur la capitale. Il est essentiel que le roi remonte au plus tôt sur le trône. Tout le pays est sens dessus dessous depuis sa disparition. Personne ne sait ce qui se passe. Plus de souverain! Plus de petit prince! On s'attend à voir le comte prendre le pouvoir! Le premier ministre n'a aucune autorité. Il est temps d'apaiser les esprits et que tout rentre dans l'ordre!

— Je comprends. Dès que le peuple aura retrouvé son roi tout ira bien!

— Oui, dit le roi. J'apparaîtrai demain matin au balcon du palais et je ferai un discours pour apprendre à mes sujets ce qui m'est arrivé. Mais j'y pense... il faudrait que mon neveu, le prince Aloysius, soit à mes côtés afin que chacun constate que nous sommes tous deux de retour... et en excellents termes.

Votre Majesté a raison, approuva René en ralentissant. Je vais faire demi-tour et nous irons chercher Bruno. Ce n'est pas tellement loin d'ici. Nous en profiterons pour ramener aussi les autres! »

Le roi eut un bon sourire.

« Non, dit-il. Vous êtes assez fatigué comme cela, mon ami. Allons au palais. Nous y prendrons tous un repos bien mérité. Pendant ce temps, ma voiture personnelle ira chercher mon neveu et ces autres vaillants enfants dont vous m'avez parlé et dont je tiens fort à faire la connaissance. »

Au palais, le roi reçut un accueil enthousiaste de tous ses gens. Il fit immédiatement jeter le comte Paritol en prison, puis se retira dans ses appartements avec René, Guido et Jacques. Il fallut lui faire un récit détaillé de tout ce qui s'était passé avant qu'on le délivre car, jusqu'alors, il n'en savait que l'essentiel. Le souverain félicita tout le monde en termes chaleureux.

« Maintenant, mes amis, leur dit-il en conclusion, allons dormir pour être en possession de tous nos moyens

demain matin. J'ai donné l'ordre qu'on aille chercher Aloysius, Denise, Lucette et Henri. J'ai aussi veillé à ce qu'on leur remette des vêtements décents. Je ne voudrais pas, ajouta-t-il en souriant, que l'héritier du trône débarque au palais, déguisé en petite fille! »

Avant d'aller se coucher, René demanda la permission d'envoyer un télégramme à sa femme pour la prévenir que tout allait bien et que les enfants étaient saufs.

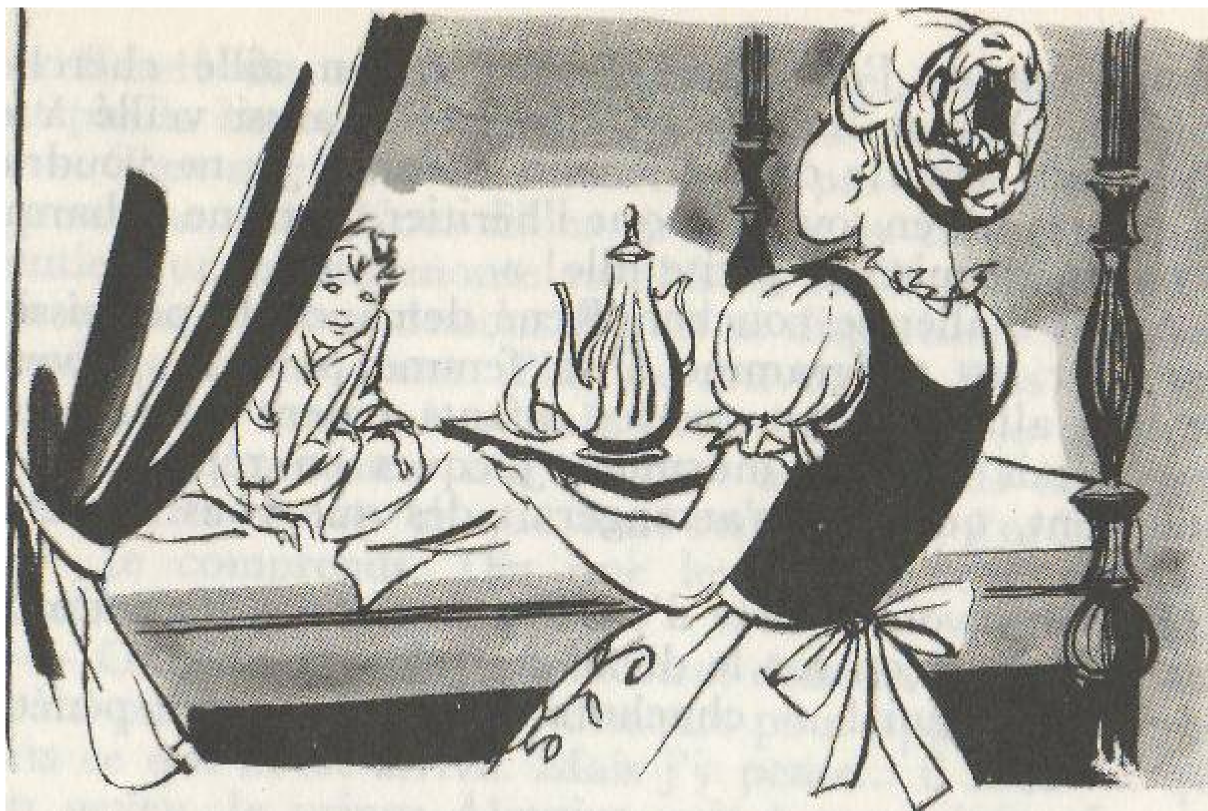
« J'étais certain, murmura Jacques en réprimant un bâillement, que tout s'arrangerait dès que vous seriez là,

René ! »

Et, sans avoir la force d'en dire davantage, il s'endormit sans plus de façon sur le divan du roi.

« Bonne nuit! » chuchota Kiki d'un ton pénétré.





CHAPITRE XXV

DÉNOUEMENT... ROYAL

BIEN entendu, on réveilla Jacques pour le conduire dans la chambre à coucher qui lui était réservée. Il y passa une nuit excellente.

Le lendemain, au réveil, une femme de chambre lui apporta un succulent petit déjeuner ainsi que des vêtements de cérémonie à sa taille. Jacques avait l'impression de vivre un conte des Mille et Une Nuits.

René vint le rejoindre. Le jeune homme, lui aussi, portait des vêtements neufs. Il avait l'air frais et dispos et salua Jacques d'un ton joyeux.

« Les autres arriveront au palais dans la matinée, dit-il au jeune garçon. Sais-tu que le roi est vraiment un homme charmant? Il a fait dire à Pedro, à Toni, à Bingo et à « m'man » de venir aussi!

- Ce n'est que justice après tout, répondit Jacques.

Sans eux, Bruno n'aurait jamais pu échapper au comte!

- J'ai une autre bonne nouvelle à t'annoncer, continua René en souriant. Ta tante Alice doit arriver elle aussi ce matin par avion!

- Chic, alors! s'écria Jacques, ravi. Notre aventure se termine comme une pièce de théâtre. A la fin, tout le monde paraît en scène pour saluer le public.

- Au lieu de bavarder, dit René, tu ferais mieux d'achever de te préparer. Il est déjà dix heures et le roi doit faire son grand discours à midi! »

A onze heures, deux longues et somptueuses voitures noires, aux armes du roi, vinrent se ranger devant le perron du palais. Les sentinelles se mirent au garde à-vous. Jacques se pencha si fort par la fenêtre de sa chambre qu'il faillit dégringoler dans la cour d'honneur.

« Regarde, Kiki, dit-il au perroquet. Regarde qui vient là! Lucette! Henri! Bruno et Denise!... Et qui est-ce qui descend de la seconde voiture? Pedro, sa mère, Toni et Bingo ! Sapristi, comme ils ont tous fière allure dans leurs beaux habits neufs ! »

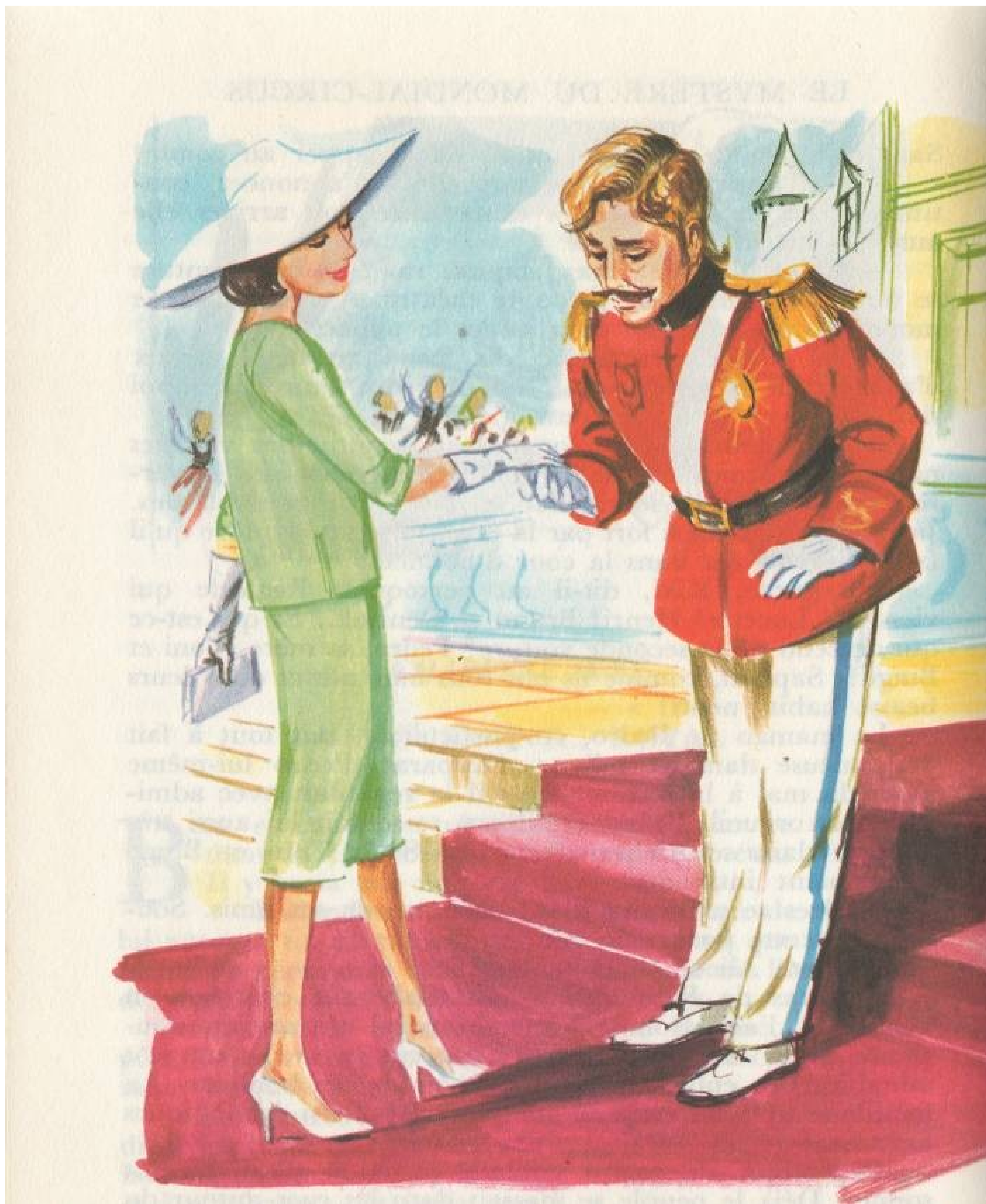
La maman de Pedro, en particulier, était tout à fait majestueuse dans sa toilette d'apparat. Pedro lui-même avait du mal à la reconnaître : il la regardait avec admiration et orgueil. Pedro, d'ailleurs, se sentait lui aussi très à l'aise dans ses riches vêtements. Seuls Toni et Bingo paraissaient intimidés.

Jacques se précipita à la rencontre de ses amis. Soudain, Lucette poussa un cri de joie.

« Tante Alice ! Voilà tante Alice ! »

Au bras de René qui venait d'aller la chercher en voiture à l'aérodrome, Mme Marchai s'avançait, souriante. René la présenta au roi qui eut pour elle un mot aimable. Les enfants étaient au comble du bonheur. La famille se trouvait enfin au complet après de si dramatiques aventures...

Cependant, le temps coulait, et midi allait bientôt sonner. Déjà le peuple se massait dans les rues autour du palais.





Les enfants étaient au comble du bonheur.

A midi précis, le roi parut au balcon du palais pour saluer la foule. Puis, d'une voix claire et distincte qu'amplifiait un microphone, il expliqua ce qui s'était passé.

Bruno se tenait un peu en retrait. Derrière lui, formant comme une garde d'honneur, René, sa femme, Guido, les enfants et les gens du cirque demeuraient debout, sans bouger.

Le discours du roi fut écouté dans un profond silence. René songeait que la Tauri-Hessia possédait là un souverain sage et digne de confiance. Il se réjouissait que le comte Pari toi n'ait pas réussi à le détrôner et à mettre le jeune prince à la place. Bruno n'était encore qu'un petit garçon. Peut-être, plus tard, ferait-il un excellent monarque comme son oncle, mais il en était encore loin.

A un moment donné, le roi invita le prince à s'avancer à côté de lui. Des acclamations montèrent alors de la foule.

« Vive le roi! - Vive le prince Aloysius! »

Après toutes les émotions des jours précédents, les Tauri-hessiens n'étaient pas fâchés de voir côte à côte leur souverain et celui qui était appelé à lui succéder un jour.

Bruno avait grand air quand il rendit son salut à la foule. Son manteau bleu à col d'hermine, doublé de pourpre, flottait au vent et Jacques ne put retenir un sourire amusé en revoyant Bruno tel qu'il l'avait vu la dernière fois dans la roulotte de « m'man » : habillé en fille avec deux petites nattes sautillant sur ses épaules!

Après le discours royal, le souverain, Bruno et leurs invités d'honneur passèrent à table. Pedro et sa mère, Bingo et Toni étaient tout confus de s'asseoir en si noble compagnie. Il faut dire qu'on les avait installés à une table de côté, et les enfants à une autre.

Seuls René et Mme Marchai avaient pris place à celle du roi.

« Quelle surprise pour nous, expliqua Denise à Jacques, quand la voiture du roi est venue nous chercher ce matin! Je n'arrivais pas à y croire! Je m'étais tellement tracassée pour vous cette nuit!

— Tu sais, dit Henri, Fank va beaucoup mieux. Il a recommencé à pouvoir s'occuper de ses ours. C'est une chance! Autrement, je n'aurais pas pu venir! »

Bruno, lui, rayonnait. Il avait repris toute son assurance à présent qu'il était à nouveau au palais et traité en prince.

« Le comte Paritol sera puni comme il le mérite, déclara-t-il à ses amis. Ce ne sera que justice !

- Et Mme Tatiosa? Et son mari le premier ministre? demanda Lucette.

- Mon oncle est bon et se contentera de les exiler du royaume, déclara Bruno. Ce n'est pas moi qui les regretterai. »

Après le déjeuner, le jeune prince fit visiter en détail le palais à Jacques, Henri, Denise et Lucette. Soudain, celle-ci poussa un léger soupir.

« Tu vas nous manquer, Bruno, dit-elle. Je suppose que nous allons tous repartir demain. C'est presque dommage que notre aventure soit terminée!

- Elle ne l'est pas encore tout à fait! s'écria Bruno, l'air radieux. Mon oncle m'a permis de vous inviter à rester ici jusqu'à la fin des vacances, comme mes invités personnels. Acceptez-vous? Ou bien en avez-vous assez de ma compagnie? Vous m'avez si souvent taquiné... »

II se tut, rougissant, et Lucette se jeta à son cou.

« Nous ne taquinons que les gens que nous aimons bien! s'écria-t-elle. Mais c'est vrai ce que tu viens de dire? Nous pouvons séjourner quelque temps au palais?

- Oui, ainsi que M. et Mme Marchai, bien entendu. » Un peu plus tard, Pedro, Toni, Bingo et « m'man »

tout émue repartirent, comblés de cadeaux. Les adieux de ces braves gens furent touchants.

« Maintenant, dit Bruno à ses amis, vous allez venir avec moi trouver mon oncle pour lui apprendre que vous acceptez de rester. Et puis... je voudrais bien que vous m'aidiez à lui demander une faveur...»

II se rapprocha des quatre enfants attentifs et leur chuchota quelque chose à l'oreille.



« Entendu! » s'écrièrent en chœur Jacques, Henri, Denise et Lucette.

Le roi accueillit avec bonté le groupe des enfants et reçut les remerciements des jeunes Français. Puis Bruno s'avança vers lui d'un air intimidé.

« Monsieur, commença le petit prince, j'ai une immense faveur à solliciter de vous! Mes amis ici présents vous diront à quel point cela a d'importance pour moi... Il s'agit... heu... de mes cheveux! Je voudrais me les faire couper court, comme Jacques et Henri. »

Une lueur de gaieté brilla dans les yeux du roi.

« Prince Aloysius, déclara-t-il, les princes de notre maison ont toujours porté les cheveux longs... C'est une tradition... Mais, ajouta-t-il avec douceur, les traditions doivent parfois se plier aux exigences de la vie moderne. Moi aussi, étant étudiant en France, j'ai dû subir des moqueries à propos de mes longs cheveux. Allons, je vous accorde l'autorisation demandée! »

Bruno remercia son oncle. Ses yeux étincelaient de joie.

« Demain matin, à la première heure, dit-il à ses amis, je demanderai au coiffeur de me couper les cheveux ras... oui, oui... bien plus court que les vôtres! S'il me restait la moindre mèche, je craindrais toujours de voir revenir « m'man » pour attacher un ruban rouge au bout!

__ Vive le roi! Vive le prince Aloysius! s'écria brusquement Kiki qui n'avait pas oublié les acclamations de la foule.

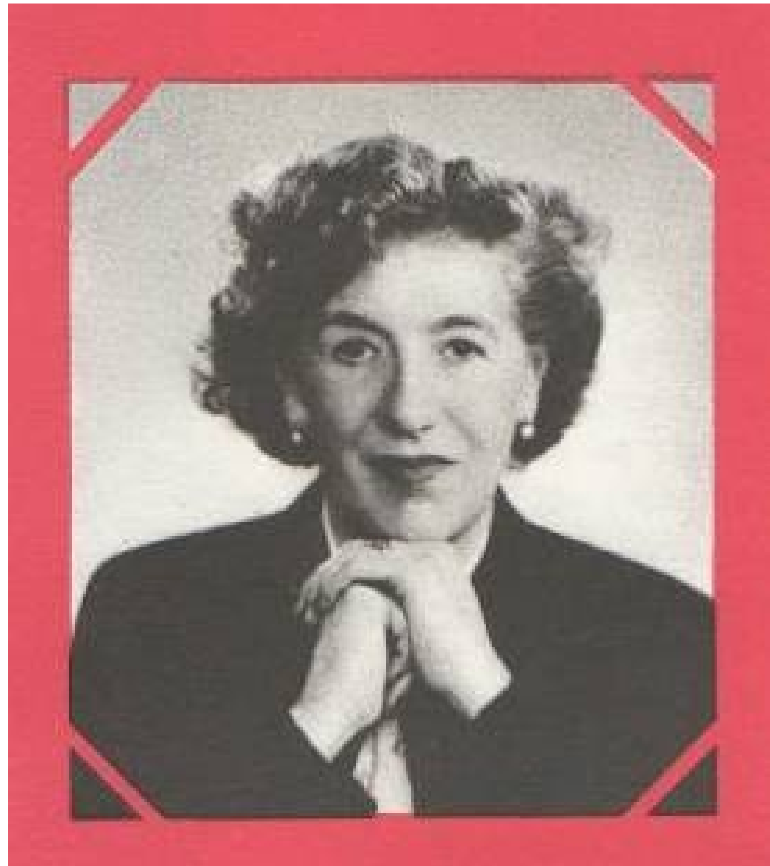
- Kiki ! murmura Jacques en faisant les gros yeux au perroquet. Un peu de tenue devant Sa Majesté, voyons! »

Kiki regarda le roi d'un air penaud.

« Majesté, voyons! répéta-t-il doucement. Essuie tes pieds! Et mouche ton nez! »

Alors le roi se mit à rire de bon cœur.





Enid Blyton